SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS,
AVEC
UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES,
ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE
PAR M. LEPEINTRE,
ET PRÉCÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS.
Le tout terminé par une Table générale.

A PARIS,
CHEZ Mme Ve DABO, LIBRAIRE,
rue Hautefeuille, n° 16.

conseillers, votre intercession auprès du trône ne nous fût inutile. Au reste, j'informerai nos chefs de la réponse de Votre Altesse, et puisque nous ne pouvons obtenir la paix, il faudra bien confier notre destinée au hasard des armes.

» — Adieu, Monsieur : souvenez-vous que je suspens l'attaque pour deux heures, pour deux heures seulement. Si, pendant ce délai, vous avez une réponse à me donner, je la recevrai ici, et je désire vivement qu'elle soit de nature à prévenir l'effusion du sang. »

Un sourire ironique fut encore échangé entre Dalzell et Claverhouse. Le duc s'en aperçut, et répéta d'un air de dignité :

« Oui, Messieurs, je l'ai dit et je le répète, je désire que la réponse puisse épargner le sang des sujets de Sa Majesté. Il me semble que ce sentiment ne mérite ni blâme ni mépris. »

PQ
1213
S93
1822
SMRS
V.26

SUITE
DU REPERTOIRE
DU
THÉÂTRE FRANÇAIS.

26.

SENLIS,
IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉÂTRE FRANÇAIS,

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRÉCÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS; LE TOUT TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

COMÉDIES EN VERS. — TOME IX.

A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE HAUTEFEUILLE, N° 16.
1822.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/suitedurpertoi26lepe

LE TYRAN DOMESTIQUE,

OU

L'INTÉRIEUR D'UNE FAMILLE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES;

PAR M. ALEXANDRE DUVAL;

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre-Français, le 16 février 1805.

Lui qui, dans ses foyers, tyran sombre et jaloux,
Pour un vase détruit déchaînant son courroux,
Frappe sur ses valets, rugit contre sa fille,
S'alimente des pleurs de toute sa famille,
Et, troublant le quartier de ses cris éternels,
Change en dieux infernaux les lares paternels....

Traduit de JUVÉNAL, *par* R. D. FERLUS.

PERSONNAGES.

M. VALMONT, Banquier.
MADAME VALMONT, Épouse de M. Valmont.
CHARLES, Fils de M. Valmont.
EUGÉNIE, Fille de M. Valmont.
DERBAIN (*), Frère de Madame Valmont.
M. DUPRÉ, Parent de M. Valmont.
MADAME DUPRÉ, Épouse de M. Dupré.
Picard, vieux domestique de M. Valmont.

La scène est à Paris.

NOTA. Les noms des personnages sont imprimés en tête des scènes, dans l'ordre où ces personnages doivent se placer à la représentation. Les changemens de situation sont indiqués par des renvois.

(*) Ce rôle doit être joué par un second-premier rôle, ou un jeune père-noble.

LE

TYRAN DOMESTIQUE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un riche salon : à l'un des côtés du théâtre, on voit un piano, un métier à broder ; à l'autre, une table à déjeûner.

SCÈNE I.

DERBAIN, PICARD.

PICARD.

C'est vous que je revois ! Ma surprise est extrême ;
Le fils de mon bon maître...

DERBAIN.

Oui, Picard, c'est moi-même.
Après vingt ans passés, je reviens dans les lieux
Qui de mes premiers ans ont vu les jours heureux,
Pour y couler en paix le reste de ma vie,
Auprès de ma famille, au sein de ma patrie.

PICARD.

Vous renoncez à vivre en pays étranger ?

DERBAIN.

Oui, mon cher, j'ai perdu le goût de voyager.
Si l'homme qui possède une fortune immense
Connaît l'art d'en jouir, il faut qu'il vienne en France :
J'ai, comme tu le sais, couru tous les pays,
Et ne me suis jamais amusé qu'à Paris.

PICARD.

Vous étiez un gaillard, et monsieur votre père
Vous grondait....

DERBAIN.

Ah ! combien sa mémoire m'est chère !

PICARD.

C'était un si digne homme ! il est mort dans mes bras.

DERBAIN.

J'ai donné bien long-tems des pleurs à son trépas.
Cette perte à ma sœur....

PICARD.

Parut bien douloureuse.
Et son hymen....

DERBAIN.

Je sais qu'elle n'est pas heureuse ;
Et pourtant son époux est plein de loyauté.

PICARD.

Nul banquier, plus que lui, n'a de la probité.

DERBAIN.

Tous ceux qui l'ont connu dans mainte circonstance
M'ont vanté son esprit, ses mœurs et sa prudence.

PICARD.

Pour tous les étrangers c'est un homme charmant ;

Pour qui dépend de lui, c'est un diable, vraiment;
Demandez-le à ses gens, aux enfans, à leur mère.

DERBAIN.

A quoi cela tient-il?

PICARD.

Mais, à son caractère,
Qu'on ne peut définir, tant il est singulier :
Il fait des malheureux, pour se désennuyer.
Tantôt brusque, sévère, il réprimande ou gronde;
Tantôt malin, caustique, il décourage ou fronde;
Tout est bien chez un autre, et tout est mal chez lui;
Ce qu'il blâmait hier, il l'approuve aujourd'hui.
Est-on triste, il s'en plaint; veut-on rire, il se fâche;
Jamais aucun valet n'a bien rempli sa tâche;
Tout est fait de travers, n'a pas le sens commun.
Si l'on montre du zèle, on devient importun;
Si l'on est doux et bon, il vous nomme hypocrite;
Femme, enfans ou valets, tout l'obsède ou l'irrite;
Et jamais je n'ai vu s'écouler un seul jour
Sans qu'il ne les ait fait enrager tour-à-tour.

DERBAIN.

Par le brillant portrait qu'ici tu viens de faire,
Je vois qu'on m'a dit vrai sur les torts du beau-frère;
Il a, dans cet instant, besoin de mes avis,
Et c'est aussi pour lui que je revois Paris.

PICARD.

Vous y perdrez vos soins.

DERBAIN.

Par son ame angélique,
Ma sœur n'a pu dompter ce tyran domestique,
Et depuis dix-huit ans....

PICARD.

Elle verse des pleurs,
Et jamais ne se plaint à nous de ses malheurs.
Si sa fille ou son fils, dans la fougue de l'âge,
Murmurent en secret contre leur esclavage,
Elle calme aussitôt leur vif ressentiment;
Des vertus de leur père, offre un tableau touchant,
Le peint sous les grands traits d'un honnête homme austère,
Remplissant les devoirs et d'époux et de père;
Si bien que ses enfans, tremblans à son aspect,
Au défaut de l'amour, lui montrent du respect.

DERBAIN, réfléchissant.

Ne puis-je, en qualité de frère de sa femme,
Adoucir sa rudesse, enfin changer son ame?

PICARD.

J'en doute. Il fait le mal sans s'en apercevoir,
Et croit qu'il doit user ainsi de son pouvoir.

DERBAIN.

Mais si par la raison....

PICARD.

Non, monsieur, impossible.

DERBAIN.

On peut le corriger....

PICARD.

Il est incorrigible;
Il doit tous ses défauts à l'éducation,
Et ne peut supporter la contradiction.
Si, dès ses jeunes ans, il fut brusque, sévère,
L'âge n'a fait qu'aigrir ce fâcheux caractère;
Et c'est pourtant, monsieur, comme je vous l'ai dit,
Un parfait honnête homme....

DERBAIN.

Oui, que chacun maudit.
Avec un tel esprit, il doit voir peu de monde :
On fuit avec raison l'homme qui toujours gronde.

PICARD.

Mais nous avons aussi peu de société :
Hors madame Dupré, chacun a déserté.

DERBAIN.

Quelle dame Dupré?

PICARD.

Mais.... c'est votre cousine.
Chose étrange ! monsieur lui fait très-bonne mine.
C'est un diable, pourtant, qui, soit dit entre nous,
Gouverne, en vrai tyran, le meilleur des époux.

DERBAIN.

Je conçois qu'à Valmont la cousine ait dû plaire :
Mais parmi ces démons, dis-moi, que vais-je faire ?
Moi, je ne souffre pas qu'on me fasse enrager.

PICARD.

On s'observerait plus avec un étranger.

DERBAIN, rêvant.

Qui m'empêche de l'être ?.... Oui, ce moyen m'enchante ;
Comme ami de Derbain, ici je me présente....
Et porteur d'un écrit.... Je vais quitter ces lieux,
Et sous un autre nom me montrer à vos yeux.

PICARD.

Quoi ! vous pourriez revoir une sœur aussi chère ?....

DERBAIN.

Je la servirai mieux à l'abri du mystère ;
D'ailleurs, je veux, avant de m'établir ici,

Savoir si je puis vivre avec le cher mari.
Aux regards de ma sœur je puis, je crois, paraître,
Et mes traits bien vieillis....

PICARD.

Elle, vous reconnaître !
Ah ! ne le craignez pas : elle n'avait qu'onze ans
Quand vous avez quitté vos vertueux parens.
Je me rappelle encor ce départ avec peine.

DERBAIN.

Mais je crains que quelqu'un ici ne nous surprenne.
Je te quitte : tu peux annoncer, ce matin,
Qu'un étranger viendra de la part de Derbain ;
Mais ne dis rien de plus.

PICARD.

Je commence à comprendre.

DERBAIN.

Et demain nous verrons le parti qu'il faut prendre.
(Il sort.)

SCÈNE II.

EUGÉNIE, PICARD.

PICARD.

Que diable prétend-il, et quel est son projet ?
C'est un homme de tête : il pourrait en effet,
En donnant à madame un avis salutaire....

EUGÉNIE, accourant.

Dis-moi donc, bon Picard, tu n'as pas vu mon frère ?

PICARD.

Non, pas encor.

EUGÉNIE.

Mon Dieu! que Charle est déplaisant!
Il veut me révéler un secret important;
Il fixe un rendez-vous, je m'y rends avec zèle,
Et c'est moi qui l'attends, moi, moi, la demoiselle!
Il est bien impoli.

PICARD.

Je le blâme très-fort.

EUGÉNIE.

Faire attendre sa sœur!

PICARD.

Mais c'est un très-grand tort.

EUGÉNIE.

Il me doit des égards; et mon sexe et mon âge....
Je saurai le punir....

PICARD.

En l'aimant davantage.

EUGÉNIE, avec humeur.

C'est que, s'il tarde encor, mon père pourra bien
Venir nous interrompre, et je ne saurai rien.

PICARD.

(A part.) (Apercevant Charles.)
Comme elle est curieuse! Ah! voilà le coupable.

SCÈNE III.

EUGÉNIE, CHARLES, PICARD.

EUGÉNIE, à Charles.

Vous êtes, à vrai dire, un homme insupportable.

CHARLES, riant.

Tu commences aussi par gronder le matin!

EUGÉNIE.

Vous m'avez fait rester plus d'une heure au jardin;
Retirez-vous, monsieur.

CHARLES.

C'est le ton de mon père;
Je reconnais sa voix, et cet air si sévère....
Ah! ne l'imite pas; il est trop rigoureux;
(Avec sentiment.)
Voudrais-tu, comme lui, me rendre malheureux?

EUGÉNIE.

Je m'en garderai bien.

PICARD.

Enfans, de la prudence:
Sur ses torts, quels qu'ils soient, imposez-vous silence;
Imitez votre mère: elle souffre tout bas,
Elle plaint son époux, et ne l'accuse pas.

EUGÉNIE.

Notre mère est si bonne!

CHARLES.

Ah! dis que c'est un ange.

PICARD.

C'est le nom que chacun prononce à sa louange !
Mais aussi votre père est un homme d'honneur,
Son caractère seul fait oublier son cœur ;
Et quand sur ses défauts tout le monde raisonne,
(Appuyant.)
Il fait beaucoup de bien, sans le dire à personne.

CHARLES.

Je suis de ton avis ; mais il a tort pourtant
De vouloir me traiter encor comme un enfant ;
Pour peu que je réponde, il croit que je le brave ;
En vain de ses désirs je me montre l'esclave :
Ce que je dis est mal, j'agis tout de travers ;
Si je veux déclamer, j'ai tort d'aimer les vers ;
Si je lis d'un savant quelqu'ouvrage célèbre,
Je suis un lourd pédant, tout barbouillé d'algèbre ;
Si je frédonne un air d'un nouvel opéra,
Il prétend qu'au théâtre un jour on me verra ;
Et, soit que je lui parle arts, plaisirs, paix ou guerre,
Je ne puis obtenir la faveur de lui plaire.

PICARD, à part.

Dans tout ce qu'il nous dit il n'a que trop raison.

CHARLES.

Je ne puis m'amuser que hors de la maison.

EUGÉNIE.

Qu'un garçon est heureux ! il peut courir le monde :
La pauvre fille reste, et c'est elle qu'on gronde.

CHARLES.

Ah ! j'ai tiré ma sœur de plus d'un embarras.

EUGÉNIE.

Mon père hier, sans moi, ne se fâchait-il pas ?

CHARLES.

L'autre jour tu fis mal, et j'en portai la peine.

EUGÉNIE.

J'ai pleuré pour toi seul pendant une semaine,
Ingrat!

CHARLES.

Je sais cela, je connais ton bon cœur;
Aussi, je t'aime bien; embrasse-moi, ma sœur.

PICARD.

(A part.)

Ces chers enfans!.... Je vais rejoindre votre père.
Je vous laisse causer de l'important mystère....

CHARLES.

Tu le sauras aussi.

PICARD.

J'y compte bien, vraiment;
Je suis de la maison le premier confident.

EUGÉNIE.

Si mon père arrivait, fais le signal d'usage.

PICARD.

Je tousserai bien fort.

CHARLES.

Et nous plirons bagage.

(Picard sort.)

SCÈNE IV.

EUGENIE, CHARLES.

EUGÉNIE.

Allons, Charles, dis-moi quel est ton grand secret.

CHARLES.

Je suis sous-lieutenant ; j'en aurai le brevet
Peut-être ce matin.

EUGÉNIE.

Que me dis-tu, mon frère ?
Quoi ! sans me consulter, tu t'es fait militaire !

CHARLES.

C'est grâce à notre ami le colonel Valcour ;
Tu sais qu'il a pour toi, ma sœur, beaucoup d'amour ;
Il me l'écrit, au moins.

EUGÉNIE, affligée.

Il me l'a dit de même,
Et ce méchant Valcour, pour me prouver qu'il m'aime,
Veut t'éloigner de moi, te fait sous-lieutenant,
Et te fera tuer peut-être au régiment.

CHARLES.

Non, non, je reviendrai près d'une sœur si chère....

EUGÉNIE, naïvement.

On peut donc quelquefois revenir de la guerre ?

CHARLES.

Mais sans doute. Voici ce que Valcour m'écrit.
Vois, pour moi, comme il sut employer son crédit.

« J'ai reçu, mon cher Charles, une réponse du ministre » de la guerre. Vous aurez le brevet que j'ai sollicité en » votre faveur. Présentez-vous avec ma lettre, et l'on ne » tardera pas à vous l'expédier. Rappelez-moi au souvenir » de votre aimable sœur, de votre tendre mère ; elles » connaissent toutes deux mes sentimens, et j'espère que, » quels que soient les obstacles qui s'opposent à mes

» vœux, je pourrai vous appartenir un jour par d'autres
» liens que ceux de l'amitié. »

Valcour.

EUGÉNIE, d'un ton piqué.

C'est tout? plus longuement il n'a pu vous écrire?
Il pouvait bien avoir autre chose à me dire.

CHARLES.

Toujours un militaire écrit brièvement.

EUGÉNIE.

Leur style et leur amour se ressemblent souvent.

CHARLES.

Pour moi, je lui dois bien de la reconnaissance.

EUGÉNIE.

A son souvenir, moi, je fais la révérence.

CHARLES.

De quitter la maison je lui dois la faveur.

EUGÉNIE, avec sensibilité.

Il me prive d'un frère, et trouble mon bonheur.

CHARLES, avec enthousiasme.

Ah! mon nouvel état me paraît plein de charmes;
J'étais né, je le crois, pour le métier des armes.
Je dois, aujourd'hui même, acheter un cheval;
On doit me procurer le plus bel animal....
Tu me verras bientôt sous ma nouvelle forme;
Pourvu qu'on ait bien fait mon habit d'uniforme!
Mon corps est à Strasbourg; je suis dans les hussards;
Je veux, tout équipé, paraître à tes regards;
Je prendrai le dolman, pelisse et sabretache;
Mais il me manque encor....

EUGÉNIE.

Et quoi donc?

CHARLES, en riant.

La moustache.

EUGÉNIE, avec finesse.

Mais, sans doute, en hussard tu viendras voir papa?

CHARLES.

Non : je me garderai parbleu bien de cela ;
Tout brave que je suis je craindrais l'aventure.
Il prétend me lancer dans la magistrature ;
Je lui prouverais mal, sous mon nouvel habit,
Que je veux être un sage, un parfait érudit.

EUGÉNIE.

Quoi! sans faire d'adieux?....

CHARLES, à voix basse.

Je ferai ma retraite,
En délogeant la nuit, sans tambour ni trompette.

EUGÉNIE.

Et de ma mère, hélas! quel sera le chagrin!
En la quittant ainsi, c'est lui percer le sein.

CHARLES.

Non, non, je dois la mettre en notre confidence ;
A sa tendre bonté je dois ma confiance.

EUGÉNIE.

Tu ne te fais soldat que pour fuir la maison.

CHARLES.

Oh! j'ai pour ce métier quelque vocation :
Pour ne pas te tromper, il est vrai que mon père,
En contraignant mes goûts, change mon caractère ;
Je ne songe peut-être à prendre cet état,

Que par ce qu'il prétend que je sois avocat.
Moi, je n'aimai jamais ni Cujas ni Barthole.
Et je ne suis pas fait pour les bancs d'une école.
Le devoir d'un soldat n'est pas si dangereux ;
On ne peut l'accuser s'il fait des malheureux :
En garnison, s'il est exact à son service,
Il fait l'amour le soir, le matin l'exercice :
Il boit, chante, et se bat toujours avec gaîté ;
Il courtise la gloire et plaît à la beauté ;
Il est timide et doux, s'il est près de sa belle :
C'est un lion terrible au combat qui l'appelle ;
Et si dans la bataille il périt vaillamment....
On n'a point à payer de frais d'enterrement.

EUGÉNIE.

N'entends-je pas tousser?

CHARLES, voulant s'enfuir.

C'est peut-être mon père.
Allons, sauve qui peut !

EUGÉNIE.

Le brave militaire !
Mais pour le déjeûner, Charles, tu reviendras?

CHARLES.

Non, je monte à cheval, et tu m'excuseras.

EUGÉNIE.

Mais, mon père irrité....

CHARLES.

Trouve quelque défaite,
Dis au hasard ce qui te viendra dans la tête.
Dis que je suis allé ce matin promptement
Pour mon instruction consulter un savant :

Cherche-le parmi ceux ou de Rome ou d'Athènes,
Prends Sénèque ou Platon, Cicéron, Démosthènes;
Je ne te gêne point, et sans crainte tu peux
De ces messieurs choisir qui te plaira le mieux.
(Il sort.)

SCÈNE V.

EUGÉNIE, seule.

Allons, il faut mentir, afin que tout s'arrange;
Il sait, pour l'excuser, que je mens comme un ange.
Ah! quand on craint quelqu'un, on s'entr'oblige ainsi;
Et pour moi, dès demain, il peut mentir aussi;
Mais, mon frère est parti. Bon Dieu, que je suis sotte!
Il devait en secret m'apprendre la gavotte.
J'ai déjà deux leçons. Répétons quelques pas.
(Elle chante et danse.)
Si mon père venait! C'est sa faute, en tout cas:
Pourquoi congédier notre maître de danse?
(Gravement.)
C'est un tort : moi, j'aimais beaucoup cette science.
(Elle reprend sa gavotte. Picard tousse, mais elle ne l'entend pas.)

SCÈNE VI.

VALMONT, EUGÉNIE, PICARD.

VALMONT, sévèrement à sa fille.

Que faites-vous donc là?

EUGÉNIE, apercevant son père, court à une table, s'assied et prend un livre.

Mon père, je lisais.

VALMONT.

Vous lisiez en chantant?

EUGÉNIE, tout interdite.

Non, c'est que j'arrivais.

(Bas, à Picard.)

Tu ne m'avertis pas.

PICARD.

Pardon, mademoiselle,

J'ai toussé.

VALMONT, après avoir rangé quelques papiers sur la table.

D'arriver la manière est nouvelle.

On ne me trompe pas, vous sautiez en chantant:

C'est avoir pour la danse un furieux penchant.

EUGÉNIE.

Mon père....

VALMONT.

Je le sais, toute fille bien née

Dans cet art si brillant est perfectionnée;

Il faut que dans un bal son talent soit cité;

Qu'on admire sa grâce et sa légèreté;

Et j'en connais certaine, à bon droit si fameuse

Qu'elle peut au théâtre entrer comme danseuse.

PICARD, à part.

Fille qui danse bien ne me plaît pas aussi:

Ce n'est pas en dansant que l'on trouve un mari.

VALMONT, regarde la pendule.

Il est déjà très-tard. Sur ma tête, je gage

Qu'au bureau les commis ne sont pas à l'ouvrage:

C'est le ton d'à présent: ils aiment beaucoup mieux

Dans les sociétés faire les merveilleux.

(Décachetant des lettres.)

Ah! voyons ces papiers.... Eh! quoi! ce misérable
Demandera toujours : oh! c'est insupportable!
Il établit vraiment un impôt sur mon bien;

(Brusquement.)

Il faut bien lui donner; le malheureux n'a rien.

(A Picard.)

A quoi donc rêvez-vous? N'avez-vous pas affaire?
Pourrai-je déjeûner à mon heure ordinaire?

PICARD.

Oui, monsieur.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

VALMONT, EUGÉNIE.

VALMONT.

(D'un ton moqueur.) (A Eugénie.)
C'EST heureux..... Que lisez-vous donc là?
Est-ce quelque roman dont le titre est en A?
Aujourd'hui votre mère est des plus mal apprises,
De laisser dans vos mains de pareilles sottises,
Triste production d'un misérable auteur
Qui gagne de l'argent aux dépens de l'honneur!

EUGÉNIE.

Non; je lisais l'histoire, et j'étais en Lorraine,
Où je fesais un siége avec le grand Turenne.
Ah! quel général!

VALMONT.

Rien ne vous est étranger;

Il est vraiment plaisant de vous voir le juger.
Ce petit ton tranchant, malgré moi me fait rire ;
A nous livrer combat voulez-vous vous instruire ?
Voulez-vous savoir l'art de prendre un bastion ?
Ce livre vous convient, et votre choix est bon.

EUGÉNIE, à part.

Il m'ordonna hier de lire cette histoire.

VALMONT.

Bien plus utilement chargez votre mémoire ;
Apprenez La Fontaine, ou lisez Fénélon :
Tous deux forment le cœur, l'esprit et la raison.

SCÈNE VIII.

MADAME VALMONT, M. VALMONT, EUGÉNIE.

MADAME VALMONT.

Mon cher Valmont !

VALMONT.

(A sa femme.) (A sa fille, qu'il continue de réprimander.)
Bonjour.... Selon votre caprice,
Il faudra donc toujours que votre tête agisse ?

MADAME VALMONT, avec bonté.

Vous avez bien dormi ?

VALMONT.

Jamais on ne vous vit
De livres instructifs occuper votre esprit.
(Plus il avance dans la scène, plus il s'échauffe.)

MADAME VALMONT.

Et vous vous portez bien ?

VALMONT, à sa femme.

Très-bien, ma bonne amie.

(A sa fille.)

Toujours de votre part c'est nouvelle folie ;
De vous rendre plus sage il n'est aucun moyen ;
Vous avancez en âge, et vous ne savez rien.

EUGÉNIE.

Chère maman !

MADAME VALMONT.

Ma fille !

VALMONT.

Il est encore unique
Qu'à ce point vous ayiez négligé la musique ;
N'avez-vous pas un maître au moins depuis six ans ?

MADAME VALMONT.

Elle est au piano.

(Eugénie commence à préluder.)

VALMONT.

C'est bien prendre son tems
Pour jouer....

MADAME VALMONT.

Pour vous plaire, ici, son zèle éclate.

VALMONT.

Afin de m'étourdir de la même sonate ;
Moi, je suis de l'avis d'un auteur très-connu.
Qui s'écriait toujours : « Sonate, que veux-tu ? »

MADAME VALMONT, à sa fille.

Cesse.

VALMONT, à sa fille qui s'est levée.

Mais, à propos ! où donc est votre frère ?

Et pourquoi manque-t-il au devoir ordinaire
Qu'envers moi, tous les jours, un enfant doit remplir?

MADAME VALMONT.

Est-il malade?

EUGÉNIE.

Mais....

VALMONT, vivement.

Il faut le secourir.
A son appartement je vais d'abord me rendre.
Ah Dieu! ce cher enfant! Allons, sans plus attendre....

EUGÉNIE.

Rassurez-vous, mon père, il est très-bien portant.

VALMONT, en colère.

Enfin, où donc est-il?

EUGÉNIE.

Je crois qu'il est absent....

VALMONT.

Pour courir....

EUGÉNIE.

Pour aller à la bibliothèque.

VALMONT

Bah! pour y voir quelqu'un?

EUGÉNIE.

Oui, pour y voir.... Sénèque,

VALMONT, après un silence.

Quelle preuve de goût! choisir un écrivain
Qui sut mal élever un empereur romain;
Qui nous montra toujours la richesse importune,
Aussitôt qu'à la cour il eut fait sa fortune.

EUGÉNIE.

Sénèque a tort, mon père.

VALMONT.

Allons, laissons cela.

SCÈNE IX.

VALMONT, MADAME VALMONT, EUGÉNIE PICARD.

PICARD.

Un étranger, monsieur, vous demande; il est là,
Et de M. Derbain il apporte une lettre.

MADAME VALMONT.

De mon frère?

PICARD.

Et c'est lui qui veut vous la remettre.

VALMONT.

J'en suis parbleu charmé! mon frère m'est connu,
Et je l'aime beaucoup sans l'avoir jamais vu;
Naguère, de ses biens fesant le sacrifice,
Derbain m'a retiré d'un affreux précipice.
Je ne puis oublier ce service important,
Et mon cœur en sera toujours reconnaissant.

MADAME VALMONT.

Si c'était son ami, que dans cette demeure....

EUGÉNIE, à part.

Je puis, pour ma gavotte, escamoter une heure.

VALMONT.

Il faut d'abord, je crois, l'inviter à dîner.

(A sa fille.)

Mademoiselle, allez au plutôt dessiner...

EUGÉNIE, fesant une mine.

Ouf!

VALMONT, à sa femme.

Au repas donnez quelques soins, je vous prie;
Tout n'en ira pas moins de travers, je parie;
Mais cela vous regarde; et vous, monsieur Picard,
N'allez pas, comme hier, nous faire dîner tard.

(Il sort.)

EUGÉNIE.

Oh! j'ai bien des secrets à te dire, ma mère.

MADAME VALMONT, avec dignité.

Soit; mais obéissons d'abord à votre père.

(Elles sortent.)

SCÈNE X.

PICARD, seul.

Oh! que je suis content du bon monsieur Derbain!
Du but de ses projets je ne suis pas certain;
De tourmenter Valmont je vois qu'il se propose ...
Ah! s'il réussissait, quelle métamorphose!....
Je puis bien, sans remords, secondant son projet,
Rendre à monsieur ma part du chagrin qu'il nous fait.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

MADAME VALMONT, DERBAIN.

DERBAIN.

Ah! je suis enchanté de tant de politesse.

MADAME VALMONT.

C'est un devoir bien doux qu'à remplir on s'empresse,
Et c'est le moindre accueil que l'on doive à l'ami
D'un frère qui de nous sera toujours chéri.

DERBAIN.

Arrivé dans Paris depuis à peine une heure,
Votre époux m'a prié d'habiter sa demeure;
Mais, tout en acceptant cet honneur, ce plaisir,
Peut-être, avant deux jours, je puis m'en repentir.

MADAME VALMONT.

Et quel est donc, monsieur, l'objet de votre crainte?

DERBAIN.

Vous allez le savoir : je dois parler sans feinte.
Monsieur Valmont, sans doute, est un homme d'honneur;
Mille traits, dans sa vie, ont prouvé son bon cœur;
Mais il a, m'a-t-on dit, un certain caractère,
Qui cause le malheur de sa famille entière.

MADAME VALMONT.

Qui peut, contre Valmont, vous avoir prévenu?

DERBAIN.

Mais, quelqu'un qui prétend l'avoir beaucoup connu.
Il a, sur ce sujet, écrit à votre frère ;
Mon ami m'a chargé d'éclaircir ce mystère ...
Oui, ce frère gémit qu'avec tant de douceur,
Vous aviez pour époux l'homme dur....

MADAME VALMONT.

Eh! monsieur,
Cessez, je vous en prie ; osez-vous de la sorte....

DERBAIN.

Oui, j'ai tort, j'en conviens ; mais le zele m'emporte.

MADAME VALMONT.

Non, Valmont n'eut jamais aucun tort envers moi ;
D'être un époux fidèle il s'est fait une loi :
S'il est constant époux, il est excellent père ;
L'amour de ses enfans remplit son ame entière.
C'est pour leur assurer des destins plus heureux,
Que nuit et jour il est aussi laborieux.
Dans ses moindres projets cette espérance brille ;
Dans tout on voit l'amour qu'il porte à sa famille :
Bon père et bon époux, autant qu'homme de bien.

DERBAIN.

Il fait votre malheur.... Mais vous n'avoûrez rien.
Ce zèle qui vous porte à défendre un coupable,
En augmentant ses torts, vous rend plus estimable.
Mais, quel bruit!....

SCÈNE II.

PICARD, VALMONT, MADAME VALMONT, DERBAIN.

VALMONT, en dehors.

Moi, je dis qu'il fallait m'obéir.

DERBAIN.

Quelqu'un est en courroux. Quoi! je vous vois rougir?

VALMONT, entrant.

Bon Dieu! qu'un vieux valet est une sotte espèce!

PICARD, de la porte.

Vous n'avez point d'égards, monsieur, pour ma vieillesse.

VALMONT.

Tais-toi.... Cours préparer cet appartement.

(Apercevant Derbain.)

Pardon, je m'occupais de votre logement (*).

DERBAIN.

Je souffre que pour moi vous preniez tant de peine.

VALMONT.

C'est un plaisir, monsieur, bien loin d'être une gêne.

MADAME VALMONT.

Mais, j'avais ordonné....

VALMONT, avec une humeur contrainte.

N'avais-je donc pas dit
Que cet appartement me semblait trop petit?

(*) Madame VALMONT, VALMONT, DERBAIN.

L'autre, plus agréable, est aussi plus commode,
Et son ameublement est bien plus à la mode.
En y réfléchissant, madame aurait dû voir
Que c'était celui-là que vous deviez avoir.

DERBAIN, souriant.

Moi, je me trouve bien dès que je suis tranquille.

VALMONT.

Soit; vous n'entendrez pas tout le bruit de la ville.
Il faut que ce soit moi qui songe à ce détail;
Femme, enfans et valets me laissent ce travail.

DERBAIN, à part.

Ah! quel homme!

VALMONT, toujours à sa femme.

Et pourtant d'une amitié sincère
Nous devons accueillir l'ami de votre frère,
Du généreux Derbain. Mais peut-être aujourd'hui
Votre esprit n'a-t-il plus de souvenir de lui.

MADAME VALMONT.

Vous m'accusez, monsieur, d'une injustice extrême.
Derbain doit le savoir, depuis long-tems je l'aime,
Et quelque jour peut-être....

DERBAIN.

Il le sait maintenant.

VALMONT.

Non, votre cœur n'est pas assez reconnaissant;
Moi, je saurai du moins réparer votre faute,
En aimant son ami qui daigne être notre hôte.

DERBAIN.

Ah! c'est trop de bonté!

VALMONT.

Si vous n'êtes pas bien,
De grâce, excusez-moi; j'ignore le moyen
De me faire servir, et c'est ce dont j'enrage;
Mais je prétends pour vous me mêler du ménage;
Et sur tous vos plaisirs je vous préviendrai tant,
Que vous serez chez moi libre, heureux et content.

DERBAIN, regardant sa sœur.

Oui, nous serons heureux, j'en forme l'espérance.
(A Valmont.)
Déjà vos droits sont sûrs à ma reconnaissance:
Je vois bien qu'on m'a dit sur vous la vérité....
De vous avoir connu je m'éloigne enchanté.

VALMONT.

A votre appartement il faut que je vous mène.

DERBAIN.

Je suis de la maison; entre nous point de gêne.

VALMONT.

Je vous laisse partir, adieu, jusqu'au revoir.

DERBAIN.

De revenir bientôt je me fais un devoir.

(Il sort.)

SCÈNE III.

MADAME VALMONT, VALMONT.

VALMONT.

C'EST un homme charmant! je l'aime comme un frère;
Nous sympathiserons, je crois, de caractère.

MADAME VALMONT, timidement.

Moi, je ne le crois pas.

VALMONT, avec aigreur,

Je vous reconnais bien :
De personne, jamais, vous ne pensez du bien ;
Et moi, je vous soutiens que notre hôte est aimable,
Que sa société peut nous être agréable.

MADAME VALMONT.

Je lui crois de l'esprit, il est observateur ;
Mais je ne puis encor bien juger de son cœur.

VALMONT.

Bien juger de son cœur ! Ah ! quel propos de femme !
C'est l'ami de Derbain, l'ignorez-vous, madame ?
Par votre frère même il nous est adressé :
N'est-ce pas nous prouver qu'il en a bien pensé ?
Derbain peut-il avoir un ami méprisable ?
Par de pareils soupçons, c'est vous rendre coupable ;
Mais, des femmes tel est le penchant trop fatal,
Que toujours du prochain elles parleront mal.

MADAME VALMONT.

Mais vous mettez, monsieur, beaucoup trop d'importance
A tout ce que m'inspire une sage prudence :
Derbain, dans cet ami, fit sans doute un bon choix ;
Je lui dois des égards, mais c'est bien tout, je crois.

VALMONT, avec beaucoup de chaleur.

Je ne vous conçois pas ; et votre ton tranquille,
Même en dépit de moi, veut m'échauffer la bile.
Avez-vous oublié qu'un malheureux destin
Compromit ma fortune et mon honneur enfin ?
Que votre frère alors, du pays qu'il habite,

Apprit mon infortune, empêcha ma faillite,
Et, de ses capitaux me rendant possesseur,
Me sauva ma fortune, et plus encor, l'honneur!

MADAME VALMONT.

Il sait à ce sujet ce que mon ame pense;
Il ne doute pas, lui, de ma reconnaissance.
J'écrivis ce seul mot : « Ce service est bien grand;
» Pour mon frère Derbain j'en aurais fait autant. »

VALMONT.

Oui, vous portez dans tout votre froide manière,
Et comme votre époux vous aimez votre frère,
Là, tout tranquillement : c'est très-bien; mais pour moi
D'être reconnaissant je me fais une loi.
Je voudrais en donner la preuve convaincante;
Aux regards de notre hôte Eugénie est charmante :
Ses yeux étaient tournés sur elle à tout moment,
Et de sa beauté rare il m'a fait compliment :
Il se pourrait qu'un jour....

MADAME VALMONT.

Eh! mais, à vous entendre,
Il n'aura qu'à vouloir, pour être votre gendre.

VALMONT.

Il nous ferait honneur.

MADAME VALMONT.

Vous riez, entre nous.

VALMONT.

Qu'il demande Eugénie, il sera son époux.

MADAME VALMONT.

Eh quoi! sans consulter le goût de votre fille....

VALMONT.

Il suffit qu'il convienne à toute sa famille.

MADAME VALMONT.

Ainsi d'un étranger arrivé ce matin...

VALMONT.

Cet étranger, madame, est l'ami de Derbain.

MADAME VALMONT.

Mais, réfléchissez-y, l'âge et la convenance....

VALMONT.

J'acquitte le tribut de ma reconnaissance.

MADAME VALMONT.

Obligez-vous mon frère en formant de tels nœuds?

VALMONT, en colère.

Que je l'oblige ou non, il suffit, je le veux.

MADAME VALMONT.

Je ne réponds plus rien.

VALMONT, d'un ton moqueur.

Et ce serait dommage!
On ne saurait, je crois, en dire davantage.
Mais laissons tout cela, c'est un parti bien pris;
Je ne changerai point, tout faible que je suis.
A propos, à dîner nous serions seuls à table:
Égayons ce repas de quelque femme aimable;
Invitez les amis qui vous plairont le plus,
Je ne veux point gêner votre goût là-dessus.

MADAME VALMONT.

Eh bien, prions Dorlis....

VALMONT.

Depuis qu'il est en place,
Quand on parle d'affaire, il vous fait la grimace,
Et vous jure d'un ton politiquement fat,
Qu'en disant son avis on peut troubler l'État.

MADAME VALMONT.

Mais madame Versac....

VALMONT.

Elle se croit trop belle ;
Il faut, quoi qu'on en ait, toujours s'occuper d'elle.

MADAME VALMONT.

La jeune Orphise, au moins.

VALMONT.

Avec tout son esprit,
Elle ne peut parler qu'autant qu'elle médit.

MADAME VALMONT.

Choisissez maintenant.

VALMONT.

C'est pour me contredire :
C'est vous qui refusez ; et puis vous irez dire
Que de mes volontés je vous ai fait des lois,
Quand de tous vos plaisirs je vous laisse le choix.

MADAME VALMONT.

Vous connaissez bien peu quel est mon caractère ;
Sur vous, sur ma maison, je sais toujours me taire.

SCÈNE IV.

EUGÉNIE, MADAME VALMONT, VALMONT.

EUGÉNIE accourant et sautant comme un enfant.

Ah ! maman, je venais... Dieu ! mon père est ici.

VALMONT.

Est-ce encor quelques pas que l'on répète ainsi ?

EUGÉNIE, embarrassée.

C'est madame Dupré ! moi, j'ai vu sa voiture...

VALMONT.

Elle arrive à propos. Quelle heureuse aventure !
Nous voulions une femme aimable à ce repas ;
Elle est notre cousine, et vous n'y songiez pas.

MADAME VALMONT.

Je l'estime beaucoup.

VALMONT.

Et vous ne l'aimez guère.
Je sais qu'elle n'a pas le talent de vous plaire ;
Dites la vérité ?

MADAME VALMONT.

Je vous en fais l'aveu ;
Que, par mille raisons, nous nous convenons peu :
Elle parle beaucoup ; et, soit excès de zèle,
Chez les autres, chez moi, de tout elle se mêle.

VALMONT.

Oh ! ce n'en est pas moins une femme de bien,
Qui connaît sa maison, qui la gouverne bien.
Mais je l'entends, je crois.

SCÈNE V.

EUGÉNIE, MADAME VALMONT, MADAME DUPRÉ, VALMONT.

MADAME DUPRÉ, à madame Valmont.

Eh ! bon jour, ma très-chère ;
Vous allez tous les deux me trouver singulière...
Ce n'est pas à midi qu'on doit venir vous voir ;

Mais de faire autrement je n'ai pas le pouvoir.
(Apercevant Eugénie.)
Car je suis obsédée... Ah! l'aimable Eugénie!
Elle devient, je crois, tous les jours plus jolie.

EUGÉNIE.

Madame, vous croyez?

MADAME DUPRÉ.

Quand la marions-nous?
Valmont, il faut songer à trouver un époux.

VALMONT, bas, à madame Dupré.

Nous y pensons aussi.

MADAME DUPRÉ.

Mais, vraiment, c'est très-sage;
La p tite sourit au mot de mariage.
Mais à propos d'époux, le mien n'arrive pas;
Avec quelques cartons, je l'ai laissé là-bas:
Ce matin, avec lui, j'ai fait beaucoup d'emplettes.
(Dupré arrive avec un domestique qui porte des cartons.)
(A Valmont.)
Je veux savoir de vous si je les ai bien faites.
Eh! mais, que fait-il donc? Ah! pourtant le voilà;
(A Dupré, qui aide un domestique à mettre les cartons sur une table.)
Mon ami, n'allez pas me gâter tout cela.

SCÈNE VI.

EUGÉNIE, MADAME VALMONT, MADAME DUPRÉ, VALMONT, DUPRÉ.

DUPRÉ.

Voilà tous vos chiffons, vos schals et vos dentelles.

MADAME DUPRÉ.

Mais vous traitez cela comme des bagatelles.

DUPRÉ.

Des bagatelles : non, et je sais bien, parbleu !
Quand il faut les payer, que ce n'est pas un jeu.

MADAME DUPRÉ, souriant.

Lorsque Dupré plaisante, il est vraiment aimable ;
Aidez-moi, mon ami, vous serez adorable.

(Dupré ouvre les cartons.)

EUGÉNIE.

Ah ! je brûle de voir...

MADAME DUPRÉ.

Non, ce n'est presque rien ;
Mais je crois qu'à mon teint ce schall ira très-bien.

EUGÉNIE.

Maman, qu'il est joli ! Cette fleur est divine.

MADAME DUPRÉ.

C'est pour un négligé.

DUPRÉ, avec humeur.

Cette fleur me ruine.
Voilà dans ces cartons deux mille écus placés.

MADAME DUPRÉ, riant.

Bon, vous ne dites pas tout ce que vous pensez.
C'est un très-bon marché.

DUPRÉ.

Soit dit sans vous déplaire,
Tous ces bons marchés-là ne m'enrichissent guère.

(Madame Dupré le regarde.)

Je ne vous blâme pas... Pourtant six mille francs,

C'est ce que m'ont coûté vos négligés charmans (*).

MADAME DUPRÉ.

Eh quoi! sur mes chiffons vous me cherchez querelle?
Mais, moi, de vos habits jamais je ne me mêle:
Voulez-vous imiter, Monsieur, certains maris,
Et vous faire montrer au doigt dans tout Paris?

VALMONT.

Ma cousine a raison, et sans être coquette,
Il faut que l'on s'occupe un peu de sa toilette.
Moi, j'ai dit à madame, elle le sait très-bien,
Achetez, dépensez, vous avez le moyen;
Mais de ce que je dis on ne tient aucun compte;
Et c'est un ridicule, ou plutôt une honte,
Qu'elle jette sur moi par sa discrétion:
D'un avare on me fait la réputation.

MADAME VALMONT.

Mais je n'ai point ces goûts; rarement je me pare.

VALMONT.

Tant pis!

DUPRÉ, bas à Valmont.

Vous possédez une femme bien rare.

VALMONT.

Vous avez du plaisir en me contrariant.
(En s'emportant.)
Vous devez m'obéir; dépensez de l'argent;
Achetez aujourd'hui cachemire et dentelle,
Je le veux.

(*) EUGÉNIE, Madame DUPRÉ, Madame VALMONT, VALMONT DUPRÉ.

MADAME DUPRÉ, à son mari.

Des maris écoutez le modèle.

MADAME VALMONT, timidement.

J'y consens.

EUGÉNIE, à part.

Mais mon père a de très-bons momens.

VALMONT, d'un air de bonhomie.

Un peu d'art est permis.... Des outrages du tems
Il faut, par quelques soins, préserver sa figure ;
Vous êtes belle encore.... avec de la parure.

MADAME VALMONT, à part.

Compliment de mari ! Je promets que demain....

VALMONT, sèchement.

Et pourquoi donc ce soir, et même ce matin,
Ne vous verrai-je pas élégamment vêtue ?

MADAME DUPRÉ, d'un air important.

Il suffit, cher cousin, la chose est entendue.
(Bas, à madame Valmont.)
Ma chère, commencez par obéir d'abord :
Un époux est un maître, eût-il mille fois tort.

MADAME VALMONT, noblement.

Je connais mes devoirs.

MADAME DUPRÉ, d'un ton faux de bonne femme.

Hélas ! ma bonne amie,
C'est notre lot, à nous, de céder dans la vie ;
Le cher Valmont, d'ailleurs, est un si bon époux !
Vous n'avez pas raison ; mais, soit dit entre nous,
Aux droits de mon mari jamais je ne déroge.
(A Dupré, d'un ton impérieux.)
Mon ami, vous irez m'arrêter une loge ;

Je veux aller passer une heure à l'Opéra.

DUPRÉ, avec humeur.

Oh! j'ai bien autre chose à faire que cela.

MADAME DUPRÉ.

Qu'y donne-t-on, mon cher?

DUPRÉ.

Quelle nouvelle envie!

MADAME DUPRÉ.

Réponds-moi donc!

DUPRÉ.

Hécube et la Dansomanie.

MADAME DUPRÉ.

Ce spectacle est charmant.

EUGÉNIE, à part.

Oh! charmant en effet.

MADAME DUPRÉ.

La musique m'en plaît.... Nous verrons le ballet.

VALMONT.

Très-bien. Mais avec nous, dinez, je vous en prie.

MADAME DUPRÉ.

Volontiers.

DUPRÉ.

Je ne puis.

MADAME VALMONT.

Là, sans cérémonie.

DUPRÉ.

Non, je suis engagé.

MADAME DUPRÉ.

Vous vous dégagerez;

Avec nos bons amis ici vous dinerez,
Et puis après, mon cher, nous irons au spectacle.

(Dupré fait un geste d'approbation.)

EUGÉNIE, bas à madame Dupré.

J'y voudrais bien aller.

MADAME DUPRÉ, à Eugenie.

Mais je vois un obstacle :
Valmont....

EUGÉNIE, bas.

Invitez-moi ; je connais le moyen
De décider papa, sans qu'il en sache rien.

MADAME DUPRÉ, à madame Valmont.

A l'Opéra je puis emmener Eugénie ?

MADAME VALMONT.

J'y consens, si son pere....

VALMONT.

Ah! bon, quelle folie !

EUGENIE.

Je n'y veux point aller, il ne m'amuse pas ;
Moi, je baille toujours à ces longs opéras.

VALMONT.

Quoi ! vous qui vous vantez d'aimer tant la musique !

EUGÉNIE.

Eh ! mais, c'est pour cela.

VALMONT.

La chose est trop comique.

EUGÉNIE.

J'ai peut-être tort, mais....

VALMONT.

Il vous sied bien vraiment

De venir critiquer un spectacle charmant.

MADAME VALMONT.

Elle n'en connaît pas la dangereuse amorce.

EUGÉNIE.

Oh! je n'irai jamais, à moins qu'on ne m'y force.

VALMONT.

Vous irez dès ce soir, car tel est mon désir.
Je vous ordonne encor d'y prendre du plaisir.

EUGÉNIE.

Mais, mon père, songez....

VALMONT.

Je veux qu'on m'obéisse.

EUGÉNIE.

Pour vous plaire, Monsieur, je fais un sacrifice.
(A part, à madame Dupré.)
Quel plaisir! avec vous je verrai l'Opéra.

MADAME DUPRÉ.

Allons, petite espiègle, on vous emmènera.
(A Dupré.)
N'oubliez rien, Dupré, de tout ce qu'il faut faire.
Mais vous devez d'abord passer chez ma lingère:
Certain mémoire est là qu'il vous faut acquitter.

VALMONT, à sa femme.

Hein! comme elle a de l'ordre! il la faut écouter.

DUPRÉ.

Je pairai le mémoire.... Eh! mais, allons ensemble.

MADAME DUPRÉ.

Et que dites-vous donc? vous rêvez, ce me semble.
A madame Forlis vous savez que je dois
Une visite au moins depuis plus d'un grand mois.

Son destin malheureux est fait pour toucher l'ame ;
Et je vais un instant voir cette aimable dame.
Adieu, mon cher Valmont.

DUPRÉ.

Mais de grâce, un instant ;
Vous viendrez donc ici me reprendre en passant?

MADAME DUPRÉ.

N'y comptez pas, mon cher.

DUPRÉ.

Je n'ai point de voiture.

MADAME DUPRÉ.

Mais vous irez à pied.

DUPRÉ.

La maudite aventure!
Mais vos commissions....

MADAME DUPRÉ.

Cela vous fait du bien (*),
Et de vous mieux porter c'est là le vrai moyen.
Le docteur me l'a dit : « Rendez-nous un service ;
» Faites au bon ami prendre de l'exercice. »

VALMONT.

Le docteur a dit vrai ; le moyen est très-bon.
Suivez dès aujourd'hui la consultation.

MADAME DUPRÉ, donnant un petit coup sur la joue de M. Dupré.

Petit ingrat!.... Cousine....

(Madame Valmont se dispose à la reconduire.)

Oh! sans cérémonie.

(*) EUGÉNIE, Madame VALMONT, VALMONT, Madame DUPRÉ, DUPRÉ.

MADAME VALMONT.

Je vous reconduirai.

MADAME DUPRÉ.

Volontiers, bonne amie.

(Les trois femmes sortent.)

SCÈNE VII.

VALMONT, DUPRÉ.

DUPRÉ, avec humeur.

Allons, il faut qu'à pied je coure tout Paris.

VALMONT.

Ah! vous êtes le plus injuste des maris.

DUPRÉ.

Et pourquoi donc?

VALMONT.

Dupré, vous avez une épouse
Qui de votre santé me paraît si jalouse,
Que, bien loin de vouloir lui montrer de l'humeur,
Vous devez l'adorer au fond de votre cœur.

DUPRÉ.

Mais je l'adore aussi.... beaucoup.... je dois le dire.

VALMONT.

Elle est bonne, douce....

DUPRÉ.

Oui, mais de me contredire
Elle se fait souvent un passe-tems malin.

VALMONT.

C'est pour vous égayer quand vous êtes chagrin.

(En soupirant.)

Pour m'arracher, hélas! à la mélancolie,
Je voudrais bien qu'ainsi l'on amusât ma vie!

DUPRÉ.

Soit. Mais madame aussi m'amuse trop souvent.
Je lui donne raison toujours en enrageant.

VALMONT.

C'est qu'en votre maison, tantôt triste ou sévère,
Vous traitez mal, peut-être, une femme si chère.

DUPRÉ.

Moi! je suis un mouton.

VALMONT.

Mais entendez vous bien
Cet art d'intéresser par un mot, par un rien?

DUPRÉ.

La leçon me surprend, cousin, dans votre bouche,
Vous qui, dit-on, avez l'humeur brusque et farouche....

VALMONT.

Oh! c'est très-différent. toujours contrarié,
On me force au regret de m'être marié.

DUPRÉ.

Mais vous êtes heureux?

VALMONT.

Non, non, tout m'importune;
Il faut de mes enfans songer à la fortune;
Des amis indiscrets, des valets insolens,
D'un cœur né trop sensible accroissent les tourmens.

DUPRÉ.

Mais de qui donc enfin avez-vous à vous plaindre?
Vos enfans sont charmans.

VALMONT.

Il faut s'en faire craindre.

DUPRÉ.

Il faut s'en faire aimer. Votre jeune garçon
Est aimable au possible....

VALMONT, après avoir regardé si on ne l'écoute point.

Et surtout il est bon.
A l'esprit le plus vif il unit la science :
Il raisonne de tout, même avec éloquence.
Ce jeune homme ira loin, je l'ai prédit toujours ;
Il sera, j'en suis sûr, l'honneur de mes vieux jours.

DUPRÉ.

Mais votre fille aussi.

VALMONT.

Ma petite Eugénie !
Heureux cent fois l'époux à qui je la marie !
Dans tout ce qu'elle fait elle a de la gaîté ;
C'est un mélange heureux de grâces, de bonté.
De beaucoup de talens elle est déjà pourvue ;
Sans l'adorer, je crois, on ne peut l'avoir vue.

DUPRÉ.

A votre éloge aussi votre épouse a des droits.

VALMONT.

Ah ! j'ai fait, j'en conviens, le plus heureux des choix.
Mon épouse n'est point une femme à la mode ;
Elle ne trouve point sa maison incommode.
De nos sociétés dédaignant les plaisirs,
Ses enfans, qu'elle adore, occupent ses loisirs ;
Tout entière aux seuls soins dont son ame est jalouse,
Elle est mère sensible autant que bonne épouse.

DUPRÉ.

Vous me faites d'eux tous un éloge charmant,
Et vous les gronderez peut-être dans l'instant.

VALMONT.

Je ne gronde jamais qu'autant qu'on le mérite;
Mais quand chacun ici me tourmente et m'irrite,
Dois-je donc le souffrir? Moi, je fais tout pour eux,
Et les ingrats pourtant me rendent malheureux!
On me l'a déjà dit, je suis brusque, sévère;
Et c'est ainsi d'abord que l'on condamne un père:
Mais si je n'avais pas employé ce moyen,
De mes enfans jamais pourrais-je parler bien?
Non, non, j'ai fait pour eux ce que je devais faire;
Ils doivent m'obéir et chercher à me plaire;
J'ai voulu leur bonheur; et ma sévérité
Prouve plus mon amour qu'une sotte bonté.

SCÈNE VIII.

VALMONT, MADAME VALMONT, DUPRÉ.

MADAME VALMONT

Dites-moi, mon ami, savez-vous la nouvelle?

VALMONT, brusquement.

Eh! non, je ne sais rien.

DUPRÉ.

Quoi donc, et quelle est-elle?

MADAME VALMONT.

Derlhem vient de manquer.

VALMONT.

Quel est l'impertinent?....

MADAME VALMONT.

Votre premier commis me l'a dit à l'instant.

DUPRÉ.

Ma cousine a raison. La chose est répandue ;
Sa réputation dans le monde est perdue.

VALMONT, avec chaleur.

C'est à tort. Ce Derlhem est un homme de bien,
Et tous ses créanciers, Monsieur, ne perdront rien.
Sa conduite en affaire est exempte de blâme ;
Il ne fera jamais une faillite infâme :
Peut-être en ses paimens est-ce quelque embarras,
Et ses amis pourront l'ôter d'un mauvais pas.

DUPRÉ.

Vous croyez !

VALMONT, réfléchissant.

J'ai touché ce matin une somme....
Je puis, sans me gêner, aider cet honnête homme.
Si deux cent mille francs peuvent le secourir,
Il les aura ce soir, je cours l'en prévenir.

MADAME VALMONT.

Un trait si généreux console votre femme....
Mon cœur charmé, surpris....

VALMONT, revenant sur ses pas, avec colère.

Surpris! comment, Madame,
Pouvez-vous m'adresser un pareil compliment?
Quand j'oblige quelqu'un, qu'y voit-on d'étonnant?
Vous ne me croyez pas une ame assez honnête,

Pour aider mon semblable au fort de la tempête ?
Ah ! votre étonnement, en outrageant mon cœur,
Doit me rendre suspect à tous les gens d'honneur.
Je suis donc un méchant ?

MADAME VALMONT.

Je n'ai rien à répondre ;
Car vous savez, Monsieur, toujours bien me confondre.

VALMONT, à Dupré, en sortant, d'un ton bas et chagrin.

Que disais-je tantôt ? Vous voyez par vos yeux ;
Puis, jugez maintenant si je suis malheureux !

(Ils sortent.)

SCÈNE IX.

MADAME VALMONT, EUGÉNIE.

MADAME VALMONT.

Aurais-je dû m'attendre à sa brusque réponse !
Désormais à parler il faut que je renonce.

EUGÉNIE, accourant en pleurs.

Ah ! ma chère maman ! sais-tu tous nos malheurs ?

MADAME VALMONT.

Qu'as-tu, mon Eugénie ? Eh quoi ! je vois tes pleurs....
Qu'est-il donc arrivé ?

EUGÉNIE.

Je suis d'une colère !

MADAME VALMONT.

Et quel en est l'objet ?

EUGÉNIE.

Charles, ce méchant frère....

MADAME VALMONT.

Qu'a-t-il fait?

EUGÉNIE.

Il prétend nous quitter cette nuit.

MADAME VALMONT.

Je ne te comprends pas.

EUGÉNIE.

Il a son bel habit,
Son bonnet et son sabre.

MADAME VALMONT.

Eh! quelle mascarade!

EUGÉNIE.

Non, non, c'est tout de bon.

MADAME VALMONT.

D'où vient cette incartade?

EUGÉNIE, en pleurant.

Il est là dans sa chambre, et, l'épée à la main,
Il veut faire la guerre à tout le genre humain :
A ses beaux livres même il n'a point fait de grâce;
Il a mis en morceaux Virgile ainsi qu'Horace.
Il dit que ces messieurs ont causé ses chagrins,
Et qu'il veut à son tour corriger les Latins.
Puis, prenant son brevet, qu'il a mis dans sa poche,
Ma place, m'a-t-il dit, est retenue au coche.
Je pars : si je péris au milieu des combats,
(En sanglottant.)
Tu feras mes adieux à tous les avocats.

MADAME VALMONT.

Je prétends éclaircir cet étrange mystère.

EUGÉNIE.

Hélas ! comment peut-on abandonner sa mère ?

MADAME VALMONT.

Ah ! rejoignons mon fils. Le trouble de mes sens....
Que deviendrai-je, hélas ! si je perds mes enfans ?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MADAME VALMONT, en grande parure.

CHARLES veut me prouver combien je lui suis chère ;
Il ne partira pas d'une semaine entière :
J'espère, avant la fin du tems qu'il a fixé,
Changer tous les projets de ce jeune insensé.
(Elle se regarde dans une glace en souriant.)
J'ai, pour plaire à Valmont, pris soin de ma figure ;
Il va me trouver belle.... avec de la parure ;
Si de tous mes apprêts son esprit irrité
Ne me rappelle pas à ma simplicité.

SCÈNE II.

DERBAIN, MADAME VALMONT.

DERBAIN.

ENFIN, je vous revois ; mon heureuse fortune....

MADAME VALMONT.

Monsieur....

DERBAIN.

Trouvez-vous donc ma présence importune?

MADAME VALMONT.

Vous ne le croyez pas, et l'ami de Derbain....

DERBAIN.

Gémit plus que jamais du malheureux destin....

MADAME VALMONT.

Encore! et quel est donc le motif qui vous presse?
Des torts de mon époux vous me parlez sans cesse.
Ce zèle curieux est beaucoup trop ardent,
Et mon frère, je crois, n'en dirait pas autant.

DERBAIN.

Eh bien! je veux aussi remplacer votre frère;
Comme une sœur déjà vous me devenez chère!
Vous apprendrez bientôt qu'un fortuné lien....

MADAME VALMONT.

Il parle de ma fille, ah! je le vois trop bien!
(Avec sang-froid.)
De ce grand intérêt, Monsieur, je suis surprise.
A dire vos secrets rien ne vous autorise:
Quant aux miens, je veux bien répéter, entre nous,
Ce que je vous ai dit tantôt sur mon époux.
Il fit, dans tous les tems, son bonheur de me plaire;
Et si l'on veut enfin juger son caractère,
Il a quelques défauts: quel homme n'en a pas!
Mais il craindrait, Monsieur, d'être au rang des ingrats;
Et si jamais le sort le met à votre place,
Son hôte à ses regards obtiendra quelque grâce;
Il ne se fera point un devoir d'arracher
Les secrets importans que l'on veut lui cacher.

DERBAIN.

Pour connaître aujourd'hui le malheur qui vous touche,
Ah! je n'ai pas besoin d'aveu de votre bouche.
Ne vous ai-je pas vus, et vous et votre enfant,

Aux yeux de votre époux n'arriver qu'en tremblant?
Valmont est un tyran, la preuve en est trop claire.
Enfant, je n'ai jamais tremblé devant mon père.

MADAME VALMONT.

Ah! de mon père aussi, la bonté, la douceur....

DERBAIN.

Comme vous près du mien j'ai connu le bonheur.

MADAME VALMONT.

Chaque jour je cherchais le moyen de lui plaire;
Je connaissais ses goûts, son ame tout entière;
La moindre bagatelle, ou la plus simple fleur,
Lui peignait mon amour dans toute sa candeur.

DERBAIN.

Un jour, je m'en souviens, on préparait sa fête;
Moi! pour la célébrer, aussitôt je m'apprête.
Pour la première fois, outrageant Apollon,
Je fis, sans son aveu, des vers, une chanson;
Et voulant que ma sœur, encor dans son enfance,
Fût l'organe naïf de ma jeune éloquence,
Je l'exerçai dès-lors, en orgueilleux auteur,
A réciter les chants inspirés par mon cœur.

MADAME VALMONT.

O Dieu! que dites-vous? Ainsi fesait mon frère;
Mon cœur fut de ses chants premier dépositaire.

DERBAIN, avec la plus grande sensibilité.

Ah! de ma sœur encor j'entends la douce voix;
Mon père m'est présent, il est là, je le vois....
A nos vœux, nos transports, son ame est attendrie....
Il semblait respirer une nouvelle vie;
Et nous pressant tous deux de ses bras défaillans,

Les yeux baignés de pleurs, il bénit ses enfans.

MADAME VALMONT.

Sa voix, ses traits!.... Derbain!

DERBAIN, lui tendant les bras.

Ah! malgré moi, mes larmes...

MADAME VALMONT, se jetant dans ses bras.

Mon frère! mon ami!

DERBAIN.

Quel moment plein de charmes?

MADAME VALMONT.

C'est toi!

DERBAIN.

Ma sœur, revois dans un frère chéri,
Ton premier défenseur et ton premier ami.
Aujourd'hui, près de toi, je veux être le même:
En vain de ton époux la rigueur est extrême,
Je veux en triompher, et finir les malheurs
Qui depuis dix-huit ans te font verser des pleurs.

MADAME VALMONT, avec l'accent de la plus grande douleur.

Oui, je suis malheureuse! et des larmes amères
Ont souvent en secret inondé mes paupières.
N'espère pas, Derbain, désormais les tarir:
Je ne sais maintenant que me taire et souffrir.
La contradiction, qui m'était étrangère,
M'ôte toute énergie. Enfin mon caractère,
Dont toi-même souvent admirais la gaîté,
A changé tout-à-fait dans mon adversité.

DERBAIN.

Ah! le cœur se flétrit toujours dans l'esclavage:

Ma sœur, tu dois tes maux à ton peu de courage.
Les défauts de Valmont tiennent à son esprit;
Par un cœur juste et droit il croit être conduit;
Mais ta faiblesse aussi le trompe et l'encourage :
Jamais tu n'aurais dû supporter un outrage;
Il fallait à ses torts opposant ton bonheur,
Corriger son esprit, en attaquant son cœur.
Mais, dis-moi, ton mari, dans le fond de son ame,
Aime-t-il tendrement ses enfans et sa femme?

MADAME VALMONT.

Il cache son amour sous un front ténébreux,
Et paraître sensible est faiblesse à ses yeux.

DERBAIN, vivement.

Il suffit. Je saurai le rendre à la nature.

MADAME VALMONT.

Et quel est ton projet?

DERBAIN.

Que ton cœur se rassure.
Mais il faut que l'on m'aide, et j'exige de toi,
Qu'en parlant à Valmont, tu bannisses l'effroi.
Il faut au dernier point pousser son caractère;
Je ne puis te servir, s'il n'est bien en colère :
Cherche pour l'irriter une forte raison.

MADAME VALMONT.

Je n'en ai pas besoin.... Charles de la maison
Veut partir cette nuit. Bientôt cette nouvelle
Va causer entre nous une affreuse querelle.

DERBAIN.

Mais surtout garde bien mon secret aujourd'hui....
Je veux, comme étranger, rester auprès de lui.

Je ne suis plus Derbain. Allons, reprends courage.
Je prétends ramener la paix dans ton ménage.
Tu sauras mes projets ; mais pour les bien servir,
Ce n'est plus qu'à moi seul que tu dois obéir.

MADAME VALMONT.

Depuis long-tems ce cœur, flétri par la souffrance,
Près de mon seul ami, renaît à l'espérance.
Ah ! Derbain à son gré peut disposer de moi.

DERBAIN.

Mais voici ton époux, je le laisse avec toi.
Adieu.

SCÈNE III.

VALMONT, MADAME VALMONT.

MADAME VALMONT, à part.

Pour obéir aux ordres de mon frère,
Montrons, s'il est possible, un peu de caractère.

VALMONT, en entrant.

C'est le plus sot cocher, les plus maudits chevaux !
Il semble qu'on ait fait pour moi ces animaux ;
Et du Marais enfin jusques à ma demeure,
Je veux être pendu s'ils n'ont pas mis une heure.

MADAME VALMONT.

Avez-vous accompli le projet généreux ?

VALMONT, avec humeur.

Sur de pareils objets je fais ce que je veux.

MADAME VALMONT.

Mais, à Derlhem ?....

VALMONT.

Encor!

MADAME VALMONT.

Si mon cœur s'intéresse....

VALMONT.

Non, vous ne devez pas vous mêler de ma caisse.

MADAME VALMONT.

Pardon.

VALMONT, regardant sa femme.

Vous surpassez, à mes regards surpris,
Les plus riches beautés que l'on cite à Paris.

MADAME VALMONT, avec douceur.

N'avez-vous pas voulu que, songeant à moi-même,
J'eusse dans mes habits une richesse extrême?

VALMONT, avec amertume.

Je ne vous ai point dit d'avoir ces diamans;
De dépenser, que sais-je? au moins vingt mille francs.
Vous eussiez dû, je crois, montrer quelque scrupule
D'étaler aux regards ce luxe ridicule,
Et ne pas acheter, dans ces malheureux tems,
Un collier qui pourrait nourrir cent indigens.

MADAME VALMONT.

Rassurez-vous: Monsieur.

VALMONT, s'échauffant.

Moi, que je me rassure,
Quand vous osez porter une telle parure!

MADAME VALMONT.

Monsieur, vous avez tort....

VALMONT, en riant amèrement.

Soit, je suis un bavard,

Qui, sans aucun motif, parle et gronde au hasard.

(Gravement.)

Faites à votre tête. Ajoutez au contraire
A l'éclat qui vous rend et si belle et si fière;
Portez dans vos cheveux et topaze et rubis;
Que les perles et l'or brillent sur vos habits;
Que tout respire enfin votre magnificence,
Et soyez à Paris reine de la finance.
S'il m'arrive un revers, je perdrai mon crédit,
Et l'on dira de moi ce que toujours l'on dit :
« Quoi! Valmont a manqué? la chose devait être;
» Sa femme, sans brillans, ne pouvait pas paraître :
» Le destin a puni leur sotte vanité;
» Je ne plains point leur sort, ils l'ont bien mérité. »
Voilà ce qu'on dira.

MADAME VALMONT.

Dans cette circonstance,
Je ne crains pas, Monsieur, qu'ainsi de moi l'on pense.
Je n'ai, vous le savez, pour parer mes attraits,
En frivoles bijoux rien dépensé jamais.

VALMONT.

Eh quoi! ces diamans?

MADAME VALMONT.

Ce sont ceux de ma mère,
Qu'aux jours de notre hymen m'avait donnés mon père.
Je ne les porte plus au moins depuis quinze ans,
Et je dois craindre peu les propos médisans.

VALMONT, étonné.

Ah! ah! c'est différent!

MADAME VALMONT, à part.

La raison qui l'éclaire,
Une fois cependant l'a contraint à se taire.

VALMONT, d'un ton goguenard.

Vous croyez que j'ai tort ? mais, soit dit entre nous,
C'est montrer peu de goût qu'avoir de tels bijoux.
Ils sont, pour la plupart, d'une façon antique ;
Je me trompe de mot, je veux dire gothique ;
Et tous vos diamans, quoique très-précieux,
Ont servi de parure à tous vos bons aïeux.

MADAME VALMONT.

Monsieur...:

VALMONT, brusquement.

Vous vous fâchez d'une plaisanterie ;
Vous avez aujourd'hui certain ton d'ironie....

MADAME VALMONT.

Je me tairai, Monsieur ; c'est là le seul moyen
Que je puisse trouver de vous paraître bien.

VALMONT.

Pas toujours ; et je sais qu'il est certain silence
Plus expressif encor qu'un mot d'impertinence.

MADAME VALMONT, avec beaucoup de douceur.

Je veux vous obéir ; mais je ne puis pourtant
Répondre sans parler, ou me taire en parlant.

VALMONT.

Eh ! mais, vous devenez tout-à-fait raisonneuse !

MADAME VALMONT, avec sensibilité.

C'est que vous me rendez tout-à-fait malheureuse ;
Et de mon caractère....

VALMONT.

Il est plaisant, ma foi,
Que je m'entende faire un tel reproche, à moi !

MADAME VALMONT.

Que ne m'est-il, Monsieur, permis de vous répondre !

VALMONT.

Répondez, je vous prie, et daignez me confondre.

MADAME VALMONT.

Je prétends seulement....

VALMONT.

D'une feinte douceur
Vous savez avec art colorer votre humeur.

MADAME VALMONT.

J'attends....

VALMONT.

Moi, j'aime mieux une franche colère ;
On sait à qui répondre, et comment il faut faire.

MADAME VALMONT.

De grâce, permettez....

VALMONT.

Oui, ce ton doucereux
Cache, le plus souvent, un retour dangereux :
Au défaut de la force, on se sert de l'intrigue ;
Et jusques aux valets, contre moi tout se ligue :
Le maître qui, chez lui, veut que tout aille bien,
De se faire obéir n'a plus aucun moyen.

MADAME VALMONT.

Mais cependant je vois qu'à la moindre parole,
Afin de vous servir, chacun s'empresse, vole...

VALMONT, avec un air de regret.

Mais, de quelle manière, et comment le fait-on?
On me craint; aussitôt que j'entre à la maison,
Je vois fuir vos valets, et Charle et votre fille.
(Avec un peu de sensibilité.)
Est-ce ainsi qu'on accueille un père de famille?

MADAME VALMONT, avec sensibilité et avec l'apparence de la fermeté.

Il est vrai : dans ces lieux vous portez la terreur;
A vous craindre, Monsieur, vous contraignez le cœur,
Et ceux qu'à vous aimer destina la naissance,
D'un père rigoureux évitent la présence :
Ils savent qu'une erreur sur le plus simple objet
D'un courroux violent peut exciter l'effet.
Vous ne pardonnez rien à la fougue de l'âge;
Leur gaîté vous attriste, et leur jeu vous outrage;
Et s'ils n'ont pas pour vous un esprit confiant,
C'est que jamais pour eux vous n'êtes indulgent.
Qu'arrive-t-il de là! Par crainte de leur père,
Vos enfans, de leurs goûts, vous ont fait un mystère;
Et, tremblans d'encourir votre sévérité,
Pour des torts très-légers, blessent la vérité.
Mais, hélas! du mensonge on prend trop l'habitude :
Sachez quel est l'objet de mon inquiétude;
Ils ont su trop long-tems vous le dissimuler;
Mais je me détermine à vous le révéler.

VALMONT.

Quel langage!

MADAME VALMONT.

Valcour adore votre fille,
Et souhaite, Monsieur, d'être de la famille.

VALMONT.

Ma fille l'aimerait?

MADAME VALMONT.

Hélas! déjà son cœur
Désire cet hymen qui ferait son bonheur.

VALMONT.

Elle n'épousera jamais un militaire;
Je redoute pour eux les hasards de la guerre.
Je veux un gendre, moi, qui reste à la maison,
Que je puisse aller voir quand je serai barbon.

MADAME VALMONT.

Vous n'êtes pas au bout; surtout que la colère ..

VALMONT.

Aujourd'hui je vous trouve un certain caractère...

MADAME VALMONT, avec effroi.

Moi, de votre courroux, je crains que les éclats...

VALMONT, en fureur.

Non, non, je vous promets de ne m'emporter pas;
Mais, de grâce, parlez, qu'avez-vous à me dire?

MADAME VALMONT.

Du plus cruel malheur je voulais vous instruire:
Charles, qu'on destinait au rang de magistrat,
En dépit de votre ordre, a laissé cet état.
(Valmont fait un mouvement.)
Oui, de tous ses projets je viens d'être informée;
Il veut partir ce soir pour se rendre à l'armée.

VALMONT, avec sensibilité.

Me quitter, moi qui l'aime! Ah! déjà ma fureur....
Avant les ennemis, Monsieur l'homme de cœur,
Je prétends, par ma foi, tâter votre courage;

Voyons si devant moi vous ferez bon visage.
Picard!

MADAME VALMONT.

Valmont, calmez de votre emportement...

VALMONT, appelant

Picard! Et quel est donc son grade au régiment?

MADAME VALMONT.

Officier de hussards... Valcour, qui l'en croit digne,
Vient d'obtenir pour lui cette faveur insigne.

VALMONT.

C'est un très-grand honneur; grand merci pour ma part:
Charle, ou je périrai, ne sera point hussard.

MADAME VALMONT.

Il faut, par la douceur, qu'un père le ramène.

VALMONT.

S'il m'y force, en sa chambre aujourd'hui je l'enchaine.

MADAME VALMONT.

Grands Dieux!

VALMONT.

Mais ce vieillard veut-il donc arriver?
(Toujours plus en courroux.)
Picard!

SCÈNE IV.

PICARD, VALMONT, MADAME VALMONT.

PICARD, arrivant.

Me voilà.

VALMONT.

Traître!... Allez vite trouver

Et mon fils et ma fille... Allez, sans plus attendre ;
Dans cet appartement qu'on les fasse descendre.

PICARD.

(A part.)

Il suffit... Je vois trop à son air, à ce ton,
Que pour nos deux enfans il ne fera pas bon.

SCÈNE V.

VALMONT, MADAME VALMONT.

VALMONT, contenant sa colère.

De tout ce qui se passe on me fait un mystère ;
Vous-même la première avez bien su vous taire.

MADAME VALMONT.

Je ne le cache pas, sans la nécessité,
De moi vous n'eussiez point appris la vérité.
Oui, l'on pardonne à ceux que le malheur rassemble,
De s'avouer leur peine et de pleurer ensemble.
Je n'ai pu de leurs torts blâmer mes deux enfans.
Il est permis de craindre et de fuir ses tyrans.

VALMONT.

Madame, c'est pousser un peu trop loin le zèle !
Et je dois....

SCÈNE VI.

EUGENIE, VALMONT, MADAME VALMONT.

EUGÉNIE, en tremblant.

Est-il vrai que mon père m'appelle ?

VALMONT.

Et que trouvez-vous donc d'étonnant à cela ?

EUGÉNIE.

Puisque vous m'appelez, mon père, me voilà.

VALMONT.

Vous vous avisez donc, chère petite amie,
D'aimer à mon insu ?

EUGÉNIE.

C'est une calomnie !
Qui, moi ? je n'aime rien.

VALMONT.

Voyez comme elle ment !
Quoi ! certain colonel...

EUGÉNIE

Il sait tout maintenant.

MADAME VALMONT.

Allons, avec franchise, avouez, Eugénie,
Qu'à Valcour, par l'hymen, désirant d'être unie...

EUGÉNIE.

Ah ! d'un espoir si doux mon cœur est enchanté ;
Valcour est plein d'esprit, de grâce, de bonté !
De l'air le plus aimable il m'a dit : Je vous aime,
Et moi, tout franchement, j'ai répondu de même.

VALMONT.

Comment de cet aveu flattant sa vanité...

EUGÉNIE.

Je crois qu'il faut toujours dire la vérité.

VALMONT.

Soit ; mais je ne vous vis jamais aussi sincère.

Et vous savez très-bien mentir à votre père.
Je vous en veux bien moins, malgré tous vos défauts,
Qu'à ceux qui n'ont pas su vous reprendre à propos.
Quant à ce bel amour pour ce beau militaire,
Vous aurez la bonté d'y renoncer, ma chère.
Moi, qui me fais honneur d'avoir les goûts bourgeois,
A ma fille je donne un époux de mon choix.

EUGÉNIE, à part.

Il doit être du mien.

VALMONT, s'échauffant peu à peu.

Je crois pouvoir prétendre
Au droit qui m'appartient de me choisir un gendre.

MADAME VALMONT.

Vous en avez le droit.

VALMONT.

Il serait trop plaisant
Que je prisse d'abord le conseil d'un enfant.

EUGÉNIE à part.

Il se fâche, j'ai peur.

VALMONT.

Pour vous, mademoiselle,
Ne vous avisez pas de faire la rebelle.
Avant peu, vous aurez un époux de ma main.
Je veux, comme il me plaît, vous marier enfin.

EUGÉNIE, d'un ton tremblant.

J'épouserai tous ceux que vous voudrez, mon père.

VALMONT.

Celui qu'on vous destine est digne de vous plaire.
Vous aurez avec lui des jours très-fortunés.
Et vous l'aimerez bien?

EUGÉNIE, fesant la révérence.

Oui, si vous l'ordonnez.

VALMONT.

Mais je vois à propos arriver votre frère!

MADAME VALMONT, à part.

Ah! c'est sur lui que doit éclater sa colère.

SCÈNE VII.

EUGÉNIE, CHARLES, VALMONT, MADAME VALMONT.

VALMONT, à Charles, qui n'ose pas approcher.

Eh bien! que craignez-vous?

CHARLES.

Mais rien, assurément.

VALMONT.

Je sais vos beaux projets conçus tout récemment.

EUGÉNIE, à part, à Charles.

De mentir maintenant ne fais pas la sottise.

VALMONT.

Ils ont dû, j'en conviens, exciter ma surprise;
Mais, sans vous approuver, je ne puis cependant
Vous blâmer tout-à-fait d'un pareil changement.
Vous quittez le barreau pour le métier des armes,
Et Mars, plus que Thémis, vous présente des charmes:
C'est bien. Suivez, Monsieur, votre nouvel état
Un hussard aujourd'hui vaut bien un avocat.

EUGÉNIE, à part.

Parle-t-il tout de bon?

MADAME VALMONT, à part.

Il se moque, je pense.

CHARLES.

Quoi! vous ne blâmez pas ma subite inconstance?

VALMONT, d'un air moitié sérieux et ironique.

Non. Vos petits-enfans seront tout glorieux
De citer un héros parmi leurs bons aïeux.

CHARLES, noblement.

Je ne sais pas quel sort le hasard me destine;
Mais si pour les combats mon goût me détermine,
A servir mon pays je prétends réussir.
De l'état que je prends je puis m'enorgueillir:
Tant d'hommes ont prouvé qu'il était honorable!
Je veux les imiter, et je m'en sens capable.

VALMONT.

A cette noble ardeur, je reconnais mon sang!
Allons, nous vous verrons un jour au premier rang.
Être sous-lieutenant! Peste! c'est un beau grade!
(Après l'avoir reçu.)
Montrez-moi le brevet... Très-bien, mon camarade!

EUGÉNIE, à part.

Il donne son brevet; que mon frère est donc sot!

MADAME VALMONT, à part.

Au ton plaisant les pleurs vont succéder bientôt.

VALMONT, après avoir lu.

Cet acte est en tout point conforme à l'ordonnance;

De vous faire tuer vous avez la licence :
Le ministre y consent ; moi, je n'y consens pas,
Et veux bien, cette fois, vous sauver du trépas.

(Il déchire le brevet.)

CHARLES, en colère.

Vous déchirez l'écrit que ma main vous confie !

VALMONT, avec fermeté.

Autrement vous pouvez servir votre patrie.
Et pour remplir, mon cher, cette commission,
Il ne vous manque rien.... que ma permission.

CHARLES, avec chaleur.

Monsieur, je suis inscrit, et comment vais-je faire ?

VALMONT.

Je me rendrai demain au bureau de la guerre,
Je verrai le ministre, il m'entendra très-bien,
Et de vous affranchir je connois le moyen.
De servir sa patrie il est mille manières ;
Oui, l'on peut s'illustrer dans toutes les carrières :
Artiste, commerçant, guerrier ou magistrat,
S'ils se sont distingués, ont droit au même éclat.

CHARLES, vivement.

Moi, je prétends servir ; c'est en vain qu'on espère...

VALMONT, plus vivement.

J'aime autant vous voir mort, que vous voir militaire.

CHARLES.

Je saurai m'affranchir de ce pénible état ;
J'aurai ma liberté !... Je me ferai soldat !

VALMONT, furieux.

Quoi ! vous osez ainsi me braver ?

MADAME VALMONT.

Ah ! de grâce !

EUGÉNIE.

O mon frère !

MADAME VALMONT.

Mon fils !

VALMONT, plus furieux.

Un enfant me menace !

CHARLES.

Je n'y puis plus tenir.

VALMONT.

Mais, voyez donc quel ton !

CHARLES.

Je trouverai moyen de quitter la maison.

VALMONT.

Je t'en empêcherai ; tu vas le voir sur l'heure.
Oui, je t'enfermerai plutôt dans ma demeure.

MADAME VALMONT.

Accordez-nous sa grâce....

VALMONT, troublé.

Eh !... mais j'entends du bruit,
Oui, j'aperçois notre hôte.... Ici qui l'a conduit ?...
Aux yeux d'un étranger... les troubles de famille...
Allons, qu'en vos regards la tranquillité brille.

SCÈNE VIII.

EUGÉNIE, CHARLES, VALMONT, MADAME VALMONT, DERBAIN.

DERBAIN (à Valmont.)

Au jardin vous avez de la société ;
Et madame Dupré, livrée à sa gaîté,
Attend votre famille avec impatience.
(Avec affectation, en regardant tout le monde.)
Mais, pour bien s'amuser, il faut votre présence.

MADAME VALMONT, à part.

Le tems est bien choisi.

VALMONT, souriant.

Oui, nous allons bientôt....
(Bas, à sa femme.)
Ayez donc un autre air.

DERBAIN, à part.

On a gronché tantôt.

VALMONT, bas à son fils.

Voulez-vous dérider cette sotte figure?
Riez, soyez aimable, ou bientôt, je vous jure,
Vous vous repentirez de votre entêtement.

CHARLES, bas à son père.

Oui, pour vous obéir, je paraîtrai content.
(A part.)
La colère m'étouffe, et j'en serai malade.

VALMONT, bas à Eugénie

Quitterez-vous enfin ce petit air maussade?
Commencez, s'il vous plaît, par essuyer vos yeux.

EUGÉNIE, bas à son père.

Pour vous faire plaisir, j'aurai le ton joyeux.

(Pendant ces aparté, Derbain et madame Valmont causent tout bas.)

VALMONT, d'un air gai.

Allons, mes chers amis, joindre la compagnie;
Portons-y la gaîté, le charme de la vie.
(A Derbain, en sortant.)
Le jour qu'on vous possède est un jour de plaisir....

EUGÉNIE, en sanglottant.

Oui, nous sommes en train de nous bien divertir.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

PICARD, DERBAIN.

DERBAIN.

Non, je ne vis jamais de dîner plus bizarre ;
Mon beau-frère est à table un homme vraiment rare.
Pour tous les étrangers adoucissant ses yeux,
Il cherche des bons mots, veut paraître joyeux ;
Tandis qu'au même instant, pour une bagatelle,
Il gourmande ses gens, sourdement les querelle.
De tout son embarras j'aurais ri de bon cœur,
Si je n'avais pas vu le chagrin de ma sœur.

PICARD.

Mais il n'a pas été pourtant trop redoutable ;
Il avait l'humeur gaie et le ton agréable ;
Il nous a régalés de petits jurcmens
Sept ou huit fois à peine, encore entre ses dents.
Ah ! c'est là sa douceur !

DERBAIN.

Cette douceur étrange
Me prouve que ma sœur a les vertus d'un ange.
Combien elle a souffert ! Mais, grâce à ton secours,
Je prétends embellir le reste de ses jours.
Mes ordres sont remplis ?

PICARD.

Oui, même avec finesse,
Et vous serez content, Monsieur, de mon adresse.

DERBAIN.

Ma sœur n'a point, tantôt, au gré de mes souhaits,
Irrité son époux : ils sont encore en paix.

PICARD.

Non, Monsieur; grâce au ciel, mon maître, tout à-l'heure,
De ses cris violens remplissait la demeure.
(Avec joie.)
Je les ai tous les deux rencontrés disputant.

DERBAIN.

Très-bien.... Valmont viendra dans cet appartement :
Nous devons aux échecs jouer une partie.

PICARD.

Mais je l'entends, je pense : écoutez comme il crie.
(On entend un bruit confus de voix.

DERBAIN.

Je sors ; je ne veux pas gêner les combattans :
Je reverrai ma sœur quand il en sera tems.
(Derbain sort. Picard laisse la scène libre, allume les bougies du salon, et sort après son dernier aparté.)

SCÈNE II.

MADAME VALMONT, VALMONT.

MADAME VALMONT, du ton de la supplication.

Ai-je commis un crime en demandant sa grâce?

VALMONT.

Oui, d'un jeune insensé j'ai dû punir l'audace,

Et pour plus de deux mois je le tiens en prison.

PICARD, à part, allumant les bougies.

Il ne tient rien.

MADAME VALMONT.

De grâce, écoutez la raison :
Vous perdrez votre fils par cet ordre sévère.

VALMONT.

Nous verrons s'il se fait malgré moi militaire.

MADAME VALMONT.

Craignez tout d'un jeune homme en proie au désespoir !

PICARD, à part.

Elle est trop douce encore.

(Picard sort.)

VALMONT.

Il fera son devoir.
Ou morbleu, malgré lui, je saurai l'y contraindre.

MADAME VALMONT.

Vous voulez donc toujours, Monsieur, vous faire craindre ?

VALMONT.

Oui, puisqu'ici chacun se plaît à me blâmer,
On me craindra du moins, si l'on ne peut m'aimer.

MADAME VALMONT.

Revoquez, pour mon fils, cette horrible maxime ;
Craignez qu'il ne résiste à la main qui l'opprime.
Vous le verrez, Monsieur, il enfreindra vos lois :
S'il cherche à vous quitter, il use de ses droits ;
Et si le sort m'offrait un pareil avantage,
Je romprais, comme lui, le plus triste esclavage.

VALMONT, avec la plus grande surprise.

Est-ce vous qui parlez ?

MADAME VALMONT.

Oui, ce cœur s'est lassé :
Pour souffrir plus long-tems, vous l'avez trop blessé.
Ah ! depuis dix-huit ans, que de notre hyménée
Je traîne, avec douleur, la chaîne infortunée,
Je n'ai pas vu, je crois, s'écouler un seul jour
Sans entendre des pleurs dans ce triste séjour.
Je n'ai point un époux, mais un rigoureux maître ;
A ses yeux, malgré moi, je tremble de paraître :
Pour obtenir la paix, à son opinion
De mon être j'ai fait toute abnégation ;
Je parle, je me tais, selon qu'il le désire :
Mais trop heureuse encor, dans mon cruel martyre,
Lorsqu'après avoir fait toutes ses volontés,
Il ne m'outrage pas par quelques duretés.
Tous les jours, je le sens, de la mélancolie
Les langoureux ennuis obscurcissent ma vie ;
Et je verrais sans peine approcher le trépas,
Si ma fille et mon fils ne me consolaient pas.
Pour comble de malheurs, je les perdrai peut-être !
Que deviendrai-je seule avec ce cruel maître ?
Les maux que mes enfans m'aidaient à supporter,
Viendront à chaque instant sur moi seule éclater.
Ah ! déjà je frémis à cet affreux présage !
Pour souffrir sans appui, je n'ai plus de courage ;
Et si la mort bientôt ne finit mes tourmens,
Je romps tous mes liens, et je suis mes enfans.

VALMONT, du ton le plus étonné.

Ce langage hardi doit beaucoup me surprendre :
Pour la première fois, vous l'avez osé prendre ;
Il est dans votre bouche à tel point étonnant,
Que je ne sais quel ton prendre en vous répondant.

(Avec chaleur.)

Quoi! de tant de malheurs vous m'accusez, Madame?
Je suis, à vous entendre, un méchant, un infâme;
Je marche environné de chagrins, de terreur:
A vous, à mes enfans, je dois donc faire horreur?
Vous osez m'accuser! Et quels sont donc mes crimes?
Et comment ai-je pu faire autant de victimes?
Joueur désespéré, vais-je sur des brelans
Hasarder d'un seul coup le bien de mes enfans?
M'a-t-on vu me livrer à la honteuse ivresse
Que produit la vapeur d'une liqueur traîtresse?
Épris de nos Laïs, vous ai-je fait l'affront
De couvrir de bijoux leur impudique front?
Moi, je connais mes torts, et je vais vous les dire:
D'aimer trop des enfans nés pour me contredire,
De travailler sans cesse afin de parvenir
A pouvoir leur former le plus doux avenir.
Je n'ai qu'un seul désir, qu'un but, qu'une espérance;
Je veux vous assurer la noble indépendance
Que donne la fortune à tous ses favoris;
Et c'est pour vous enfin, votre fille et mon fils,
Que dans de longs travaux je consume ma vie;
Et de votre malheur, même de barbarie,
Vous osez accuser ce cœur trop généreux?
Ah! j'ai fait des ingrats, et non des malheureux.

MADAME VALMONT.

Sans doute vous avez ces qualités louables
Qui vous mettent au rang des hommes estimables:
Vous avez les vertus que donne un noble honneur;
Mais, hélas! ces vertus font peu notre bonheur.
Un esprit indulgent, un caractère aimable,
Les égards que l'on doit toujours à son semblable,

Enfin, cette douceur, cette paix....

VALMONT.

Eh! morbleu!
D'exciter mon courroux vous faites-vous un jeu?
Retenez cet avis, il part du fond de l'ame :
J'ai beaucoup de respect pour vos conseils, Madame;
Mais à l'âge où je suis je ne saurais changer :
Il faut de mes défauts savoir vous arranger.

MADAME VALMONT.

Non, Monsieur, je prétends....

VALMONT, en fureur.

Ah! finissons, de grâce!
Je consens, par prudence, à vous céder la place;
Je sors. Redoutez tout d'un époux irrité!
Et malheur à quiconque enfreint ma volonté!

(Il sort.)

SCÈNE III.

MADAME VALMONT, DERBAIN.

MADAME VALMONT.

Grand Dieu! quel est mon sort! Ni larmes, ni prière,
Ne pourront donc jamais désarmer sa colère!
(A Derbain, qui entre.)
Ah! mon frère, combien mon époux est cruel!

DERBAIN.

Ah! j'ai tout entendu. Je serais criminel
Si je t'abandonnais, ma sœur, à ce barbare :
A suivre mes projets que ton cœur se prépare.
Tu ne peux maintenant refuser mes secours.

MADAME VALMONT.

Mais si j'allais, mon frère, empoisonner ses jours?
Si de son désespoir....

DERBAIN.

Tu balances encore!
Est-ce pour mon bonheur qu'aujourd'hui je t'implore?
Ma sœur, penses-y bien : oui, c'est de ce moment
Que tu peux espérer la fin de ton tourment;
Mais si dans mes desseins ton cœur me contrarie,
Abandonne aux chagrins le reste de ta vie.

MADAME VALMONT.

Eh bien! je t'obéis; et dussé-je avoir tort,
A l'instant, à ton gré, dispose de mon sort.

SCÈNE IV.

PICARD, DERBAIN, MADAME VALMONT.

DERBAIN, à Picard qui entre.

Tu nous viens à propos; tu sais ce qu'il faut faire :
Exécute cet ordre avec un grand mystère.
Tu m'entends....

PICARD.

Vous pouvez, Monsieur, compter sur moi.

DERBAIN.

Adieu, ma chère sœur.

MADAME VALMONT.

Je m'abandonne à toi.

(Elle sort avec Picard.)

DERBAIN, seul.

A Valmont en ces lieux j'ai promis de l'attendre;

Pour jouer aux échecs il doit bientôt s'y rendre.

(Il arrange les échecs.)

Préparons-nous, je vois que tout ira très-bien,
Et plus j'y réfléchis, plus j'aime ce moyen;
S'il ne réussit pas, Valmont est incurable,
Et restera toujours un homme insupportable.

SCÈNE V.

DUPRÉ, MADAME DUPRÉ, DERBAIN.

DERBAIN, à madame Dupré.

Quoi! Madame, c'est vous?

DUPRÉ.

Oui, nous venons vous voir.

MADAME DUPRÉ.

Nous venons à Valmont souhaiter le bonsoir.
Il agit avec nous de façon singulière;
Et je vais le gronder de la bonne manière.
Mais, je ne le vois pas.

DERBAIN.

Il est dans ses bureaux.

MADAME DUPRÉ.

Je vais l'aller trouver, et lui dire en deux mots...

DERBAIN, l'arrêtant.

Non, demeurez; je cours l'avertir, pour vous plaire,
Et de votre arrivée, et de votre colère.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

MADAME DUPRÉ, DUPRÉ.

MADAME DUPRÉ.

Nous envoyer chercher sa fille à l'Opéra!

DUPRÉ.

C'est un homme bizarre.

MADAME DUPRÉ.

Oui, mais il le paîra.

DUPRÉ.

Je lui dois tout l'ennui que j'ai pris au spectacle.

MADAME DUPRÉ.

Ah! peut-on s'ennuyer, quand de l'art un miracle...

DUPRÉ.

Le miracle pourtant ne m'a point amusé.

MADAME DUPRÉ.

Sur les arts vous auriez déjà le cœur blasé!
Je pense mieux de vous; il serait impossible
Qu'à leurs charmes divins vous fussiez insensible.

DUPRÉ, se mettant un peu en colère.

Quoi! vous me prouverez !...

MADAME DUPRÉ.

Monsieur, laissez cela;
L'homme de goût toujours s'amuse à l'Opéra.

DUPRÉ, avec humeur.

Je m'y suis diverti, si cela peut vous plaire.

MADAME DUPRÉ, sèchement.

Vous le dites d'un ton à me mettre en colère.

DUPRÉ.

Je vois que c'est ma faute et sans doute, ce soir,
Je me suis amusé sans m'en apercevoir.

MADAME DUPRÉ.

Ah! c'est Valmont!

SCÈNE VII.

VALMONT, MADAME DUPRÉ, DUPRÉ.

MADAME DUPRÉ, à Valmont.

Je viens pour vous dire, à vous-même,
Que je suis contre vous dans un courroux extrême.

VALMONT.

Qu'ai-je donc fait, Madame?

DUPRÉ.

Eh! vous le savez bien.
Pourquoi le demander?

VALMONT.

Non, je ne conçois rien....

MADAME DUPRÉ.

Votre fille peut bien, je crois, sous ma tutelle,
Paraître à l'Opéra?

VALMONT.

C'est un honneur pour elle.

MADAME DUPRÉ.

Mais d'où vient donc, Monsieur, ce caprice étonnant

Qui vous fait envoyer la chercher....

VALMONT.

Et comment?...
Ma fille est revenue!... Ah! je ne puis comprendre ...
Et qui donc est allé dans vos mains la reprendre?

MADAME DUPRÉ.

Votre fils est venu, tantôt de votre part,
Pour ramener sa sœur et presser son départ.

VALMONT, vivement.

Eh quoi! Charles, mon fils!

DUPRÉ.

Mais oui; tout vous étonne.

VALMONT, en colère.

Le petit scélérat! je la lui garde bonne.

MADAME DUPRÉ.

Eh bien! qu'a-t-il donc fait?

VALMONT.

Ce qu'il a fait, vraiment!
Je l'avais enfermé dans son appartement,
Pour certaine sottise à moi trop bien connue;
Et le traître s'enfuit!... Si jamais à ma vue
Il ose se montrer!....

MADAME DUPRÉ.

Vous parlez de prison....
Traiter comme un enfant cet aimable garçon!...

VALMONT, inquiet.

Mais où sont-ils?... Sortons de cette incertitude.

MADAME DUPRÉ.

Vous paraissez avoir beaucoup d'inquiétude?
Votre épouse sans doute....

VALMONT, appelant.

Holà ! quelqu'un ici !

(A un domestique qui entre.)

Qu'on appelle Picard !... Je vais être éclairci ;
Je connaîtrai par lui cette énigme importante
Qui déjà, malgré moi, m'irrite et me tourmente.
Quoi ! mes enfans, ce soir, ne sont pas de retour ?
A cette heure ? aussi tard ?.... Voilà le premier jour....
Mais, madame Valmont ne peut être sortie ?
Elle ne m'a rien dit.... Est-ce quelque partie ?
Quelque bal arrangé pour se bien divertir ?
Y serait-on allé sans daigner m'avertir ?

MADAME DUPRÉ.

Où serait le grand mal ? Pourquoi cette colère ?
Mais vous êtes, Valmont, un homme trop sévère.

DUPRÉ.

C'est bien mon sentiment ; il se fâche de tout.

VALMONT.

C'est qu'aujourd'hui chacun veut me pousser à bout.

SCÈNE VIII.

VALMONT, PICARD, MADAME DUPRÉ, DUPRÉ.

VALMONT.

Arrivez donc, Picard ; vous vous faites attendre.
Me ferez-vous, Monsieur, le plaisir de m'apprendre
Comment Charle, enfermé par ma juste rigueur,
Se rend à l'Opéra pour y chercher sa sœur ?

(Avec un peu d'emportement.)
Apprends-moi le moyen dont s'est servi le traître.

PICARD, froidement.

C'est qu'il aura, Monsieur, sauté par la fenêtre.
Un vieillard garde mal un jeune prisonnier;
Et puis, par goût, Monsieur, je suis mauvais geôlier.

VALMONT.

De tout ce qui se passe avertissez ma femme.

PICARD.

A l'instant, tout en pleurs, j'ai vu sortir Madame,
Seule et sans suite.

VALMONT.

Seule?

PICARD.

Oui, je l'ai déjà dit.

MADAME DUPRÉ.

J'entrevois du mystère; il est tout interdit.

VALMONT, réfléchissant.

Eh mais! je viens de voir sa voiture à ma porte;
Et comment, seule, à pied, se peut-il qu'elle sorte?

PICARD.

Vous savez que Madame à pied ne sort jamais?

VALMONT, en fureur.

Elle est pourtant sortie!

PICARD.

Oui, mais...

VALMONT, plus en fureur.

Eh bien! mais, mais!....

PICARD.

Mais elle a fait venir un carrosse de place.

MADAME DUPRÉ, à part.

Afin que de sa fuite on perdît mieux la trace.

VALMONT, soupirant.

Ah! tu ne pouvais pas soudain me prévenir
Que Madame aussi tard désirait de sortir?

MADAME DUPRÉ, à Valmont.

Mais que dites-vous donc? votre délicatesse...

PICARD.

Monsieur veut plaisanter... Il connaît ma maîtresse;
Sur tout ce qu'elle fait on peut porter les yeux,
Et tous les vils propos des valets curieux
Ne pourront outrager cette femme estimable.

VALMONT, durement.

Il suffit, taisez-vous.

PICARD.

Que je me donne au diable!
Pour vous servir, Monsieur, faites un autre choix;
Espion et geôlier, c'est trop de deux emplois.

VALMONT.

Le drôle!

DUPRÉ.

Mais pour rien vous vous montez la tête.

PICARD, à part.

Le baromètre encor n'est pas à la tempête.

VALMONT, à part.

Je ne sais que penser; mille soupçons nouveaux...
(Haut.)
Qu'un valet à l'instant monte un de mes chevaux;
Qu'il se rende d'abord... qu'un autre l'accompagne;
Que l'un chez mes amis... que l'autre à ma campagne...

(A part.)
Ah! Valmont, que fais-tu! Ce serait faire tort....
(Haut.)
Que l'on n'ordonne rien, je veux attendre encor.
(A Picard.)
Sortez.

PICARD, à part.

Bon! son courroux se lit sur son visage.
Allons, tout va très-bien, il étouffe de rage.
(Valmont s'assied accablé..... Picard va pour sortir, madame Dupre l'arrête.)

MADAME DUPRÉ, bas.

La mère a fui sans doute avec les deux enfans?

PICARD, bas.

Oui, Madame, on le dit.

MADAME DUPRÉ.

A ses emportemens
Qui pourrait résister? une femme si douce!
Oh! le méchant époux! son aspect me courrouce;
Je m'en vais lui parler de la bonne façon

PICARD, en sortant

Bien! je le laisse en guerre avec un vrai démon.

SCÈNE IX.

VALMONT, MADAME DUPRÉ, DUPRÉ.

VALMONT, se levant.

Ma cousine, pardon! mais mon ame oppressée
Ne sait sur quel objet arrêter sa pensée.
L'absence de ma fille et celle de mon fils
M'étonnent à tel point...

MADAME DUPRÉ, sechement.

Vous en êtes surpris?
Je vais, si vous voulez, éclaircir ce mystère.
Vos deux enfans, Monsieur, sont auprès de leur mère.
Votre rigueur, contre elle abusant du pouvoir,
Lui fit de vous quitter un pénible devoir.
Ses enfans, par amour pour cette infortunée,
Auront chez ses parens suivi sa destinée.
Voilà le juste effet que produit la terreur;
Et vous-même, Monsieur, faites votre malheur.

VALMONT, piqué.

Ce que vous m'apprenez me surprend fort, Madame!
Et pourquoi donc ainsi jeter sur moi le blâme?
Je suis, à vous en croire, un homme sans raison,
Qui force tous les miens à quitter la maison?
Qui vous a donc si bien tracé mon caractère?

MADAME DUPRÉ.

Et pouvez-vous forcer une ville à se taire?
Vous êtes bien connu, Monsieur, de tout Paris,
Et de l'événement on sera peu surpris.
Dans votre intérieur on sait ce qui se passe;
Le public à vos torts ne fait aucune grâce.

VALMONT, avec un courroux concentré.

Madame, ce public, qui me traite si mal,
De la méchanceté n'est que l'écho banal.
Vous appelez public, quelques femmes méchantes
Qui courent exercer leurs langues médisantes,
Et qui, dans vingt maisons s'en vont dire tout bas
Ce qu'on fait dans une autre et ce qu'on n'y fait pas.

MADAME DUPRÉ.

Je ne prends point pour moi cette épigramme amère:

Tout Paris sait combien ma cousine m'est chère ;
Et je crois que toujours il doit m'être permis
De venger mes parens ainsi que mes amis.

DUPRÉ, bas à sa femme.

Vous allez, je le vois, vous faire une querelle.

MADAME DUPRÉ.

Ne vous en mêlez pas.

VALMONT.

C'est montrer trop de zèle ;
Ma femme peut très-bien se passer de vengeur,
Et de tant d'intérêt réclame peu l'honneur.

DUPRÉ.

Valmont, oubliez-vous?....

MADAME DUPRÉ.

Laissez, je vais répondre.
D'un mot, si je voulais, je pourrais le confondre ;
Mais dans cet instant-ci, je songe moins à moi
Qu'à ces infortunés qui vivent sous sa loi.

VALMONT, ayant peine à se contenir.

Vous m'offensez, Madame ; et déjà la colère....
(A Dupré.)
De grâce, à votre femme ordonnez de se taire.

MADAME DUPRÉ, riant.

M'ordonner de me taire? ah! le tour est trop bon!

VALMONT.

Dupré!

DUPRÉ.

Que voulez-vous? elle a quelque raison.

MADAME DUPRÉ.

Quoi! vous vous avisez de m'imposer silence!

Cela ressemble trop à de l'impertinence.
Au reste, je crains peu cet ordre rigoureux.
Et je ne me tais, moi, qu'autant que je le veux.
Voilà monsieur Dupré; c'est un homme estimable,
D'un caractère doux, d'un commerce agréable :
De toutes ses vertus je fais un très-grand cas;
Je fais tout ce qu'il veut, mais il n'ordonne pas.
Si l'hymen par hasard à vous m'eût réservée,
Je n'aurais pas été de chagrin abreuvée.
Oui, dès le premier mois, m'expliquant avec vous,
J'aurais fixé mes droits et ceux de mon époux;
Et vous eussiez en vain voulu faire le maître :
Vous seriez, avec moi, ce qu'un mari doit être.

VALMONT, avec une fureur concentrée.

Vous voulez, je le crois, exciter mon courroux.

DUPRÉ, à sa femme.

Mais, madame Dupré?

MADAME DUPRÉ.

Mon ami, taisez-vous.

DUPRÉ.

Madame, il est très tard; il faut que l'on se quitte.

VALMONT.

Oui; vous me direz tout dans une autre visite.

MADAME DUPRÉ.

Vous me congédiez, il suffit, je le veux;
Mais avant de partir je vous dois des adieux;
Et je vous dirai donc, mortel opiniâtre,
Que vous fûtes toujours injuste, acariâtre;
Que vous avez rendu vos enfans malheureux;
Qu'ils ont fait sagement de vous quitter tous deux;
Que votre femme, hélas! si digne qu'on l'estime,

A bien fait, en cessant d'être votre victime.
Vous vous trouverez seul, grâce à cet abandon :
Qui voudrait aujourd'hui venir dans la maison ?
Oui, lorsqu'on a, Monsieur, votre affreux caractère,
On vit seul dans les bois, isolé sur la terre ;
On renonce aux parens dont on est le bourreau,
A la société dont on est le fléau.
J'ai parlé franchement, vous m'avez entendue.
Allons, partons, mon cher... Monsieur, je vous salue.

DUPRÉ, bas à Valmont, en sortant.

Avec regret, cousin, je vous quitte ce soir ;
Mais demain, en secret, je reviendrai vous voir.

SCÈNE X.

VALMONT, seul.

QUELLE femme ! et tantôt j'osai, comme un modèle,
L'offrir à mon épouse, et dire du bien d'elle !
Eh quoi ! serais-je donc injuste malgré moi ?
Que je plains son mari de vivre sous sa loi !
Ma femme, ce matin, en proie à la colère,
Avec aigreur n'a point heurté mon caractère.
M'a-t-elle abandonné ? Non, son cœur est trop bon.
Sa menace pourtant de quitter la maison,
D'avoir recours aux lois,.. Je vais courir la ville ;
Je prétends cette nuit découvrir leur asyle.
Oui, dussé-je sur moi provoquer les revers,
J'irai, pour me venger, au bout de l'univers.

(Apercevant Derbain.)

Mais ils vont revenir.... Importune visite !
Cachons à tous les yeux le trouble qui m'agite.

SCÈNE XI.

DERBAIN, VALMONT.

DERBAIN.

Vous m'attendiez, je crois?

VALMONT, froidement.

Non, comme il était tard....

DERBAIN.

De madame Dupré j'ai guetté le départ.

VALMONT.

Elle sort à l'instant.

DERBAIN.

C'est une aimable dame.

VALMONT, vivement.

Dieu vous garde d'avoir une semblable femme!

DERBAIN.

Mais où donc est Madame, et vos deux chers enfans?
Sont-ils déjà rentrés dans leurs appartemens?

VALMONT.

Ah! voilà le sujet de mon inquiétude!
D'être en ville si tard ils n'ont pas l'habitude,
Et je crains...

DERBAIN.

Calmez-vous.

VALMONT, plus agité.

Ciel!

DERBAIN.

A votre frayeur,
D'un père trop sensible on reconnaît le cœur.

VALMONT.

Ils ne reviennent point!

DERBAIN.

Mais qu'avez-vous à craindre?
D'une heure de retard avez-vous à vous plaindre?
Le plus simple motif a pu les retenir,
Et dans l'instant sans doute ils vont tous revenir.

VALMONT, vivement.

Vraiment? vous le croyez? Ah! mon ame est ravie...

DERBAIN.

Mais en les attendant, fesons notre partie :
J'avais tout arrangé.

VALMONT.

Je serais trop distrait,
Et dans un autre instant, nous joûrons, s'il vous plaît.

DERBAIN.

Tout comme vous voudrez.

VALMONT.

Vous pardonnez un père...

DERBAIN.

De vos sombres chagrins j'ai voulu vous distraire.
Vos regards inquiets me prouvent en ce jour
Combien pour sa famille un père a de l'amour.
Ah! pourquoi n'ai-je pas d'une femme estimable
Partagé dès long-tems le destin favorable?
Bon père comme vous, ainsi que bon époux,
Mon sort, comme le vôtre, aurait fait des jaloux.

Chéri de mes enfans, adoré de ma femme,
Nous n'eussions eu jamais qu'un sentiment, qu'une ame;
Près de ces êtres chers, en fesant leur bonheur,
J'aurais pu défier tous les traits du malheur :
En effet, en est-il qu'un père puisse craindre!
Souffre-t-il? chacun vient le secourir, le plaindre;
Sa femme de ses soins vient alléger ses maux;
Ses enfans dans la nuit veillent à son repos;
Et sacrifiant tout, jusques à leur jeunesse,
Ils changent en plaisirs sa pénible vieillesse.

VALMONT, cachant son agitation.

Ce tableau trop cruel!... Ah! reprenons mes sens.

DERBAIN, appuyant.

Ainsi dans vos vieux jours vous verrez vos enfans.

VALMONT.

Je le crois.... Détournons l'entretien qui m'accable.
(Valmont approche la table des échecs.)

DERBAIN.

Est-ce donc pour jouer qu'approchant cette table?...

VALMONT.

Oui, si vous le voulez, cela me distraira.

DERBAIN, s'asseyant

Sans doute, commencez.

VALMONT, voulant se donner un air de sang-froid.

Il suffit, m'y voilà.

DERBAIN.

C'est un superbe jeu! là, sans aucune chance...

VALMONT, dans la plus grande inquiétude.

Une heure sonne!

DERBAIN.

Bon! cette pendule avance.

VALMONT.

Une heure du matin!

DERBAIN.

Faites attention.
Je fais échec au roi.

VALMONT, prêtant l'oreille.

Écoutez, j'entends... non.

DERBAIN.

(Avec finesse.)

Vous perdrez.... J'ai si bien arrangé ma partie,
Que je vous ferai mat ce soir, je le parie.

VALMONT, se levant vivement.

Cette fois, j'en suis sûr... Oui, quelqu'un vient à nous.
Ce sont eux! s'il se peut, montrons-leur du courroux.

DERBAIN.

C'est Picard!

SCÈNE XII.

VALMONT, PICARD, DERBAIN.

PICARD, à Valmont.

Oui, Monsieur, et j'apporte une lettre
Qu'un valet étranger m'a dit de vous remettre.

VALMONT.

Elle est de mon épouse! ah! je tremble en l'ouvrant.
(Il lit.)

PICARD, bas à Derbain.

Comment cela va-t-il?

DERBAIN.

J'en suis assez content.
Il a plus de chagrin encor que de colère.

PICARD.

Bon! s'il est affligé, je réponds de l'affaire.

VALMONT.

Est-ce elle qui m'écrit? en croirai je mes yeux?..,
Ah! sachons réprimer mes transports furieux.

(Il lit des fragmens de la lettre avec la plus grande agitation.)

Hum... hum... « Tous les moyens de rapprochement » que vous pourriez tenter deviendraient inutiles.... » Hum... hum... « J'habite une maison... respectable ; là, » je vais me mettre sous la protection des lois; elles » seules décideront de mon sort et de celui de mes » enfans. »

(Avec fureur.)

Vous recourez aux lois! Ah! tremblez que ma rage...

(Il reprend la lettre.)

« Par votre affreux caractère, vous avez fait le malheur » de toute votre famille. Si vous avez cru avoir le droit » de la traiter en esclave, elle n'a dû voir en vous qu'un » tyran, et vous fuir pour jamais. »

(Il tombe accablé sur un fauteuil.)

Pour jamais!... J'en mourrai!

DERBAIN, bas à Picard.

Déjà sur son visage
La douleur est unie au plus sombre courroux.

VALMONT, d'un ton de voix étouffé.

Craignez le désespoir d'un père et d'un époux!
Et puisque tous les maux deviennent mon partage,
Ingrats! puisque ma mort doit être votre ouvrage,
Celui que vous livrez au plus triste abandon
Peut au moins vous maudire!... Ah! mes enfans, pardon!
Non, ce cœur est bien loin de vous être contraire;
Revenez, revenez, et je vous rends un pere.

PICARD.

Il paraît accablé!

VALMONT.

Reprenons mes esprits.
Que feraient à mon sort et la plainte et les cris?

(A Derbain.)

Il faut se résigner... Pardon, si je vous quitte;
D'un malheur imprévu la nouvelle subite....
Mon cœur est oppressé.... Picard, vous me suivrez.

DERBAIN.

Je prends part à la peine....

VALMONT, avec la plus vive douleur.

Ah! vous la connaîtrez,
Et vous saurez demain combien elle est amère.
Rentrons.. Hier encor, de mon fils, de sa mere,
Dans cet appartement j'ai reçu les adieux;
Aujourd'hui, sans les voir, j'aurai quitté ces lieux.

(Il rentre dans son appartement.)

DERBAIN, vivement a Picard.

Nous devons espérer; il a l'ame d'un pere;

Ne l'abandonne pas à sa douleur amère;
Moi, de mes prisonniers je vais calmer la peur,
Et leur porter l'espoir de les rendre au bonheur.

(A la fin de l'acte, des domestiques entrent, et éteignent les bougies du salon. La nuit est entière.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

(Le lendemain matin, grand jour.)

PICARD, seul.

Plus tranquille chez lui, je laisse enfin mon maître.
Eh! mais, monsieur Derbain tarde bien à paraître?...
Il n'importe, attendons... Oui, mais en attendant,
En ordre remettons ce salon promptement.

SCÈNE II.

DERBAIN, PICARD.

DERBAIN.

Je te cherchais, Picard. Eh bien! quelle nouvelle?
Verrons-nous le succès couronner notre zèle?
Qu'a dit, qu'a fait ton maître?

PICARD.

Il a passé la nuit,
Plongé dans la douleur, et sans se mettre au lit;
Tantôt à son courroux abandonnant son ame,
Il appelait ingrats ses enfans et sa femme:
Tantôt se reprochant ses tragiques fureurs,
Il fixait leurs portraits, et répandait des pleurs.

Plus calme cependant au retour de l'aurore,
Il s'est mis au travail; vous l'y verrez encore.
Il a fait appeler son principal commis :
Le soin de sa maison à lui seul est remis;
Et voulant pour jamais quitter cette demeure,
Il vient de commander des chevaux pour une heure;
Mais, quoi que son départ m'ait causé d'embarras,
J'ignore en quel endroit il veut porter ses pas.

DERBAIN.

Il part? à ce projet j'étais loin de m'attendre;
Mais aujourd'hui d'abord où prétend-il se rendre?...
N'importe, tu sauras l'empêcher de partir?

PICARD.

J'entends, et j'agirai selon votre désir.

DERBAIN.

Ta maîtresse est toujours dans une impatience...
Rends-toi vite auprès d'elle, et calme sa souffrance.

PICARD.

Vous êtes maintenant connu de nos enfans?

DERBAIN.

Ils m'ont tous deux pressé de leurs bras caressans :
Tout semblait les porter, dans leur douleur amère,
A chercher dans mon sein la tendresse d'un père.
Ils savent mon projet, et que pour leur bonheur...
Mais profitons du tems, et va trouver ma sœur.

(Picard sort.)

SCÈNE III.

DERBAIN seul.

En vain elle accusait son époux d'injustice ;
Son absence pour elle était un vrai supplice.
L'habitude est pour nous un remède à nos maux :
Le mercenaire oisif regrette ses travaux ;
Et souvent un captif, en proie à mille peines,
Tout en devenant libre, a pleuré sur ses chaînes.
Une femme qui sut, d'un esprit généreux,
Supporter d'un tyran les caprices affreux,
Ne peut, en estimant cet époux qui l'outrage,
Rompre, sans en gémir, son pénible esclavage.

SCÈNE IV.

DERBAIN, VALMONT.

DERBAIN.

Eh bien ! votre chagrin, qu'hier j'ai partagé,
Doit être un peu calmé ?

VALMONT, en habit de voyage.

Je vous suis obligé.
Pour toute la maison ce n'est plus un mystère :
Ma peine ne saurait vous paraître étrangère.
Vous le savez, Monsieur, je suis abandonné ;
Des pères vous voyez le plus infortuné.

DERBAIN.

J'ai su que vos enfans,... ainsi que votre femme....

VALMONT.

Ils n'ont pas redouté de me déchirer l'ame,
De livrer ma vieillesse au plus triste abandon.

DERBAIN.

Contre un coup si cruel armez votre raison.

VALMONT.

Et que peut la raison sur la douleur d'un père !

DERBAIN.

Mais peut-être trop tôt votre cœur désespère.
Attendez tout du tems.

VALMONT.

Non, je n'ai plus d'espoir.
Mon épouse, toujours fidèle à son devoir,
D'un caractère doux et d'un esprit timide,
Contre moi doit avoir un méchant qui la guide :
Oui, sa faiblesse même est encore un motif
Qui prouve qu'elle a pris un parti décisif ;
Et dès qu'à cet éclat son ame est entraînée,
C'est qu'elle a, pour jamais, fixé sa destinée.

DERBAIN.

Je ne veux point percer d'un regard curieux
La cause d'un départ qui vous rend malheureux ;
Mais dans cet instant-ci, pour vous, je vous engage,
A la rigueur du sort, d'opposer le courage.
A votre place, moi, pour charmer mes ennuis,
Je verrais le grand monde, et ferais des amis.

VALMONT.

Sur cet espoir, Monsieur, est bien fou qui se fonde :
A-t-on jamais trouvé des amis dans le monde ?

La nature a voulu, dans ses dons bienfesans,
Me donner des amis, et c'étaient mes enfans.

DERBAIN.

Vous aimiez votre épouse?...

VALMONT, avec chaleur.

Ah! jamais de la vie,
Une femme ne fut plus tendrement chérie!

DERBAIN.

Soit. Mais vos deux enfans, par leur coupable erreur,
Ont maintenant perdu leurs droits à votre cœur?

VALMONT, s'emportant.

Leurs droits! Eh! non, Monsieur, eh! non, je vous assure;
Le croire un seul instant serait me faire injure.

DERBAIN, souriant

Ne vous emportez pas.

VALMONT.

Croyez-en mes aveux,
Un père n'eut jamais d'enfans plus vertueux.

DERBAIN.

Je n'y comprends plus rien, à vous parler sans feindre,
Quand des vôtres ici vous ne pouvez vous plaindre,
Vous seul, vous avez donc mérité votre sort;
Car s'ils ont eu raison, vous devez avoir tort.

VALMONT, embarrassé.

Qui, moi? je ne crois pas.

DERBAIN.

Au point où nous en sommes,
Je vais vous parler franc. Tenez: nous autres hommes,
A de strictes vertus bornant notre devoir,
Nous sommes toujours prêts d'abuser du pouvoir.

Oui, j'ai vu trop souvent un époux estimable,
Dans ses emportemens devenant implacable,
Maltraiter, dans l'accès d'un transport furieux,
Le respectable objet d'un amour vertueux.
Hélas! bientôt après il se maudit lui-même
D'avoir pu se livrer à sa fureur extrême.
Mais ses remords sont vains : l'être faible offensé
Pardonne rarement quand son cœur est blessé.
Quelques instans peut-être, il se résoud à feindre;
Mais aime-t-on jamais celui que l'on peut craindre?
Non, tous les jours le trait s'enfonce plus avant.
A son tour cet époux s'aigrit en vieillissant,
Et ses torts s'entassant, ainsi que les années,
Sur le bord du tombeau changent ses destinées;
On l'abandonne enfin!

VALMONT.

Vous me faites rougir.

DERBAIN.

Cet imprudent époux n'aurait point à gémir,
Si, dès les premiers tems, se montrant moins sévère,
Il eût à la douceur plié son caractère.
Ah! pour se faire aimer il en coûte si peu!
Pour l'épouse qu'on aime, un confiant aveu;
Pour de jeunes enfans, les jeux, la complaisance;
Pour des valets, montrer souvent de l'indulgence;
Un mot à chacun d'eux, mais dit avec bonté,
Sur leurs traits à l'instant va porter la gaîté :
Quand du maître à leurs yeux le contentement brille,
Le charme se répand sur toute la famille.
Chacun veut, par amour prévenir ses désirs;
Tous les jours on voudrait lui créer des plaisirs;

Et ce bon maître, objet de la reconnaissance,
Dans les heureux qu'il fait trouve sa récompense.

VALMONT, accable.

Mon ami, quel tableau vous offrez à mes yeux!...
Je suis coupable, hélas! j'ai fait des malheureux.

SCÈNE V.

DERBAIN, VALMONT, PICARD.

VALMONT.

Que voulez-vous, Picard?

PICARD.

Je venais vous instruire....
(A part.)
Je ne sais trop comment m'y prendre pour lui dire.

VALMONT.

Mes chevaux sont-ils prêts?

PICARD.

Oui, Monsieur, dans l'instant.

VALMONT.

C'est très-bien, il suffit.

PICARD, à part.

Il faut parler pourtant.
(Haut.)
Monsieur....

VALMONT, vivement.

Que me veux-tu?

PICARD.

Pardonnez à mon zèle.

VALMONT.

Eh quoi ! de ma famille as-tu quelque nouvelle ?

PICARD.

Non, ce n'est pas cela.

VALMONT, en colère.

Mais parle donc, bourreau !

PICARD, effrayé.

Monsieur....

VALMONT, en fureur.

Traître ! qu'est-il arrivé de nouveau ?
Eh bien ! répondras-tu ?

PICARD, plus effrayé.

Permettez que je sorte.

VALMONT, revenant à lui.

Ah ! mon ami, pardon ! malgré moi je m'emporte.

PICARD, à part.

Il demande pardon ; c'est très-honnête à lui :
Je ne le vis jamais si poli qu'aujourd'hui.

DERBAIN.

Dites-lui donc, Picard.

PICARD.

C'est une indigne trame !
Aussitôt que vos gens ont appris que Madame
Avait quitté ces lieux pour n'y jamais rentrer,
Personne désormais n'y veut plus demeurer.
Oui, chacun d'eux, Monsieur, fait déjà son mémoire.
Depuis une heure au moins, le cocher est à boire ;
Lafleur fait son paquet avec le cuisinier ;
Et tous s'en vont enfin, jusques au vieux portier.

VALMONT.

Ils s'en vont! Mais Lafleur, garçon fidèle et sage,
M'avait pourtant promis de me suivre en voyage.

PICARD.

Si Madame eût toujours habité le logis,
A vos ordres encor vous les verriez soumis:
Elle avait pour nous tous ce ton de voix affable
Qui force le méchant à se rendre agréable :
Aussi comme on l'aimait! Oui, lorsqu'hier très-tard
Tous vos gens réunis ont appris son départ,
Que n'avez-vous pu voir combien elle est chérie?
Chacun vous reprochait les malheurs de sa vie;
Et ces coquins pleuraient tout en vous maudissant...
Ah! c'eût été pour vous un spectacle touchant!

VALMONT.

Allons, de ces détails, Picard, faites-moi grâce,
Et songeons à partir.... Vous viendrez à la place
De Lafleur.

PICARD.

Moi, Monsieur!

VALMONT.

Je dois compter sur vous;
Vous m'accompagnerez.

PICARD.

Non, dût votre courroux
M'accabler à l'instant, il faut que je vous laisse.

VALMONT, se contraignant.

Picard!

PICARD.

Je pars demain pour chercher ma maîtresse;

Dans sa plus tendre enfance, elle a reçu mes soins,
Seule elle doit pourvoir à mes derniers besoins.

VALMONT.

Quoi! tu sais donc?

PICARD.

Oh! rien; mais en cherchant soi-même,
On est sûr de trouver les personnes qu'on aime.

VALMONT, accablé.

Je ne me croyais pas à ce point détesté!
Il n'importe! suivons mon projet arrêté.
(A Picard.)
Je ne puis vous blâmer du motif qui vous presse
A rejoindre au plutôt votre bonne maîtresse.

PICARD, à part.

Il m'attendrit, vraiment.

VALMONT.

Adieu, mon cher Picard;
Va retrouver mes gens, et songe à mon départ;
Dis-leur que dans l'instant je vais les satisfaire.

DERBAIN, à part.

Bon! il sait triompher déjà de sa colère.

PICARD.

Comme il est affligé! son cœur est excellent.
Il peut se corriger, je l'espère à présent.
(Picard sort.)

SCÈNE VI.

DERBAIN, VALMONT.

DERBAIN.

Quel est votre projet? D'après votre langage,
Je vois que vous songez à vous mettre en voyage.

VALMONT.

Il est vrai. Mais, Monsieur, vous serez assez bon
Pour ne pas, à l'instant, quitter cette maison;
Daignez y demeurer. Comme ami de mon frère,
Aujourd'hui j'ai compté sur votre ministère.
Près de ma femme encor vous pouvez me servir;
Sa retraite bientôt pourra se découvrir;
Picard vous l'apprendra : rendez-vous auprès d'elle.
Ne me refusez pas cette preuve de zèle.
Dites-lui que je suis parti désespéré;
Qu'en des climats lointains je vais vivre ignoré...
Et, lorsqu'elle ne veut qu'éviter ma présence,
Qu'elle peut être heureuse alors par mon absence;
Qu'elle n'a pas besoin, pour terminer ses maux,
De ces secours honteux qu'offrent les tribunaux.

DERBAIN.

Oui, je vous servirai.

VALMONT.

Mais ajoutez encore
Que, pour fuir un éclat qui toujours déshonore,
Elle doit revenir habiter en ces lieux.
C'est sa maison, d'ailleurs, le bien de ses aïeux.
Quant à nos intérêts, déjà ma confiance,

Sur tous nos droits communs, se livre à sa prudence.
Pour mes enfans, pour moi, je ne réserve rien,
Et la fais, en partant, maîtresse de mon bien.

(Avec la plus grande sensibilité.)

Hélas! je perds le seul qui m'attache à la vie;
Et loin de ma famille, et loin de ma patrie,
Victime abandonnée à la rigueur du sort,
Sous un ciel étranger je vais chercher la mort.

DERBAIN.

Vous m'affligez, vraiment... Quoi! vous quittez la France?

VALMONT.

Ah! l'éloignement seul calmera ma souffrance.
J'irai trouver Derbain, ce Derbain, votre ami,
De sa sœur et de moi si tendrement chéri...

DERBAIN.

Vous partez pour le joindre?

VALMONT.

Oui; près de ce bon frère,
Je veux aller chercher la fin de ma misère.

(Derbain fait un mouvement.)

N'est-il pas vrai, Monsieur, qu'il me recevra bien?
De ce qui s'est passé je ne cacherai rien;
Il lira dans mon cœur, il connaîtra ma peine;
Il saura que le sort a rompu notre chaîne;
Il me pardonnera les chagrins de sa sœur,
Et me plaindra, peut-être, en voyant ma douleur.

DERBAIN, très-ému.

Il peut vous consoler; et bientôt votre femme...

(A part.)

Sa douleur m'a touché jusques au fond de l'ame.

VALMONT.

Vous paraissez ému? De ce tendre intérêt...

DERBAIN.

Vous partez aujourd'hui?... Différez s'il vous plaît :
J'ai mes raisons.

VALMONT.

Monsieur, la chose est impossible ;
L'aspect de ce séjour est pour moi trop pénible.
Oui, chaque objet ici qui vient frapper mes yeux,
Par mille souvenirs, me rend plus malheureux.
Ici, tous les matins, je voyais ma famille ;
(Montrant le métier.)
Lorsque mon fils lisait, là, tout près de sa fille,
Ma vertueuse épouse, au gré de mes désirs,
En suivant leurs travaux, occupait ses loisirs.
Ah! je les vois encor? ma mémoire cruelle
M'offre de ce tableau le souvenir fidèle.
Trop vaine illusion d'un esprit malheureux!
Je ne les verrai plus réunis sous mes yeux :
Déjà tout est muet ici par leur absence ;
Et mon cœur, effrayé de cet affreux silence,
Appelle ses enfans, comme si le trépas
De leur perte en ces lieux avait marqué ses pas.

DERBAIN, à part.

Mon secret, malgré moi, s'échappe de ma bouche ;
(Haut.)
Calmez-vous, cher Valmont, votre douleur me touche.

VALMONT, avec un cri de l'ame.

Je suis seul! Ah! mon cœur souffre trop en ce lieu.
Et je dis à ces murs un éternel adieu!

SCÈNE VII.

DERBAIN, voulant l'empêcher de sortir.

Arrêtez.... écoutez!... Ma crainte est puérile....
Valmont, grâce à Picard, ne peut quitter la ville;
Il ne partira point... Voici nos jeunes gens:
Quel motif fait venir ici ces imprudens?

SCÈNE VIII.

EUGÉNIE, DERBAIN, CHARLES.

CHARLES.

Ah! mon oncle, c'est vous?

EUGÉNIE.

Parlez-nous de mon père;
De grâce! instruisez-nous de ce qu'il prétend faire.
J'ai vu plusieurs chevaux avec un postillon;
On charge une voiture; et qui, dans la maison,
A se mettre en voyage aujourd'hui se dispose?

DERBAIN.

C'est votre père.

CHARLES.

Dieu! Et serions-nous la cause
D'un si brusque départ?

EUGÉNIE.

Il est donc malheureux?

DERBAIN.

Délaissé, resté seul, Valmont quitte ces lieux.

CHARLES.

Viens, ma sœur!

DERBAIN.

Arrêtez! Que prétendez-vous faire!

CHARLES.

Nous allons nous jeter aux pieds de notre pere.

SCÈNE IX.

EUGENIE, MADAME VALMONT, DERBAIN, CHARLES.

MADAME VALMONT.

Grand dieu! qu'avons-nous fait? Je viens de voir Valmont:
La plus sombre douleur est peinte sur son front.
Il était dans la cour, et j'y suis descendue;
La porte du jardin me cachait à sa vue.
Ah! qui, sans pardonner, peut voir couler des pleurs?
Il partait, et j'allais terminer ses douleurs....
Lorsque j'ai vu Picard, d'une marche empressée,
L'arrêter, s'écrier: « La voiture est brisée!
» Vous ne pouvez, Monsieur, partir dans cet instant. »
J'ai deviné l'auteur d'un semblable accident:
Et sur ce prompt départ, promptement rassurée,
Je viens prier Derbain d'abréger la durée
De cet éloignement, aussi cruel pour nous,
Qu'il est, en ce moment, pénible à mon époux.

DERBAIN.

Il cessera bientôt, car il me semble entendre....

VALMONT, en dehors.

De grâce, bon Picard, ne me fais pas attendre!

CHARLES, effrayé.

Il est vrai; c'est sa voix.

EUGÉNIE, fuyant dans un coin du salon.

Ah! je tremble de peur!

DERBAIN souriant.

Il ne grondera pas, calmez votre frayeur.

EUGÉNIE.

Pour cacher notre effroi, mettons-nous à l'ouvrage.

(Les deux jeunes gens vont pour se mettre à l'ouvrage; la mère, troublée, s'approche de son métier, et tous forment naturellement le tableau que Valmont a précédemment indiqué.)

DERBAIN.

De ce qu'il regrettait il va revoir l'image.

SCÈNE X.

DERBAIN, EUGÉNIE, VALMONT, MADAME VALMONT, CHARLES.

VALMONT, de la porte.

Hélas! c'est malgré moi que je revois ces lieux.

DERBAIN, lui montrant sa famille.

Plaignez-vous maintenant d'être encor malheureux!

VALMONT, dans la plus grande surprise.

Mes enfans! mon épouse! en croirai-je ma vue?

(Il tombe sur un siége.)

Je ne puis leur parler, tant mon ame est émue!

Les enfans et la mère se disposent à se mettre à genoux à la

place où ils étaient lors de l'entrée de Valmont, dès qu'ils l'aperçoivent tombant dans un fauteuil, ils courent tous ensemble embrasser ses genoux.)

CHARLES ET EUGÉNIE.

Mon père!

MADAME VALMONT.

Mon époux! qu'un pardon généreux!...

VALMONT, dans l'ivresse.

Demande-t-on pardon à ceux qu'on rend heureux!
Ne vous revois-je pas! Viens, Charles, viens, ma fille;
Ah! dans mes bras encor je presse ma famille!
Mon épouse! mon fils! je vous retrouve enfin.
(En pleurant.)
Vous m'avez, tous les trois, causé bien du chagrin!

MADAME VALMONT.

Sois sûr que, loin de toi, ta famille affligée
A connu ta douleur, et l'a bien partagée.

VALMONT, avec douceur et sensibilité.

Mais où donc étiez-vous.

DERBAIN.

Dans mon appartement.
C'est moi...

MADAME VALMONT.

De tes chagrins mon frère est l'instrument.

VALMONT, courant à lui, et l'embrassant.

C'est Derbain! mon ami! dont l'ame généreuse
A sauvé ma maison d'une faillite affreuse!

DERBAIN.

Maintenant il fait plus; il te rend au bonheur,
Car tu seras heureux, je sais quel est ton cœur.

VALMONT.

Oui, mon frère, j'ai fait un retour sur moi-même;
Tu m'as trop bien fait voir mon injustice extrême.
Helas! sans le vouloir, je fis des malheureux;
Mais je triompherai d'un caractère affreux.

(A sa femme et à ses enfans.)

Si vous aviez encor quelques inquiétudes:
Si le tems ramenait d'anciennes habitudes;
Menacez-moi tous trois de me quitter alors,
Et mon cœur effrayé réparera ses torts.
Mais je veux vous prouver que mon ame est sincère;
Mon fils, tu peux entrer dans l'état militaire.
Ma fille, tu chéris le colonel Valcour;
Il sera ton époux, aussitôt son retour.
Et toi, que j'outrageai, ma compagne chérie
Je ferai désormais le bonheur de ta vie.
La leçon qu'aujourd'hui je reçois de Derbain,
Sur mes nombreux défauts m'ouvre les yeux enfin:
Je vois qu'envers soi-même il faut être sévère;
Que, dans le monde, il faut et pardonner et plaire;
Que si, par des vertus, on se fait estimer,
Ce n'est que la douceur qui peut nous faire aimer.

FIN DU TYRAN DOMESTIQUE.

LE

VIEIL AMATEUR,

PROLOGUE

POUR L'OUVERTURE

DU THÉATRE DE L'ODÉON,

LE 15 JUIN 1808;

PAR M. ALEXANDRE DUVAL.

PERSONNAGES.

DERBAIN, vieil Amateur du Théâtre-Français.
FLORIMON, Acteur du Théâtre de l'Odéon.
BÉLISE, Actrice du même Théâtre.
EUGÈNE, Écolier de l'Université.
CLAQUETIN, Cabaleur de métier, Gascon.
GERMAIN, ancien Portier du Théâtre-Français.
UN MAÎTRE DE MUSIQUE ITALIEN.
LA PRIMA DONA.
PLUSIEURS CHANTEURS ITALIENS.

La scène est sur le Théâtre de l'Odéon, le matin même du jour de l'ouverture.

LE

VIEIL AMATEUR,

PROLOGUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

GERMAIN, seul.

Il faut en convenir, c'est un rude métier,
Que d'être en un théâtre ou concierge ou portier.
Moi, j'ai, sans me vanter, une tête assez forte;
C'est aussi pour cela qu'on m'a mis à la porte.
Cependant je ressens une certaine peur....
Pourrai-je m'en tirer ce soir avec honneur?
Tous nos jeunes acteurs, qui sont gens très-aimables,
Vous font le plus souvent donner à tous les diables:
L'un fait entrer sa nièce, et l'autre son cousin;
L'un apporte une écharpe, et l'autre un brodequin;
Si bien que le théâtre où doit n'entrer personne,
De mille curieux en un instant foisonne.
Mais aujourd'hui, morbleu, personne n'y viendra,
Excepté le public, attendu qu'il paîra.

SCÈNE II.

GERMAIN, DERBAIN.

DERBAIN.

Au faubourg Saint-Germain pourtant je me retrouve.

GERMAIN à part.

Quel est ce monsieur-là?

DERBAIN.

Le plaisir que j'éprouve
Est vraiment des plus vifs.

GERMAIN.

Mais je l'ai vu jadis;
C'est un vieil amateur.

DERBAIN.

Je reviens à Paris.
Apres vingt ans passés, je revois le théâtre
Qui fit tous mes plaisirs, dont je fus idolâtre....
Et ce beau monument, qui charme mes regards,
M'annonce que Minerve ici guida les arts.
Tous ces joyeux enfans vont se faire une étude
De charmer ses loisirs, sa docte solitude.
Les arts de la sagesse habiter le palais!
Ils vont nous enchanter encor plus que jamais.

GERMAIN.

Toujours même chaleur....

DERBAIN.

Par quel effet magique
Paris est-il changé! Quel enchanteur unique,

Si puissant dans un art par Vitruve inventé,
Ose arrêter sa place à l'immortalité?
Et qui donc éleva ces palais à Thalie,
Ce Louvre à la grandeur, ce temple à l'industrie,
A de braves guerriers tous ces arcs triomphaux,
Au commerce, au public, ces ponts et ces canaux?
Quelle main dans Paris porta l'ancienne Rome?

GERMAIN, à part.

Eh mais, d'où vient-il donc? C'est vraiment un bonhomme.
(Haut.)
Il ne sait pas encor.... Monsieur n'a donc pas vu?
Eh quoi! notre enchanteur ne vous est pas connu?
Sa baguette s'etend un peu loin sur la terre:
Vous pourriez la trouver sous un autre hémisphère;
Elle enchaîne la force, inspire la valeur,
Fait d'un ennemi fier un pacificateur,
Concilie et séduit, frappe, console et fonde;
Ses prodiges enfin règlent le sort du monde.

DERBAIN.

Mais, si je ne me trompe, eh! c'est le bon Germain,
Vieux portier des Français?

GERMAIN.

Eh oui, monsieur Derbain,
C'est lui-même.

DERBAIN.

Parbleu, dans cette circonstance,
Je suis charmé d'avoir quelqu'un de connaissance.
Depuis long-tems, mon cher, j'ai quitté mon pays,
C'est d'hier seulement que je revois Paris
Après un grand voyage.

GERMAIN.

Un grand voyage en France?

DERBAIN.

Non, j'ai couru le monde.

GERMAIN.

Et malgré vous, je pense;
Car je vous ai connu le goût très-casanier.
Vous viviez en paisible habitant du quartier;
Vos travaux vous prenaient toute la matinée;
Puis, vous vous promeniez aussi, dans la journée,
Au Luxembourg; le soir, sans y manquer jamais,
On vous trouvait assis à l'orchestre aux Français;
Votre place était-là.

DERBAIN.

Quel tems tu me rappelles!

GERMAIN.

Oui, vous étiez, Monsieur, du nombre des fidèles,
De ces vrais amateurs dont le goût indulgent
Cultive sous la ronce un sauvageon naissant.
On le greffe, on l'arrose; et l'on agit de sorte
Que l'arbrisseau s'élève, et de bons fruits rapporte.

DERBAIN.

Bien raisonné. Tu sais si, d'après leurs produits,
Tous ceux que j'ai greffés ont donné de bons fruits?

GERMAIN.

Je ne dois point juger en matière pareille.

DERBAIN.

Pour moi, j'en peux juger. Arrivé de la veille,
Absent depuis long-tems, je vais revoir enfin
Mes deux meilleurs amis, Corneille et Poquelin.

GERMAIN.

Mais, Monsieur, permettez...

DERBAIN.

Je goûte par avance
D'un spectacle enchanteur la douce jouissance;
Je me souviens toujours de la vivacité,
De la grâce, du feu, de la légèreté
De l'aimable Molé.

GERMAIN.

Si vous voulez m'entendre.

DERBAIN.

Et toi, jeune Olivier au regard doux et tendre,
Et toi, vive soubrette au pétillant débit,
Qui lançais si gaîment tous les traits de l'esprit,
Joly, je te verrai... Mais qu'as-tu donc? Tu pleures.

GERMAIN.

Ah! ne vous pressez pas d'habiter leurs demeures.

DERBAIN.

Comment! tous trois auraient....

GERMAIN.

Ils sont où nous irons.
Tâchons d'être avec eux; ensemble nous rirons.

DERBAIN.

Je les regrette bien. De la scène française
Il est d'autres soutiens, et je serais bien aise
De revoir au plutôt un certain amoureux,
La plus belle coquette, et deux valets....

GERMAIN.

Pour eux
Ils se portent très-bien.

DERBAIN.

Bon, et ce soir j'espère...

GERMAIN.

Oui, vous pourrez les voir, en passant la rivière.

DERBAIN.

Quoi! ce n'est pas ici que de leur grand talent...

GERMAIN.

Eh! mais, d'où tombez-vous, Monsieur? du firmament?
Venez-vous de Pékin?

DERBAIN.

Mais d'aussi loin, je pense.
Si l'on connaît partout les destins de la France,
Ses guerriers, ses héros, leur chef et ses succès,
On peut bien oublier le Théâtre-Français.
Toi, qui depuis trente ans vis à la comédie,
Apprends-moi le destin des enfans de Thalie.

GERMAIN.

Monsieur, c'est un récit que vous me demandez;
Je sais comme on les fait... Bon, j'y suis : attendez.
A peine la Discorde, et l'Orgueil, et l'Envie,
Ont formé de poisons l'affreuse zizanie,
Que la troupe bientôt et sans ordre et sans chef....

DERBAIN.

Finiras-tu, Germain?

GERMAIN.

Vous n'en voulez pas? Bref,
Tous les malheurs des tems, les petites recettes,
D'autres opinions, et les Madelonnettes,
Les ayant séparés, tous nos joyeux enfans
Allèrent dans Paris colporter leur talens.
Las! que devient la gloire, argent, quand tu commandes!
Ils furent à mes yeux divisés en trois bandes.

Quelques comédiens, fidèles à leurs vœux,
Gardaient du feu sacré les restes dans ces lieux;
Mais ce feu-là, Monsieur, brûla bientôt le temple.
Quel incendie! O ciel! en est-il un exemple!
J'ai vu dans un instant consumer cinq palais,
De style grec, romain; deux prisons, trois forêts;
Et malgré tout mon zèle et celui de ma femme,
Hélas! nous n'avons pu dérober à la flamme
Qu'un tonnerre assez bon, nos deux grands Jupiters,
Un océan tout neuf et vingt livres d'éclairs.

DERBAIN.

Mais la salle, en effet, ne paraît plus la même;
J'admire sa grandeur et sa richesse extrême.

GERMAIN.

Peut-elle être moins riche? Un grand corps de l'état
Sur elle en l'élevant répandit son éclat:
Ce protecteur des arts voulut que le génie
Autour de son palais appelât l'industrie.

DERBAIN.

J'approuve ses projets. Ainsi nos grands acteurs...

GERMAIN.

Nos grands acteurs, hélas!

DERBAIN.

Nos immortels auteurs...

GERMAIN.

Nos auteurs sont mortels.

DERBAIN

Sur cette noble scène
Font entendre ce soir Thalie et Melpomène.

GERMAIN.

Eh non, Monsieur. Bon Dieu! daignez donc m'écouter.

DERBAIN.

Quoi! les Français...

GERMAIN.

Ici ne vont pas débuter;
Et c'est à leur refus qu'une branche cadette
S'introduit en ces lieux, sans bruit et sans trompette.
De Thalie autrefois un jeune nourrisson
Par ses heureux travaux établit la maison;
Elle prospèrera, j'en ai quelque espérance.
Elle apporte en ces lieux le travail, la constance,
Et la docilité qui conduit au talent.
Le travail aux cadets réussit bien souvent,
Et jaloux de l'éclat dont le frère aîné brille,
Ils brigueront l'honneur d'être de la famille.

DERBAIN.

Pour moi, quand il s'agit du Théâtre-Français,
Des auteurs, des acteurs je fuis tous les cadets:
Si ta branche bâtarde est assez téméraire
Pour venir en des lieux consacrés à Molière,
Je vais la recevoir de la bonne façon.

GERMAIN.

C'est avoir contre nous trop de prévention;
Et quand vous connaîtrez notre aimable jeunesse...

DERBAIN.

Le talent seul me plaît: oui, lui seul m'intéresse;
Et tel est mon dépit contre tes jeunes gens,
Qu'ils passeront ici de très-mauvais momens.

GERMAIN.

Je cours les avertir de cette affreuse trame.
Je vous croyais, Monsieur, plus de bonté dans l'ame:

Non, vous ne deviez pas arriver tout exprès
Pour troubler nos débuts. Allez voir vos Français.
(Il sort.)

SCÈNE III.

DERBAIN, seul.

Peste soit de Germain, de sa troupe nouvelle!
En vain de ses acteurs il me vante le zèle;
Quand même du public ils seraient estimés,
Je ne vois de talens que ceux que j'ai formés.

SCÈNE IV.

EUGÈNE, DERBAIN.

EUGÈNE.

Ah! pourtant m'y voilà : que le concierge enrage,
Je ne sortirai point, dût-il faire tapage.

DERBAIN

Qu'avez-vous donc, jeune homme?

EUGÈNE.

Oh! c'est un radoteur,
Ce concierge.

DERBAIN.

Comment?

EUGÈNE.

Je demande un acteur,
Je prétends lui parler d'une importante affaire,
Il m'éconduit tout net, malgré mon caractère.

DERBAIN.

Eh quoi! Monsieur serait?...

EUGÈNE.

Un homme intéressant;
De l'université je suis étudiant.

DERBAIN.

Il a tort; ce concierge; il ignorait peut-être
Qu'en ces lieux l'écolier parle souvent en maître.

EUGÈNE.

Oh! laissez, avant peu nous reprendrons nos droits,
Et bientôt les acteurs reconnaîtront nos lois.

DERBAIN.

Mais votre tribunal, Monsieur, n'est qu'au parterre.

EUGÈNE.

J'en conviens.

DERBAIN.

C'est de là que l'on fait bien la guerre
A ces pauvres acteurs, surtout à ces auteurs.

EUGÈNE.

Mais c'est aussi de nous qu'on obtient les faveurs;
Nos arrêts sont d'ailleurs dictés par la clémence,
Et nos punitions...

DERBAIN.

Ont l'air de la vengeance.

EUGÈNE.

Il faut bien dans les arts soutenir le bon goût.

DERBAIN.

Mais il faut, quand on juge, écouter avant tout.

EUGÈNE.

Le seul amour du beau nous anime et nous guide.

DERBAIN.

La jeunesse souvent par passion décide.

EUGÈNE.

Mais qui peut se tromper quand un ouvrage est bon?

DERBAIN.

On applaudit long-tems la Phèdre de Pradon.

EUGÈNE.

Oh! nous avons bien plus d'esprit que nos ancêtres.

DERBAIN.

Dans tous les arts pourtant ils ont été nos maîtres.

EUGÈNE.

Le goût est bien plus fin, l'esprit plus géneral.

DERBAIN.

Oui, j'en conviens, jeune homme, et c'est peut-être un mal.
Il est pour nos auteurs difficile d'écrire;
On ôte chaque jour une corde à leur lyre.
En vain l'auteur se sert des moyens de son art,
Le public les connaît, les a vus quelque part.
L'amour, l'ambition sauvent la tragédie.
Mais comment peut-on faire encor la comédie?
Que peut on inventer? un Molière a tout dit,
Et Regnard dans ses vers a moissonné l'esprit.
Il faut, me dira-t-on, cueillir le ridicule;
Et si l'on interdit à l'auteur sa férule,
S'il ne peut pas dauber sur les fous et les sots,
Sur qui voulez-vous donc que portent ses bons mots?
Que peut un pauvre auteur? Il change son ouvrage
Taille un habit lugubre au plus gai personnage:
De la vive Thalie abandonnant le trait,
Pour remplacer l'esprit, il y met l'intérêt;
Et se livrant lui seul au fouet de la satire,
Fait pleurer le public qui demandait à rire.

EUGÈNE.

Pour moi, je ne suis pas du tout de votre avis :
Il reste vingt portraits qui ne sont pas saisis ;
Et peut-être avant peu, sur la scène où nous sommes,
Des plus vives couleurs je peindrai tous les hommes.

DERBAIN.

Peste ! vous m'avez l'air d'être un terrible auteur.
Quel est votre premier sujet ?

EUGÈNE.

Le professeur.

DERBAIN.

C'est le vôtre, sans doute, et la reconnaissance
Vous a fait....

EUGÈNE.

C'est le sot le plus pédant de France ;
Il est lourd, ennuyeux, a le regard benin,
Et ne peut dire un mot sans vous parler latin.
Oh ! que je rendrai bien sa douceur hypocrite,
Et son penchant modeste à vanter son mérite !

DERBAIN.

Pour peindre ce pédant nouvellement conçu,
Lisez votre Molière.

EUGÈNE.

Eh ! cent fois je l'ai lu.

DERBAIN.

Quoi ! monsieur Trissotin ?

EUGÈNE.

Ah ! mon Dieu, c'est lui-même.
A le refaire, moi, j'ai passé mon carême ;

Mais j'ai d'autres sujets : et mille originaux,
Tous pris dans la nature, attendent mes pinceaux.
J'ai pour oncle un vieillard, un ancien militaire
D'un caractère franc, mais dur, atrabilaire ;
Il blâme tout.

DERBAIN.

Bien ! c'est le Misantrope.

EUGÈNE.

ô ciel !

DERBAIN.

Vous alliez concevoir un ouvrage immortel.

EUGÈNE.

Vous me désespérez. Ah ! cette fois, j'espère
Que vous ne lirez pas mon sujet dans Molière.
J'ai pour cousin-germain le plus drôle de corps ;
Mille esprits à la fois agitent ses ressorts :
Il n'est bien nulle part, et partout il veut être ;
Il a changé d'état au moins dix fois peut-être.

DERBAIN.

N'est-ce pas l'inconstant ?

EUGÈNE.

C'est à-peu-près cela.

DERBAIN.

Le Théâtre-Français demain le donnera.

EUGÈNE.

Encor !

DERBAIN.

Ce fut l'essai d'un bon auteur comique
Dont les travaux ont droit à l'estime publique ;
Vous avez du talent, je le crois ; mais enfin
Ne le refaites pas, mon cher, après Colin.

EUGÈNE.

Vous me découragez : dans mon dépit extrême,
Il ne me reste plus qu'à me jouer moi-même.

DERBAIN.

Comment vous peindrez-vous ?

EUGÈNE.

Mais, en franc étourdi.

DERBAIN.

Ah ! l'un de mes amis en a fait deux ici ;
Et si vous désirez un accueil agréable
De la part du public, comme eux soyez aimable.

EUGÈNE.

Peste soit des auteurs ! ils sont tous nés exprès
Quelque tems avant moi pour traiter mes sujets.

DERBAIN.

Vous ferez mieux d'entrer dans une autre carrière.

EUGÈNE.

Celle-là me convient.

DERBAIN.

Prenez garde à l'ornière :
De plus adroits que vous y tombent trop souvent.

EUGÈNE.

Bon ! le meilleur coureur peut broncher en marchant.
Je me sens inspiré, j'ai fait mon horoscope ;
Et si je n'atteins pas l'auteur du Misantrope,
Je veux sur ce théâtre, en dépit de son nom,
A sa couronne au moins dérober un fleuron.
D'aujourd'hui, c'en est fait, j'appartiens à la scène,
Et je cours de ce pas voir mon nouveau domaine.

(Il sort.)

SCÈNE V.

DERBAIN, seul.

L'enthousiasme est bon, mais il faut réussir ;
Qui n'atteint pas le but, trouve le repentir :
Que je plains l'imprudent prompt à s'en faire accroire,
Qui prend pour du talent le désir de la gloire !

SCÈNE VI.

FLORIMON, BÉLISE, DERBAIN.

FLORIMON.

Au théâtre, aujourd'hui, je ne viens qu'en tremblant.

BÉLISE.

Mon cher, vous n'êtes pas au moins très-rassurant.
Allons, que votre front un instant se déride.
Si notre premier rôle est à ce point timide,
C'est fait de nous ce soir.

DERBAIN, à part.

Ah! ce sont des acteurs!
Je ne leur trouve pas des airs... triomphateurs.

BÉLISE.

Et d'ailleurs Florimon peut-il avoir à craindre?
Moi-même, du public je n'ai pas à me plaindre ;
Et pourquoi voulez-vous qu'ici plus rigoureux
Il veuille nous traiter plus mal qu'en d'autres lieux?

FLORIMON.

Songez, en contemplant ces beaux lieux où nous sommes,

A l'effet que produit le regret sur les hommes.
Si le public nous vit d'un regard indulgent,
C'est qu'il crut voir en nous quelque espoir de talent;
Mais qu'est-ce que l'espoir? lorsque dans cette enceinte,
Tout, jusques à ces murs, va nous porter atteinte?
Ils seront contre nous peuplés de souvenirs;
On se rappellera tous ses premiers plaisirs...
Des acteurs pleins de feu...

BÉLISE.

Des actrices très-belles.

FLORIMON.

Des pièces d'un talent...

BÉLISE.

Qui n'étaient pas nouvelles.

FLORIMON.

Enfin, en ce moment, et quoiqu'épouvanté
Du châtiment qu'on garde à la témérité,
Je ne puis m'empêcher de songer, sans ivresse,
Au tems où je venais, dans ma grande jeunesse,
Jouir du charme heureux de dix acteurs parfaits
Qu'on admirait alors au Théâtre-Français.

DERBAIN, à part.

Ce jeune homme a du bon.

BÉLISE, apercevant Derbain.

Eh mais! l'on nous écoute!
Ce Monsieur serait-il de la maison?

DERBAIN.

Sans doute;
J'y suis fort attaché.

FLORIMON.

Que pense-t-on de nous,

Monsieur, dans le quartier ?

DERBAIN, à part. (Haut.)

Effrayons-les. De vous...

BÉLISE.

La question, je crois un peu vous embarrasse ?

FLORIMON.

Parlez-nous franchement.

DERBAIN.

On blâme votre audace.
Et tout en estimant votre zèle connu,
On craint qu'il ne soit pas du public bien venu.
On dit que, si par vous la salle est occupée,
Vous y joûrez, Messieurs, L'ESPÉRANCE TROMPÉE.

FLORIMON.

Et nous n'espérons rien lorsqu'ici nous venons.
(A Bélise.)
Ai-je tort ?

BÉLISE.

Nous ferons tout ce que nous pourrons.
Eh ! mon ami, c'est trop nous tourmenter la tête.
Je sais bien que ce jour n'est pas un jour de fête ;
Mais j'ai pris mon parti, je joûrai de mon mieux ;
Tout en tremblant bien fort j'aurai l'air courageux ;
Mais si des professeurs de certaine musique
Par un aigre fausset me donnent la réplique,
Je leur dirai tout net : « Lorsque de bonnes gens
» Vous viennent de si loin... peut-être à leurs dépens,
» Il n'est pas généreux, le jour de l'arrivée,
» De changer de la sorte un devoir en corvée.
» Allons, patientez ; je prévois qu'avant peu
» Vous vous régalerez de votre vilain jeu ;

» Mais pour notre début, Messieurs, grâce complète,
» Point d'accompagnement, où je reste muette;
» Et puisque vous aimez la musique en ces lieux,
» Nous vous en donnerons, et qui vaudra bien mieux. »

FLORIMON.

Voilà ce qu'on appelle un discours oratoire.

BÉLISE.

Je laisse à nos pédans leur éloquent grimoire:
Je parle simplement, et c'est toujours très-bien.
Vous riez?

FLORIMON.

Oui, je ris de votre beau moyen.

BÉLISE.

Très-beau, puisqu'il me rend tout à fait le courage,
Et je cours m'habiller pour affronter l'orage.
Appelons le concierge.

FLORIMON.

Et que lui voulez-vous?

BÉLISE, vivement.

Mais, la clef de ma loge....

FLORIMON, en riant.

Allons, point de courroux.

DERBAIN, d'un grand sang-froid lui présente une clef.

Je vais vous la donner, car il me l'a remise.

BÉLISE, étonnée.

Quoi! Monsieur, vous avez.... Je dois être surprise....

DERBAIN.

Votre loge est charmante; elle est très-près d'ici:
Elle vous conviendra; c'est celle de Joly.

BÉLISE.

De Joly! Quoi, vraiment?....

DERBAIN.

Cette aimable soubrette,
Si vive, si piquante....

FLORIMON.

Et toujours si parfaite.

BÉLISE, avec dépit.

Pourquoi me placer, moi, dans cette loge-là?
C'est un tour qu'on me fait, mais on me le paîra.

FLORIMON, malignement.

Vous sentez l'épigramme?...

BÉLISE.

Elle n'est pas heureuse;
Car enfin, vous savez si je suis orgueilleuse?
Je puis bien, près de vous, avoir quelque bon sens;
Mais je ne me crois rien près de ces grands talens.

DERBAIN.

C'est de la modestie.

BÉLISE, à Florimon qui rit.

Ah! cela vous fait rire?
Je ne vous savais pas ce goût pour la satire;
Mais, mon cher Florimon, ne vous y jouez pas,
Et, tout autant que moi, prenez garde aux faux pas:
Oui, je puis comme vous avoir droit à l'éloge,
Si jamais de Molé vous occupez la loge.

DERBAIN, ironiquement.

D'après ce qu'on m'a dit, vous devez l'habiter.

FLORIMON.

A nos dépens, Monsieur, c'est assez plaisanter;

(A Bélise.)

Ce serait abuser... Rassurez-vous, ma chère.
Notre amour pour notre art a fait un sanctuaire
Des lieux que le talent a si bien consacrés :
Par nos comédiens ils seront révérés;
Et lorsqu'ils deviendront pour nous un apanage,
Le public fixera nos droits à l'héritage.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, EUGÈNE.

DERBAIN, a Eugène.

Ah! vous nous revenez, Monsieur l'étudiant.
(Le montrant à Florimon et à Bélise.)
Ce jeune homme est auteur, auteur adolescent;
Il va, l'un de ces jours, entrer dans la carrière,
Et sera pour le moins le rival de Molière.

BÉLISE.

Vous me ferez un rôle?

EUGÈNE.

On se moque de moi.
Mais en dépit de tout je me suis fait la loi
De consacrer ma vie à la piquante muse
Qui, tout en nous pinçant, nous charme et nous amuse.

FLORIMON.

Mais, Monsieur, pour offrir de comiques tableaux,
Il faut connaître l'homme, et surtout ses défauts.
Assez patiemment il souffre qu'on le fronde :
Mais pour bien le saisir, il faut voir le grand monde;
Et vous êtes trop jeune, à ce qu'il me paraît,

Pour bien savoir encor comment le monde est fait.

EUGÈNE.

Vous n'arrêterez pas mes hautes destinées,
Le talent N'ATTEND PAS LE NOMBRE DES ANNÉES,
Et je sens dans ma tête un volcan comprimé,
Qui bientôt de ses feux aura tout consumé.
Mille sujets encor sont offerts au génie,
Qui seront par le tems bien acquis à Thalie;
Un ridicule passe ou change, je le sais:
Eh bien! pour l'attaquer je changerai mes traits.
Il en est de notre art comme de la peinture;
D'un œil bien différent chacun voit la nature:
Qu'importe le sujet que le peintre a saisi,
S'il a fait ressemblant et s'il a bien choisi.
Je ne briguerai point un triomphe éphémère;
Et, cédant au beau feu qui me guide et m'éclaire,
Loin de craindre les noms de mes prédécesseurs,
Je m'inscrirai comme eux au temple des neuf Sœurs.

BÉLISE.

Très-bien! l'enthousiasme est souvent un bon guide;
Grimpez à votre tour sur ce Parnasse aride;
Courez vite y glaner, et nous nous chargerons
De donner au public vos heureuses moissons.

DERBAIN.

Nous sommes à présent dans un tems de famine,
Et ce n'est pas Monsieur, au moins je l'imagine,
Qui pourra nous tirer du dénûment total....
Mais quelqu'un vient à nous....

FLORIMON.

Quel est l'original....

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, CLAQUETIN.

BÉLISE.

Je ne l'ai jamais vu.

EUGÈNE.

La drôle de figure !

BÉLISE.

D'un gascon d'autrefois c'est la caricature.

CLAQUETIN, gasconnant.

Est-ce aux comédiens, Messieurs, que j'ai l'honneur
De m'adresser ? je suis leur petit serviteur.

DERBAIN, montrant Bélise et Florimon.

Il en est deux ici ; Monsieur, Mademoiselle.

CLAQUETIN.

De vos adorateurs voyez le plus fidèle.

FLORIMON.

D'où nous connaissons-nous ?

BÉLISE.

C'est la premiere fois...

CLAQUETIN.

C'est la première fois aussi que je vous vois ;
Mais tel est mon penchant pour les gens de mérite,
Que sans les avoir vus je les vante, les cite ;
Surtout je sais placer mon éloge à propos.
J'ai combattu pour vous.

BÉLISE.

Mais, où donc?

CLAQUETIN.

A Bordeaux.

Certains négocians sans esprit, sans prudence,
De vous dénigrer tous avaient l'impertinence;
Ils disaient, sans respect pour le rang ni le nom,
Que vous tomberiez tous, Messieurs, à l'Odéon;
Que vous étiez petits, que la salle était grande,
Et qu'il fallait d'acteurs faire une autre commande.
Sandis! A ce propos je devins furieux.
Vous en avez menti, dis-je à ces factieux;
Ils pourront réussir, s'ils savent bien s'y prendre,
Et pour les appuyer près d'eux je vais me rendre;
Je leur prête mes bras et ceux de mes amis,
Et les fais au début claquer de tout Paris.

BÉLISE, à part.

Ah! c'est un cabaleur.

FLORIMON, à part.

Cette exigeante espèce,
En dépit qu'on en ait, nous poursuivra sans cesse.

DERBAIN, malignement.

Vous avez très-bien fait d'arriver aujourd'hui,
Car ici vos amis ont grand besoin d'appui.

FLORIMON.

Ses amis! Ah! croyez...

BÉLISE.

Vous nous faites injure.

CLAQUETIN.

C'est ainsi que l'on parle en pareille aventure;

On ne nous connaît pas : seulement les matins,
On veut bien avec nous régler les coups de mains.
De la part des acteurs c'est pure modestie;
Mais laissons là, Messieurs, cette plaisanterie :
Le devoir nous appelle, et je vole au combat.

EUGÈNE.

Au combat, que dit-il? Quel est donc votre état?
Le militaire?.....

CLAQUETIN.

Oui, non; et pourtant je commande
Au moins une brigade.

FLORIMON.

Ah! dites une bande.

EUGÈNE.

Je veux mourir cent fois, si j'y comprends un mot.

CLAQUETIN.

Mon grand art est d'abord de placer comme il faut
Les hommes de service.

EUGÈNE.

Ah! pourtant je devine.

CLAQUETIN.

Des autres sur ce point je laisse la routine :
Ils soutiennent le centre, et moi les deux côtés.
L'orage bien souvent naît des extrémités :
Aussi des petits coins toujours je me préserve;
Et c'est là que je place un peu de ma réserve.
A la salle, en entrant, j'ai donné mon coup-d'œil;
Je réponds du succès.

DERBAIN.

C'est avoir de l'orgueil.

(En riant, à Florimon et à Belise.)

Malgré ses grands talens, je crains une défaite;
Et, si vous m'en croyez, vous battrez en retraite.

FLORIMON.

Et pourquoi donc, Monsieur, nous vouloir tant de mal?

EUGÈNE.

Et quel est votre nom, Monsieur le général?

CLAQUETIN

Ma famille, Monsieur, dans ces lieux est connue,
Et de plusieurs acteurs elle était bien venue.
Mon grand-père, on le sait, fit, à force de bras,
Réussir vingt auteurs, redressa vingt faux pas:
On le surnommait Claque; et son fils, jeune encore,
Du beau nom de Claquet au théâtre s'honore:
Moi, fils de ce dernier, fidèle à mon destin,
J'obtins par mon travail le nom de Claquetin.

EUGÈNE.

La famille des Claque est, ma foi, très-nombreuse.

CLAQUETIN.

Et depuis quelque tems elle est assez heureuse:
Nos talens sont connus, on ne peut s'en passer;
Une pièce sans nous ne peut plus commencer.

DERBAIN.

Eh quoi! vous descendez de ce grand monsieur Claque?

CLAQUETIN.

J'en fais gloire: il était surtout fait pour l'attaque;
Rien ne l'intimidait.

DERBAIN.

Oui, je sais qu'autrefois
Il GAGNAIT EN BRAVOS SES VINGT ÉCUS PAR MOIS.

CLAQUETIN.

Oui ; mais tout renchérit, et vous savez, je pense,
Qu'on n'obtient un succès qu'autant que l'on finance.
Ici, je veux agir avec discrétion,
Et je mets à cent francs la réputation.

FLORIMON.

C'est un très-bon marché.

DERBAIN.

Profitez de son offre.

EUGÈNE.

Si l'on se fait un nom en puisant dans son coffre,
Je plains l'homme à talens. Un bon spéculateur,
Fort de ses claquetins, peut passer pour auteur.

DERBAIN, à Florimon.

Contractez sans façon tous deux à l'amiable.

FLORIMON.

Un tel arrangement est toujours méprisable.
Le vrai talent n'a pas besoin de cet appui ;
Non pas que je prétende en avoir aujourd'hui :
Mais le public un jour peut m'être plus propice,
Et je veux la faveur qu'on doit à sa justice.

EUGÈNE.

N'est-ce pas bien penser ?

DERBAIN.

J'en conviens ; mais enfin...

BÉLISE.

Je voudrais bien savoir, cher Monsieur Claquetin,
Qui vous a député près de nous?

CLAQUETIN.

Mon grand-père,

Qui, quoique vieux, pourtant guide encor son parterre.
Je reçus à Bordeaux son avis important,
Qui m'annonçait ici votre emménagement :
Mon fils, me marquait-il, tu vas partir sur l'heure.
Je lègue à ton talent mon ancienne demeure ;
Je garde les Français, ton père aura Feydeau ;
Du faubourg Saint-Germain je te fais le cadeau ;
Et si tu soutiens bien ton illustre naissance,
Mon sang gouvernera les parterres de France.

EUGÈNE, à Claquetin.

Famille de héros, j'en suis fâché pour vous,
Vous ne régnerez pas au parterre chez nous.
Une université n'est pas trop endurante :
Que peut un Claquetin, bon dieu ! contre cinquante ?
On n'applaudit qu'autant que nous le permettons ;
Et quand on fait du bruit, c'est nous qui le fesons.

FLORIMON.

Votre université ! Qu'elle soit mon refuge :
Elle est sévère, oui ; mais elle est un bon juge.

BÉLISE.

Soit : dussé-je trembler de sa sévérité,
Je veux bien me soumettre à l'université.

EUGÈNE.

Les écoliers sont bons : dès qu'à l'heure on commence,
Et que la pièce est bonne, ils font un grand silence.
Rendez-nous donc, Monsieur, le faubourg Saint-Germain ;
Car nous ne voulons pas ici de Claquetin.

CLAQUETIN.

Je ne renonce point encore à l'héritage.
Quelque auteur m'emploîra pour son nouvel ouvrage,

Et messieurs les acteurs connaîtront mes talens :
Ils voudront me séduire, il n'en sera plus tems.
(Il sort.)

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, HORS CLAQUETIN

BÉLISE.

Nous voilà délivrés de sa triste personne.

FLORIMON.

De ces gens-là pourtant le théâtre foisonne :
Tout en les méprisant, on s'en sert tous les jours.

EUGÈNE.

A cette espèce-là je n'aurai point recours.
Je n'envirai jamais cet hommage équivoque
D'un applaudissement que l'intérêt provoque :
Pour un instant au plus on trompe le public ;
Le Tems, vrai connaisseur, découvre le trafic ;
Et telle œuvre autrefois qui fut très-applaudie,
Du vivant de l'auteur se trouve ensevelie.

BÉLISE.

Mais il parle vraiment comme un petit Caton.

EUGÈNE.

Oh ! j'ai, quoiqu'écolier, mes accès de raison.
(à Bélise, d'un air léger et galant.)
Si je la perds jamais, vous deviendrez coupable.

BÉLISE.

Ma foi, pour un auteur, il est assez aimable.
Faites un bon ouvrage ; et monsieur Florimon

Vous prendra quelque jour sous sa protection.

FLORIMON.

Je ne protège pas; mais toujours j'encourage.
Bélise, croyez-moi, laissez le persiflage,
Et songeons tous les deux à remplir un devoir;
N'allez pas oublier que nous jouons ce soir,
Et qu'à notre assemblée il faut aussi nous rendre.

BÉLISE.

Il est vrai.

DERBAIN.

Mais surtout ne faites pas attendre
Le public mécontent....

EUGÈNE.

Prophète de malheur!

(A Bélise.)

Pourquoi les tourmenter? Allons, point de frayeur:
Comptez sur des amis; la modestie en donne:
J'irai les seconder et combattre en personne.

(Florimon et Bélise sortent.)

SCÈNE X.

DERBAIN, EUGÈNE.

DERBAIN.

Vous vous donnez déjà les airs d'un cabaleur.

EUGÈNE.

Du faible seulement je suis le défenseur.

DERBAIN.

Ah! si vous connaissiez un peu la comédie,

Et si vous eussiez vu jouer la tragédie
Sur ce théâtre....

EUGÈNE.

Bon! je la vois aux Français,
Et plus parfaite encor qu'elle ne fut jamais.

DERBAIN.

Plus parfaite! Jadis sur la scène tragique
Un seul....

EUGÈNE.

Il en est un plus vrai, plus énergique;
Songez à Manlius: et quel plus grand acteur
Put rendre comme lui ce fier conspirateur?
Mais tel est des vieillards le tyrannique usage
De vanter le passé, de blâmer le jeune âge;
Ils croient, en nous citant tous leurs anciens talens,
Du souvenir des morts écraser les vivans.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, UN MAITRE ITALIEN.

LE MAITRE, dans la coulisse. (Il baragouine.)
Faut-il donc se fâcher, et crier comme quatre?
Avertissez l'orchestre: allons, place au théâtre!

EUGÈNE.

Eh mais, que nous veut donc?...

LE MAITRE.

Ah! que de tems perdu!
Faut-il qu'un maître ici soit le premier rendu?

Mais la Prima Donna ne fera pas attendre ;
Je la connais....

DERBAIN.

Monsieur, qu'allons-nous donc entendre ?

EUGÈNE.

Quel est votre projet ? ne peut-on le savoir ?

LE MAITRE.

Avant notre ouverture, il est prudent de voir
Si la salle est sonore. Ah ! vraiment je me pique
De prouver que je sais conduire la musique :
Personne n'y pensait. Ces messieurs les Français
Sont aimables, charmans, ont beaucoup d'esprit ; mais...
Quand à notre bel art, ce n'est qu'en Italie....

DERBAIN.

On sait le cultiver aussi dans ma patrie ;
Nous avons des chanteurs, qui, par leur goût exquis,
Seraient jugés fameux même en votre pays.

EUGÈNE.

Vous n'avez donc pas vu notre opéra comique ?
L'amoureux, le valet ?...

LE MAITRE.

Pardon, et la musique.
C'est l'essentiel ; mais....

DERBAIN.

Et pourquoi la blâmer ?

LE MAITRE.

Je ne la blâme pas ; mais....

EUGÈNE.

Elle doit charmer ;
Et nos maîtres sont tous très-estimés.

LE MAITRE.

En France,
Cela se peut bien ; mais....

DERBAIN.

Mais je perds patience.
En France, en tout pays, nos grands compositeurs
Des premiers souverains appellent les faveurs.
A leurs travaux, Monsieur, si vous rendez justice,
Vous irez applaudir Richard et Stratonice.
Tant pis pour le Français dont le goût passager
N'aperçoit le talent que dans un étranger !
Je sais que votre école est un très-bon modele,
Que la nôtre aujourd'hui doit se former sur elle,
Que nos musiciens doivent dans l'opéra
Voir un guide en Pasielle ou dans Cimarosa.
Laissons venir le tems, Messieurs de l'Italie ;
Nous atteindrons un jour à votre mélodie.
Vous possédiez aussi la peinture autrefois ;
Vos peintres à l'Europe ont donné seuls des lois :
Nous les prenions de vous ; mais nos jeunes artistes,
Après avoir été quelque tems vos copistes,
Après avoir enfin, dignes étudians,
Médité Raphaël et les peintres flamands,
Se sont mis à la place où brillaient vos ancêtres,
Et donnent maintenant des leçons à leurs maîtres.
De même la musique aura son beau moment :
Vous avez le bon goût, et nous le sentiment ;
Et si nos jeunes gens vous prennent pour modèles,
A vos bonnes leçons s'ils ne sont pas rebelles,
S'ils viennent les entendre, ils vous admireront,
Et quelque jour peut-être ils vous surpasseront.

LE MAITRE.

Moi, je ne dis pas non ; je sais bien que la France
Parmi les nations a la prépondérance ;
Que l'aimable Français doit l'emporter en tout.
Quand il s'agit des arts, de la guerre, et du goût ;
Mais cependant, Monsu, s'il s'agit de musique,
L'Italien peut bien se prétendre l'unique.
Per qué sa langue est douce et propre pour le chant,
Et je ne parle pas encor de son talent.
Vous me direz : partout on trouve le génie ;
Le célèbre Mosart est de la Germanie.
J'en conviens avec vous ; mais pourtant nous avons
Certain je ne sais quoi qui fait que nous plaisons.
Des accompagnemens les suaves mélanges....
Un charme vaporeux.... c'est le concert des anges.
Mais je vois s'approcher notre Prima Donna,
Vous allez en juger, elle vous ravira.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, DES CHANTEURS.

LE MAITRE, à l'orchestre.

Commençons. Vous, Messieurs, soyez à votre affaire ;
Accompagnez-nous bien, comme à votre ordinaire.

(Après le chant.)

DERBAIN.

Je conviens maintenant qu'on ne peut mieux chanter.

LE MAITRE.

Je vous le disais bien, c'est assez répéter.

(Montrant le public.)

Le maître il est content, et je vous remercie.

(Les chanteurs sortent.)

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS.

EUGÈNE.

Quelque charme qu'on trouve à votre mélodie,
Je lui préférerai celle de nos auteurs;
Les beaux vers de Racine enchantent tous les cœurs.

DERBAIN.

Moi, je crains entre nous, et je dois vous le dire,
Que l'on n'accoure pas aux chants de votre lyre;
Pour les grands amateurs ce spectacle est fort beau,
Mais à de vieux Français il paraîtra nouveau.
J'ai peur...

EUGÈNE.

Nous ne l'aurons que deux fois par semaines.

LE MAITRE.

Ici, des amateurs, il en est par centaines;
A notre ancien théâtre ils venaient chaque soir
Afin de nous entendre...

EUGÈNE.

Et même pour vous voir.

LE MAITRE.

Sur nous avec raison l'entreprise se fonde:
On nous suivra, Mousu, jusques au bout du monde.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, hors le maître de musique, GERMAIN.

DERBAIN.

Mais j'aperçois Germain ; eh ! quel air affligé !
Qu'as-tu ?

GERMAIN.

Notre début, Monsieur, est dérangé.

EUGÈNE.

Quoi ! l'on ne joûrait pas ?

DERBAIN.

Quelle est cette folie ?

GERMAIN.

Qui le croira ! le trouble est dans la comédie.

DERBAIN, riant.

Et mais, c'est du nouveau.

EUGÈNE.

Quelle est donc la raison ?

GERMAIN.

Qui le sait ! Quelque diable entré dans la maison,
Quelque vieil amateur à ses Français fidèle,
Aura porté l'effroi dans la troupe nouvelle.
Je le vois, je l'entends dire à nos jeunes gens :
« Vous allez remplacer tous les plus grands talens.
» Plus qu'ailleurs le public est ici difficile.
» Vous courez les dangers d'un début inutile,

» Vous ne resterez pas. » Et mille autres propos
Qui de tous nos acteurs ont troublé les cerveaux.
Qu'en est il arrivé? Déjà notre amoureuse
Annonce sa migraine ; une mère grondeuse
A repris tout-à-coup son ancien enrouement ;
Et la soubrette enfin ne parle plus autant.
En vain le directeur, dans cet instant critique,
En beaux raisonnemens use sa rhétorique :
Il flatte, il encourage, il se fâche, il gémit ;
Mais lui-même, frappé de cet effroi subit,
Ainsi que le nocher, prévoyant son naufrage,
Quitte le gouvernail au plus fort de l'orage ;
De même notre chef, en proie à ses douleurs,
Livre aux vents déchaînés la pièce et les acteurs.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, FLORIMON, BÉLISE.

GERMAIN, montrant leur air abattu.

Voyez, ils sont déjà battus de la tempête.

DERBAIN.

Quoi ! Monsieur, est-il vrai que la peur vous arrête?
Que vous vous refusez à paraître ce soir ?

FLORIMON.

Moi, je suis toujours prêt à faire mon devoir ;
Mais la crainte en effet trouble mes camarades.

DERBAIN.

Je serais très fâché que quelques incartades....

EUGÈNE, en riant, à Bélise.

Vous avez peur? vraiment? Et votre beau discours?

BÉLISE.

Quoi! ne voulez-vous pas venir à mon secours?
Oui, nous sommes perdus si l'on ne nous protége;
Moi, je n'ai plus d'espoir que dans votre collége.

EUGÈNE.

« Il se présentera, gardez-vous d'en douter. »
Mais sans aucun secours vous devez l'emporter.
Vous arrivez d'abord sous un heureux auspice;
Songez à la grandeur de votre protectrice;
Avez-vous oublié que son auguste nom
De ce beau monument ennoblit le fronton?
Quand le public le sait, c'est réussir d'avance,
C'est à votre succès intéresser la France:
Dans ce concours nombreux de divers spectateurs,
Par l'amour qu'on lui porte elle unit tous les cœurs;
Sa douce bienveillance écarte les disgrâces;
Vos talens séduiront, protégés par les grâces,
Et vous devrez, Messieurs, vos succès aujourd'hui
A cette auguste main qui vous prête un appui.

FLORIMON.

Son nom est une égide.

BÉLISE.

Au pardon il invite.

DERBAIN.

Jeune homme, travaillez; vous aurez du mérite.
Quand on sent fortement, quand on voit aussi bien,
De la scène française on devient un soutien.

BÉLISE.

Oui, nous sommes sauvés... Ce n'est pas tout encore:

Dans cette tête folle un projet vient d'éclore;
Il est bon, je m'en flatte, et vous l'approuverez.

EUGÈNE.

Mais quel est-il? Voyons.

BÉLISE.

Oui, vous m'applaudirez.
Sachez que les acteurs, après la grande pièce,
Doivent se réunir, et, dans leur allégresse,
Placer, dans le salon au travail consacré,
De notre protectrice un portrait révéré.

EUGÈNE.

Très-bien; je vous devine, il faut que l'on apprête....

BÉLISE.

Oui, des vers, des couplets, une charmante fête;
Et que chacun de nous y dise un petit mot.

EUGÈNE.

Je me charge de tout.

BÉLISE.

Travaillez au plus tôt :
Si vous exprimez bien notre amour pur, sincère,
Vous aurez, dès demain, votre entrée au parterre.

EUGÈNE.

Me voilà donc auteur! mais auteur à huit clos :
On ne parlera pas de moi dans les journaux!

BÉLISE.

Hélas! n'enviez pas ce triste privilége :
Mais d'abord prévenez vos amis de collége;
Annoncez en secret la fête aux spectateurs,
Et bientôt le public va se joindre aux acteurs.

DERBAIN.

Bon! c'est le vrai moyen de plaire à tout le monde.
Vous ne redoutez plus l'amateur qui vous fronde :
Quant à moi, j'y renonce, et même je promets
De ne plus vous parler de mes anciens Français.
Oui, puisque près de vous le destin me ramène,
Je viendrai vous juger une fois la semaine,
Et, par quelques conseils donnés bien poliment,
Vous montrer le chemin qui mène au vrai talent.

FLORIMON.

Nous saurons profiter des leçons d'un tel maître,
Bannissons donc la crainte au moment de paraître;
Nous avons pour appui, dans ce jour redouté,

EUGÈNE.

Les Grâces,

DERBAIN.

L'indulgence,

BÉLISE.

Et l'Université.

FIN DU VIEIL AMATEUR.

LE CHEVALIER
D'INDUSTRIE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES;

PAR M. ALEXANDRE DUVAL;

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre-Français, le 13 avril 1809, et reprise le 4 août 1818.

PERSONNAGES.

DUMONT.
SAINT-REMY.
BELMAN, sous les noms de Charles et Lowel.
MADAME FRANVAL.
ADÈLE, sa fille.
UN DOMESTIQUE.

La scène est à Paris, chez madame Franval.

COSTUMES.

Le Chevalier doit être vêtu très-richement. Il porte une croix d'un ordre étranger.
Dumont est mis comme un riche financier.
Madame Franval porte une robe très-élégante. Elle doit avoir quelque coquetterie dans sa parure.
Belman est en frac habillé.

LE CHEVALIER D'INDUSTRIE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ADÈLE, seule, un livre à la main.

Ah ! je ne savais pas ce qu'était un roman !
Je ne m'y connaissais pas plus qu'à l'alcoran ;
Mais grâce à celui-ci, qu'un hasard me procure,
Je vois bien qu'on s'instruit dès qu'on en fait lecture.
Très-clairement j'y vois que tous ces merveilleux
Qui viennent près de nous faire les doucereux,
Ne sont que des méchans que l'on doit fuir et craindre.
Quant à moi, je n'ai pas encor trop à m'en plaindre ;
Et, sans cet inconnu qui suit toujours mes pas,
J'ignorerais vraiment si j'ai quelques appas.
Mais qu'il se garde au moins de rompre le silence ;
J'ai pris dans ce roman des leçons de prudence,
Et je lui dirais bien ce que répond ici
Madame de Mésange à monsieur de Sancy :
(Dumont entre et la regarde en riant.)
« Vous avez tort, Monsieur ; vous me croyez coquette,

» Et de vos procédés je suis peu satisfaite :
» Oui, vous deviez montrer le respect le plus grand
» Aux vertus qu'ont toujours les femmes de mon rang. »
C'est superbe !

SCÈNE II.

ADÈLE, DUMONT.

DUMONT, se montrant.

Ah ! ah ! ah !

ADÈLE.

A la fin, d'Angleterre
Vous voilà revenu, cher oncle.

DUMONT.

Oui, ma chère,
Et bien portant toujours.

ADÈLE.

Dites-moi, ce pays
Où l'on voit tant d'argent et de belles ladys,
Y lit-on des romans ?

DUMONT.

Oh ! beaucoup, je t'assure.

ADÈLE.

M'avez-vous apporté quelque belle parure ?

DUMONT.

Eh ! tu parles si vite !

ADÈLE.

Et nous ramenez-vous
Votre jeune pupille élevé loin de nous ?

DUMONT.

Mais encore....

ADÈLE.

A-t-il fait en effet la folie
Qui contre lui si fort vous a mis en furie ?

DUMONT.

Quoi !

ADÈLE.

L'avez-vous grondé, quand vous l'avez revu ?

DUMONT.

Avec tes questions, dis-moi, finiras-tu ?
D'abord laissons mon fils ; et dis-moi, je t'en prie,
Avec qui causais-tu tantôt, ma bonne amie ?
En entrant j'écoutais. Comme tu parlais bien !

ADÈLE.

Oui, d'avoir de l'esprit j'ai trouvé le moyen.

DUMONT.

Ah !

ADÈLE.

Voyez ce roman ; c'est ici que je puise
Ce que je dois savoir, ce qu'il faut que je dise,
Lorsque mon inconnu, que je vois chaque jour,
Viendra m'entretenir de son ardent amour.

DUMONT, à part.

Elle me conte tout avec une innocence....

ADÈLE.

On peut bien s'en fier, mon oncle, à ma prudence.

DUMONT.

Mais ce roman, dis-moi, qui te l'a procuré ?

ADÈLE.

Personne. Le hasard à mes yeux l'a montré ;

Et, comme tous les jours je suis très-solitaire,
Je finis le roman commencé par ma mère.

DUMONT, lisant le titre du livre.

Ah! tu peux l'achever. Ta mère ne vient pas....

ADÈLE.

Pour son prochain hymen elle a tant d'embarras....

DUMONT.

Et voilà le premier effet de sa folie!
Sa fille est délaissée.

ADÈLE.

Ah! quand on se marie,
On peut bien, mon cher oncle, en un pareil moment,
Abandonner un peu la fille pour l'amant.

DUMONT.

La folle!... Je voudrais...

ADÈLE.

Vous parlez de la sorte!
Contre ma mère ainsi tout le monde s'emporte!
Jusques à nos valets. Encore hier au soir
Je me fâchai très-fort pour les rendre au devoir.
Ils disaient devant moi : « Madame se marie
» Avec un chevalier, chevalier d'industrie,
» Et qui va largement user de ses deniers
» En faveur d'une carte ou de ses créanciers. »
Quand j'entendis ces mots, je me mis en colère;
Je leur dis vivement de respecter ma mère,
Ou que je les ferais chasser de la maison.
Ah! lorsque je me fâche, il n'y fait pas très-bon.

DUMONT.

C'est bien. Embrasse-moi; puis de ma part cours vite

Annoncer à ma sœur qu'il faut que tout de suite
Elle vienne en ces lieux.

ADÈLE.

Mais n'allez pas au moins
La blâmer d'un hymen qui demande ses soins.
Son futur est aimable et de grande famille.

DUMONT.

Voit-on, dans ton roman, une très-jeune fille
Qui viennne, en étourdie, à son oncle barbon,
Sans trop savoir pourquoi, donner une leçon?

ADÈLE.

Pour défendre ma mère ai-je besoin de lire?

DUMONT.

Ah! petite parleuse!... Allons, qu'on se retire.

ADÈLE.

Vous avez vos défauts; et chacun sait enfin
Que vous êtes très-brusque et surtout très-malin.

DUMONT.

Ah!

ADÈLE.

Malgré tout cela, moi, je ne vous crains guère;
Et je vous aime aussi comme j'aimais mon père.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

DUMONT, seul.

Je ne suis pas bien sûr que ma sœur, en ce jour,
Éprouve du plaisir à me voir de retour.

A son futur au moins je suis sûr de déplaire.
Ne nous livrons pas trop à notre caractère ;
En irritant ma sœur, je ne fais rien de bon ;
L'intrigant me parait maître de la maison :
Il faut, pour l'évincer, agir avec prudence.
Quand de ce chevalier on m'a parlé d'avance ;
Quand on m'a prévenu du métier qu'il fesait,
On n'a pu me donner la preuve d'aucun fait.

SCÈNE IV.

MADAME FRANVAL, DUMONT.

MADAME FRANVAL, à part.

Je l'approche en tremblant.

DUMONT.

C'est toi, ma bonne amie !
Mais tu te portes bien. Je te crois rajeunie.

MADAME FRANVAL, souriant.

Moi, je vous crois toujours l'esprit un peu malin.

DUMONT.

On me traite pourtant commme un tuteur benin.
(Madame Franval fait un mouvement.)
Oui, ce mauvais sujet, objet de mon voyage,
Que j'avais adopté pour fils dans son jeune âge,
L'orphelin qu'à leur mort m'ont légué ses parens,
Que je n'ai pas revu depuis ses premiers ans,
Par ses dérèglemens et sa conduite infâme
De tous les gens sensés s'est attiré le blâme.
Ce monsieur n'a choisi, pour sa société,
Que des hommes sans mœurs, sans nom, sans probité,

Qui l'ont très-lestement dépouillé d'une somme
Qui seule aurait suffi pour enrichir un homme.
Après ce beau coup-là, notre dupe, dit-on,
S'est évadé de peur d'être mis en prison.
Morbleu! si j'avais pu le rejoindre un quart-d'heure,
Je me serais chargé des frais de sa demeure;
Et de ma course enfin j'aurais pour résultat
Le plaisir que l'on goûte à punir un ingrat.

MADAME FRANVAL.

Sans vouloir l'excuser, je vous dirai, mon frère,
Qu'il vivait loin de vous, et sans guide et sans père.
Le commerce pour lui n'était pas un état;
Dans le monde il fallait l'offrir avec éclat:
Si vous l'eussiez voulu, grâce à votre fortune,
Il aurait pu sortir de la route commune,
Cultiver ses talens, arriver par degré
A quelque grand emploi qui vous eût honoré.

DUMONT.

Ah! de la vanité voilà bien le langage!
Moi, je suis, grâce au ciel, et plus fier et plus sage;
Et j'ai dû... Revenons à ce mauvais sujet.
Je ne pardonnerai jamais ce qu'il a fait;
Non pas qu'envers l'honneur il soit déjà coupable;
Mais ce n'en est pas moins un homme inexcusable.
Il n'y faut plus songer, et quel que soit son sort,
Qu'on ne m'en parle plus! pour moi l'ingrat est mort.
Ta fille jouira de ma fortune entière,
Et je la nomme enfin mon unique héritière.

MADAME FRANVAL.

Mais mon frère, pourquoi me parler de cela?
Pense-t-on à la mort, à l'âge où vous voilà?

DUMONT.

Cette réflexion est vraiment délicate ;
Mais je n'en sens pas moins combien elle me flatte.
Ma sœur, je sais mon âge aussi bien que le tien ;
Le tems passe fort vite, et je le sais trop bien.
Au reste, quand on a, comme toi, pour partage
L'esprit et la raison, on est jeune à tout âge.

MADAME FRANVAL, souriant.

Tu me flattes aussi, mon frère, en vérité.

DUMONT.

Non ; on doit te trouver encor de la beauté ;
Et si tu le voulais, je gagerais ma tête,
Que tu peux d'un époux t'assurer la conquête.

MADAME FRANVAL.

(A part.)

Vous le croyez ! vraiment ! Il se moque de moi.

DUMONT, riant.

Je voudrais, à ta place, en essayer, ma foi.

MADAME FRANVAL.

Pour vous faire plaisir, j'en veux prendre la peine.
Oui, peut-être avant peu renoûrai-je une chaîne.

DUMONT.

Tu ris !... Est-ce donc vrai ce qu'on m'a rapporté ?

MADAME FRANVAL.

Quoi !

DUMONT.

Bah ! des médisans c'est une fausseté.
Ils disent qu'oubliant la plus aimable fille,
Tu vas d'un étranger accroître ma famille ;
Que tu prends pour époux un jeune homme charmant,

Qui vient on ne sait d'ou, vit on ne sait comment.

MADAME FRANVAL.

Vous l'outragez, Monsieur ; c'est un très-honnête homme.

DUMONT.

Soit ; mais d'ou te vient-il ? de Pékin ou de Rome ?
C'est la première fois qu'à Paris on l'a vu ;
N'est-ce donc que pour toi qu'il n'est point inconnu ?

MADAME FRANVAL, un peu piquée.

Je ne répondrai point à ta brusque ironie.

DUMONT.

On m'a dit qu'en ces lieux il vivait d'industrie.

MADAME FRANVAL, vivement.

On calomnie ainsi monsieur de Saint-Remy !
Celui dont vous ferez quelque jour votre ami.

DUMONT, avec mépris,

Saint-Remy ! c'est dont là le nom du personnage ?

MADAME FRANVAL.

Pourquoi l'air de mépris ?

DUMONT.

Ah ! c'est un nom, je gage,
Qu'il n'a jamais tenu de ses propres aïeux ;
Je n'aime pas les saints que l'on trouve en tous lieux.

MADAME FRANVAL.

C'est vraiment abuser...

DUMONT.

Je connais la souplesse
De ces jolis garçons pleins de grâce et d'adresse ;
On en trouve partout, et surtout à Paris.
Ils ont beaucoup de noms, sont de tous les pays :

Toujours français à Londres, anglais en Italie :
Avec des airs polis, un ton de courtoisie,
Ils arrivent chez vous ; là, ces joueurs heureux,
Sans même les savoir, gagnent à tous les jeux :
Ils se montrent jaloux de l'honneur des familles.
Courtisent les mamans plus que les jeunes filles ;
Et dépensant par an plus de vingt mille écus,
Des revenus d'autrui forment leurs revenus.

MADAME FRANVAL.

Et pourquoi donc, Monsieur, venez-vous me décrire
Les mœurs de ces gens-là ? Pourquoi cette satire ?
Monsieur de Saint-Remy, franc, sensible à l'excès,
N'est point un étranger, puisqu'il est né français.
Il n'attend point du jeu sa précaire existence,
Puisque ses biens au moins égalent sa naissance ;
Enfin, il est aux yeux de tout homme d'honneur,
Digne de votre estime et digne de mon cœur.

DUMONT.

Quoi ! digne de ton cœur ? Quelle est cette folie !
Je n'ai vu dans ceci qu'une plaisanterie.
Epouserais-tu donc un franc aventurier
Qui se fait appeler monsieur le chevalier ?

MADAME FRANVAL.

N'en a-t-il pas le droit ?... l'ordre qui le décore....

DUMONT.

Est un ordre étranger qu'il doit peut-être encore.
Rarement en Europe on a vu sa couleur,
Et tout est contrebande en lui, jusqu'à l'honneur.

MADAME FRANVAL.

Quoi !

DUMONT.

Ces Messieurs ont soin, pour sûreté première,
De ne pas se parer d'un ordre qu'on révère.
Va, je connais trop bien ces chevaliers errans,
Qui d'un prince inconnu se disent chambellans,
Dont les superbes biens, placés en Amérique,
Se fondent aussitôt qu'on passe le tropique.

MADAME FRANVAL.

Il faut avoir, Monsieur, l'esprit bien patient...

DUMONT.

Parlons, si tu le veux, plus sérieusement.
Comment l'as-tu connu?

MADAME FRANVAL.

Je veux bien vous répondre,
Et dans le seul espoir que j'ai de vous confondre.

DUMONT.

Soit; voyons.

MADAME FRANVAL.

Vous savez que depuis très long-tems
Je ne puis habiter tous mes appartemens.
Cet hôtel est trop grand, et je trouve plus sage
De ne garder pour moi que le premier étage;
Monsieur de Saint-Remy, connaissant mon projet,
A loué le second et l'habite en effet.
A l'usage je dus sa première visite;
Comme très-près voisin, souvent il vint ensuite.
Je ne vous dirai pas combien il a d'esprit,
Et de cette raison que la grâce embellit.
Je parlerai bien moins des autres avantages
Qui doivent le ranger parmi les hommes sages;
Car mon opinion sur cet homme inconnu

Ne servirait à rien puisqu'il vous a déplu;
Mais je vous citerai ses biens et sa naissance;
Oui, son père autrefois tenait un rang en France;
On le nommait Derfeuille.

DUMONT.

Et le fils, Saint-Remy!
Ah! de grâce, ma chère, explique-moi ceci.
Je m'attendais à voir des tours de passe-passe.

MADAME FRANVAL.

Eh! Monsieur, de bien peu votre esprit s'embarrasse.
Saint-Remy, j'en conviens, est un nom qu'il a pris
Dans nos troubles passés; Monsieur Derfeuille fils,
Par ordre de son père, et quoiqu'en son jeune âge,
Au parti qui régnait opposa son courage;
Il dût être proscrit; et dans un long exil...

DUMONT.

Il a passé ses jours.... Le moyen est subtil;
Mais il reprend son nom pour séduire une veuve;
Et de sa probité tu n'as pas d'autre preuve?

MADAME FRANVAL.

Non; je ne devrais pas, tant vous me tourmentez,
Opposer à vos traits d'utiles vérités:
Mais cependant encor je veux bien vous instruire
Qu'avant de consentir à l'hymen qu'il désire,
J'écrivis à Barrège, au premier magistrat,
Qui m'a certifié son nom et son état.

DUMONT.

Barrège! c'est donc là, c'est dans les Pyrénées,
Qu'on connaît du futur les hautes destinées.
Je le veux bien, ma sœur; mais sois sûre, entre nous
Qu'un jour tu gémiras d'avoir un tel époux.

MADAME FRANVAL.

Mon cœur est indigné de voir qu'on calomnie....

DUMONT.

Je te le dis encor, tu fais une folie;
Et cette vanité qui trouble ta raison,
A défaut de vertu, te fait chercher un nom.
Eh! quel nom vaut le mien! C'est celui d'une race
Depuis plus de cent ans en honneur sur la place;
Qui pourrait y trouver, d'un seul trait de ma main,
Ce que n'obtiendrait pas le plus vieux parchemin.

MADAME FRANVAL.

Je reconnais bien là vos préjugés d'enfance;
Il n'est pas de salut pour vous, hors la finance;
Et quiconque désire, ainsi que fait chacun,
Paraître dans un rang que je crois moins commun,
Vous paraît entiché d'un orgueil condamnable.
Quoi que vous en disiez, moi, je crois préférable
De porter ses projets vers un rang élevé.
Tout le monde, Monsieur, s'en est très-bien trouvé.
Dans nos brillans salons, si vous portez la vue
Vous y rencontrerez plus d'une parvenue:
Je veux l'être à mon tour. Très-riche et jeune encor,
Je prétends profiter des jeux qu'offre le sort;
M'appuyer d'un grand nom, par amour pour ma fille,
Et par un noble hymen honorer ma famille.

DUMONT.

Grand merci du présent; je te cède ma part
De l'honneur du beau nom que te fait le hasard:
Des femmes de la ville on te vit la première,
Et des dames de cour tu seras la dernière,
Qui de ta vanité te réservant le prix,

Sauront bien t'en punir par des airs de mépris.
Mais que te font ici les conseils de ton frère,
Lorsque tu ne sais plus que le ciel te fit mère?

MADAME FRANVAL, émue.

Ce reproche cruel me blesse au fond du cœur.

DUMONT.

Point d'attendrissement; allons, adieu, ma sœur.

MADAME FRANVAL, apercevant Saint-Remy.

Saint-Remy!... demeurez.

DUMONT.

Eh bien! soit! pour te plaire,
Je ferai connaissance avec le cher beau-frère.

SCÈNE V.

DUMONT, SAINT-REMY, MAD. FRANVAL.

SAINT-REMY, parlant dans la coulisse.

Oui, chez l'ambassadeur que l'on écrive aussi.
Ah! j'oubliais le prince où je dînai jeudi.

DUMONT, à sa sœur.

C'est un homme de cour.

MADAME FRANVAL, bas, à son frere.

Vainement on l'invite.
Il ne veut pas s'y rendre.

DUMONT.

Il vit en bon ermite.

SAINT-REMY.

Ah! Madame, pardon; chez vous je me rendais:
Quelle belle santé! je ne vous vis jamais
Plus fraiche.

DUMONT, à part.

Beau début !

SAINT-REMY.

La physionomie
Offre au premier regard l'histoire de la vie ;
Aussi sur votre front on lit le calme heureux
Qui nait d'un esprit sage et d'un cœur vertueux.

DUMONT, à part.

Comme il est patelin.

MADAME FRANVAL.

Je suis reconnaissante ;
Et de mon embarras...

DUMONT, à part.

Voyez quelle innocente !...

SAINT-REMY.

De mille soins gênans me voilà dégagé ;
On en est trop souvent dans le monde assiégé ;
Mais il est de ces gens dont le rang, la naissance,
Exigent des égards, un peu de déférence :
Je n'aime point la cour ; et, malgré moi, pourtant,
Pour la forme, par fois, je m'y montre un instant ;
Mais je ne m'y plais pas ; l'étiquette me lasse.
Eh bien ! ne veut-on pas, par respect pour ma race,
Que me montrant au rang de nos braves guerriers,
Comme eux, aux champ de Mars, je cueille des lauriers !
Le comte de Rissy, c'est mon ami d'enfance,
D'un très-beau régiment, m'a répondu d'avance,
Quand, d'un autre côté, l'homme le plus puissant
Dans les emplois civils m'offrait le plus beau rang ;
Partout j'ai refusé l'honneur qu'on me veut faire.

Ce peu d'ambition tient à mon caractère :
Je ne puis des grandeurs me montrer partisan ;
J'ai le cœur trop ouvert pour être courtisan.
Oui ; je crois qu'il vaut mieux, près d'une douce amie,
Vivre au sein du repos et glisser dans la vie,
Que de se tourmenter pour un éclat trompeur
Qui brille aux yeux du monde, et n'est rien pour le cœur.

DUMONT.

Je suis de votre avis : c'est là qu'une ame honnête
Au sein de ses vertus sourit à la tempête.

SAINT-REMY, étonné.

Monsieur....

MADAME FRANVAL.

Mais c'est à moi, Monsieur de Saint-Remy,
A présenter mon frère.

SAINT-REMY, allant vivement à Dumont.

Ah! dites mon ami.

DUMONT.

Pas encor tout-à-fait.

SAINT-REMY.

Mais bientôt, je l'espère.
D'après ce qu'on m'a dit, je vous chéris en frère.
Donnez-moi votre main, mon cher Monsieur Dumont.

DUMONT.

Je vois que vous aimez toute notre maison.
C'est avoir, j'en conviens, un heureux caractère.
Pardon, je ne vais pas aussi vite en affaire.

SAINT-REMY.

Ah! je vous connaissais de réputation.

DUMONT.

Oui, j'ai pour revenu le tiers d'un million.

SAINT-REMY.

Votre papier partout répandu sur la place....

DUMONT.

Me donne des amis dont très-bien je me passe.

SAINT-REMY.

A Londres, on prétend que les fonds sont baissés;
N'en arrivez-vous pas?

MADAME FRANVAL.

Vraiment, vous conversez
Comme un négociant.

SAINT-REMY.

Jadis en Angleterre
J'ai fait valoir des fonds qui restaient à rien faire.
D'abord je vous dirai que, dans ce pays-là,
Un lord, un grand seigneur, fait valoir ce qu'il a.
Moi, je trouve très-bien de voir que cette classe
Parmi nos commerçans d'elle-même se place.
On aime son pays, et tout y va très-bien
Quand on lie à son sort ses talens et son bien.
Celui qui dans l'état ravive l'industrie,
Qui par de grands travaux enrichit sa patrie,
Qui rappelle et retient dans leur activité
Tous les bras indolens de la société,
Est le vrai commerçant, qui me paraît en somme,
Quand il a fait fortune, un très-bon gentilhomme.

DUMONT, à part.

Le traître! avec quel art il cherche à me flatter!

(Haut.)
Vos fonds dans le commerce ont dû vous rapporter?

SAINT-REMY.

Oui, je les plaçai tous, en usant de prudence,
Dans une filature.

DUMONT, à part.

A t-il de l'impudence!

(Haut.)
Vous gagnâtes beaucoup?

SAINT-REMY.

Non, et c'est tout au plus
Si j'en pourrai tirer un jour cent mille écus.
Mais maintenant mon goût me porte à la culture.

DUMONT.

Employez-y les fonds de votre filature.

MADAME FRANVAL.

Eh quoi! ce simple goût...

SAINT-REMY.

J'aimai d'abord les fleurs.
Bientôt conduit vers l'art de nos cultivateurs,
J'ai vu qu'ils étaient trop guidés par l'habitude.
Moi, de la théorie ayant fait une étude,
Je viens de concevoir un procédé nouveau
Dont je veux enrichir ma ferme et mon château.

DUMONT.

Votre château, Monsieur, est?...

SAINT-REMY.

Dans les Pyrénées.

DUMONT.

Et non loin de l'Espagne?

SAINT-REMY.

A deux ou trois journées.

DUMONT.

Nouvellement bâti ?

SAINT-REMY.

Non, il est très-ancien ;
On le fait remonter jusqu'à Domitien.
Je ne crois pas du tout cette vieille chronique ;
Car son architecture est tout-à-fait gothique.
Seulement, où je vois sa grande antiquité,
C'est qu'il unit le style à la solidité.
Nos pères n'employaient qu'un ciment très-durable ;
Mais nous avons perdu leur secret admirable ;
Et je suis convaincu que de nos monumens
Pas un n'existera dans deux ou trois cents ans.

DUMONT, à part.

Comme il parle de tout, et qu'il a d'assurance !
(Haut.)
Je verrai ce château quelque jour, je le pense ?

SAINT-REMY.

Oui, j'y compte. A propos, guidez-moi donc aussi
Dans l'emploi de l'argent que je possède ici.
A Londres, vous savez....

DUMONT.

Placez vos fonds en France,
Puisque c'est là le lieu de votre résidence.
Je puis, dès aujourd'hui, vous changer vos effets,
Comme futur parent, le tout sans intérêts.

SAINT-REMY.

Mais demain nous verrons : ce n'est qu'une misère.

DUMONT, à part.

Au diable, de bon cœur, il donne le beau-frère.

SAINT-REMY.

Moi, je suis riche assez; je dépense fort peu.
Grâce au ciel! je n'ai plus ce maudit goût du jeu;
Je l'ai porté très-loin dans ma folle jeunesse;
Sans compter les travers d'une toute autre espèce:
Le beau sexe surtout avait droit sur mon cœur.
En cherchant le plaisir, j'échappais au bonheur;
Je croyais le trouver dans ma grande dépense;
Se ruiner par ton, était de mode en France;
Mais ce tems-là n'est plus: nos Français sont meilleurs;
Ils ont plus de raison, et surtout plus de mœurs.
Nos Lais n'iraient point, d'un luxe asiatique
Insulter maintenant à la pudeur publique.
On aime le plaisir; mais honnête et chez soi:
Enfin, nous valons mieux, j'en puis juger par moi;

DUMONT, bas à sa sœur.

De ses vices passés il se fait un mérite.

MADAME FRANVAL.

On ne l'accuse pas au moins d'être hypocrite.

SCÈNE VI.

DUMONT, MADAME FRANVAL, SAINT-REMY, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Votre voiture attend, Madame.

MADAME FRANVAL.

Ah! nous allons.

(Montrant Saint-Remy.)

Tous deux, pour un instant, mon frère, nous sortons.
Vous dînez avec nous?

DUMONT.

Je ne puis le promettre.

SAINT-REMY.

Quoi! vous nous refusez?

MADAME FRANVAL, d'un ton piqué.

Vous en êtes le maître.

DUMONT.

Très-bien, ma chère sœur.

SAINT-REMY.

Non, Monsieur, vous viendrez.

DUMONT.

Nous nous verrons bientôt plus que vous ne voudrez.

SAINT-REMY le saluant, sort avec madame Franval.

Jamais assez, Monsieur.

SCÈNE VII.

DUMONT, seul.

Quel excès d'impudence!
Il faut avec cet homme agir avec prudence;
Dès qu'on croit le saisir, il échappe aussitôt.
Ah! quand on vit d'intrigue, on n'est jamais un sot.
A l'épouser je vois ma sœur bien décidée....
Si je pouvais connaître.... Il me vient une idée....
Courons un peu Paris, consultons des Anglais;

Qui sait ! je dois par eux apprendre ses hauts faits ;
Je dois contre ses mœurs obtenir quelque preuve
Que j'apporterai vite à notre pauvre veuve ;
Et puis nous l'aiderons à chasser de son cœur
L'intrigant qui déjà s'en croit le possesseur.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

CHARLES, UN DOMESTIQUE.

CHARLES.

C'EST monsieur Saint-Remy que j'ai vu tout à l'heure
Entrer dans cet hôtel ?

LE DOMESTIQUE.

C'est ici sa demeure.

CHARLES.

Ne puis-je lui parler ?

LE DOMESTIQUE.

Non, je ne le crois pas.
Son hymen très-prochain lui cause un embarras....

CHARLES.

Saint-Remy se marie ?

LE DOMESTIQUE.

Il épouse madame....

CHARLES.

Madame ?....

LE DOMESTIQUE.

De Franval.

CHARLES, à part.

Ah! malheureuse femme!

(Haut.)

Mais la jeune personne?

LE DOMESTIQUE.

Est sa fille.

CHARLES, à part.

Vraiment?

LE DOMESTIQUE, à part.

(Haut.)

Ah! que de questions! Dans cet appartement
Monsieur de Saint-Remy peut-être va se rendre;
Je vais vous annoncer; voulez-vous bien l'attendre.

(Il sort.)

SCÈNE II.

CHARLES, seul.

Pour déjouer un traître, ah! le ciel m'a choisi;
Mais suis-je moins coupable en paraissant ici?
Oserai-je jamais offenser l'innocence
De l'aveu d'un amour qui fait mon espérance?
Mais on vient. Dieux! c'est elle.

SCÈNE III.

ADÈLE, CHARLES.

ADÈLE, cherchant des yeux.

Eh! mais je ne vois pas

Que ma mère.... C'est lui! quel est mon embarras!

CHARLES, à part.

(Haut.)

Je n'ose lui parler. Pardon, Mademoiselle;

(A part.)

Lorsque je viens ici.... Je tremble devant elle.

ADÈLE.

(A part.)

Mais je venais aussi pour.... C'est bien singulier;
Pourquoi me fait-il peur? Qu'il parle le premier.

CHARLES.

Le motif qui m'amène est de grande importance.
Je n'aurais pas osé, sans cette circonstance,
M'offrir à vos regards.

ADÈLE, troublée.

Monsieur dit.... qu'il me dit....

(A part.)

Que d'ailleurs ... Je croyais que j'avais plus d'esprit.
Dans mon livre la dame en dit bien davantage.

CHARLES.

Je sais tout le respect que je dois à votre âge:
Et si d'être connu je puis avoir l'honneur....

ADÈLE, étourdiment.

Moi! je vous connais bien.

CHARLES.

Cet espoir trop flatteur....

ADÈLE.

Ah! bon dieu! qu'ai-je dit?

CHARLES.

Ah! serait-il possible
Que le secret d'un cœur malheureux et sensible....

ADÈLE, à part.

Sensible et malheureux, ainsi parlait l'amant.
Si je lui répondais comme dans le roman ?

CHARLES.

Ne vous offensez pas, surtout, Mademoiselle,
De ma témérité.

ADÈLE, cherchant.

Ma mémoire infidèle...

CHARLES.

En osant vous aimer, je fus trop criminel.

ADÈLE, à part.

Bon, cela me revient.

CHARLES.

Mais mon respect est tel,
Que si vous rejetez les vœux d'un cœur sincère,
Je cours chercher la mort sous un autre hémisphère.

ADÈLE, avec dignité.

« Monsieur, n'essayez point à lire dans mon cœur ;
» Je voudrais me cacher mon imprudente erreur. »

CHARLES.

Comment ?

ADÈLE, s'impatientant.

Mais laissez donc : « oui, je deviens coupable,
» En suivant de l'amour la pente redoutable. »

CHARLES, à genoux.

Ah ! ma reconnaissance....

ADÈLE.

Eh bien ! que faites-vous ?

CHARLES.

Dans mon ravissement, j'embrasse vos genoux.

ADÈLE.

Nous n'en sommes pas là. Je ne puis plus rien dire.

CHARLES.

Vous me répondiez donc?...

ADÈLE.

Ce que je viens de lire.
Vous vous en étonnez?

CHARLES.

Pour moi quelle leçon!

ADÈLE.

J'en apprendrai bien plus dans le livre second.
Monsieur de Saint-Remy!... Chut! il faut du mystère!

CHARLES, à part.

Ah! je suis trop puni de n'avoir pu me taire.
Devais-je révéler à ce cœur innocent....

ADÈLE.

Nous nous rencontrerons dans quelqu'autre moment;
Avec vous, en secret, il faut bien que je cause;
Puis à mon oncle, après, j'irai conter la chose.

(Elle sort.

SCÈNE IV.

SAINT-REMY, CHARLES.

SAINT-REMY, à la cantonade.

Pourquoi laisser entrer? on connaît mon bon cœur.

(Apercevant Charles.)

Les malheureux viendront.... Comment! c'est vous?

CHARLES.

Monsieur....

SAINT-REMY.

Qui t'a conduit ici?

CHARLES.

Ma mauvaise fortune.
Ma présence en ces lieux vous est-elle importune?

SAINT-REMY.

Non, lorsqu'après un an je retrouve un ami!

CHARLES.

De me revoir, Monsieur, vous êtes donc ravi?

SAINT-REMY.

(A part.)

En doutes-tu, mon cher? Qui diable me l'amène!
(Haut.)
Mais dis-moi, cet air triste annonce quelque peine:
Serais-tu malheureux?

CHARLES.

Mais vous savez très-bien
Que dès votre départ il ne me restait rien.
Que le jeu m'a réduit....

SAINT-REMY.

Ah! que fait-on à Londres?
C'est un très-beau pays.

CHARLES.

Je ne puis vous répondre.
Ne renouvelez pas des regrets superflus.
Depuis long-tems, hélas! je ne l'habite plus;

Mes revers, mes chagrins, une fatale dette,
M'ont fait dans ce pays chercher une retraite.

SAINT-REMY.

Ma foi, tu fis fort bien : de crainte d'accident,
S'éloigner est toujours un parti très-prudent.
Si pour toi la fortune en ce jour est rebelle,
Tu la verras bientôt se montrer moins cruelle;
Et dans un seul instant, réparant ses erreurs,
Elle t'accablera des plus douces faveurs.
Très-souvent emporté par ma vive jeunesse,
J'ai payé le tribut à l'humaine faiblesse;
Je voulais, comme toi, trancher du grand seigneur;
Qui veut hanter les grands, doit payer cet honneur.

CHARLES.

Les grands!...

SAINT-REMY.

Je me suis vu la fortune contraire;
Mais pour des gens d'esprit la peine est passagère.
Il arrive un moment...

CHARLES.

Oui, c'est la vérité:
Et quand je perdis tout, vous fûtes bien traité.

SAINT-REMY.

Mais je n'ai point joué contre toi.

CHARLES.

Non, vous-même;
Vos amis seulement sont d'un bonheur extrême.

SAINT-REMY.

Charles, que signifie un semblable soupçon?

CHARLES.

S'il vous blesse, je puis vous en faire raison.
(Élevant la voix.)
Oui, Monsieur, je le dis.

SAINT-REMY, inquiet.

Parlez plus bas, de grâce!
Vous le savez assez, je crains peu la menace;
Mais dans cette maison un éclat dangereux....

CHARLES.

Je parlerai de même ailleurs que dans ces lieux.

SAINT-REMY.

Mais vous savez aussi que je puis vous entendre;
Que dans un rendez-vous je ne fais pas attendre.
Monsieur, vous m'avez vu m'expliquer en champ clos.

CHARLES.

C'est la seule vertu....

SAINT-REMY.

Bon! voilà de grand mots.
Par le malheur je vois que ton ame est aigrie;
Mais tu sais que l'injure à rien ne remédie.
Causons tranquillement.... Envers toi si j'ai tort,
Je puis tout réparer.... Des outrages du sort
Mon amitié veut bien se rendre responsable.
Je ne me souviens plus que tu devins coupable.
Je devine à-peu-près quel est ton dénument;
Et tu sais qu'un ami peut offrir de l'argent:
Accepte.

(Il lui présente une bourse.)

CHARLES.

Non, Monsieur.

SAINT-REMY.

C'est être ridicule.
Va, tu peux recevoir cet argent sans scrupule.

CHARLES.

Je le crois. Cependant je vous suis obligé.

SAINT-REMY.

Eh quoi! mon offre encor t'aurait-elle outragé?

CHARLES.

Je n'emprunte qu'autant que je suis sûr de rendre.

SAINT-REMY.

C'est cela qui t'arrête! ami, tu peux le prendre;
Moi, je n'y compte plus, sitôt qu'il est prêté.

CHARLES.

Encor une fois, non.

SAINT-REMY.

Soit! garde ta fierté;
Mais de tous tes chagrins ne me fais pas un crime,
Lorsque tu vois combien l'amitié qui m'anime....

CHARLES.

Je suis reconnaissant....

SAINT-REMY.

Demeures-tu bien loin?
Je veux aller te voir.

CHARLES.

C'est prendre trop de soin.
La maison que j'habite est modeste et commune;
Mais elle doit suffire à ma triste fortune.

SAINT-REMY.

De tes nombreux revers je suis fâché vraiment;
Je voudrais te loger plus convenablement.

J'habite maintenant chez une vieille tante
Du côté maternel.... Cette bonne parente,
Un peu trop singulière, est très-riche, dit-on;
Et j'aurai quelque jour cette succession.
Il me faut ménager la bonne douairière;
Elle est avare en diable, et d'humeur casanière.
Sa trop grande santé m'incommode à l'excès :
On est donc éternel quand on vit au Marais!
S'il pouvait arriver ce beau jour de tristesse!...
L'espoir de ce grand deuil me cause une alégresse!
Mais, viens, je dois sortir, la voiture m'attend;
Je te reconduirai, si tu veux, en sortant.

CHARLES, avec ironie.

Non; j'ai dans cet hôtel une affaire pressée,
A laquelle la vieille est fort intéressée.

SAINT-REMY.

Quoi! madame Franval!

CHARLES.

Oh! je la connais peu;
Mais quand on est l'ami de son très-cher neveu....

SAINT-REMY, à part.

Il plaisante, je crois.

CHARLES.

Puis, j'aurai l'avantage
De la féliciter sur son grand mariage.

SAINT-REMY.

Quoi! tu sais....

CHARLES.

Une tante est un fort bon parti;
Vous devez désirer d'en être le mari.

Même de son vivant vous aurez l'héritage.

SAINT-REMY.

(A part.)

Qui peut t'avoir appris?... Conjurons cet orage.

CHARLES.

Aujourd'hui vous signez le bienheureux contrat,
Qui doit pour l'avenir assurer votre état :
Veuillez me présenter à la belle future ;
Je serai de la noce.

SAINT-REMY, à part.

Au diable l'aventure!

(Haut.)

Il faut le ménager... J'y compte bien aussi ;
Mais ta discrétion est nécessaire ici.
De tous mes grands projets je veux d'abord t'instruire,
Te prévenir surtout de ce que tu dois dire.

CHARLES.

Dans ces emplois, Monsieur, je ne puis vous servir.
J'ai le plus grand défaut, je ne sais pas mentir.
Dès le premier moment, je dirai qui vous êtes,
Et comment vous vivez, et tout ce que vous faites.
Mon indiscrétion ne peut causer de mal,
Si vous ne trompez point Madame de Franval.

SAINT-REMY.

Imprudent! malheureux! quand tout me favorise,
Vous voulez m'enlever le prix d'une entreprise
Qui déjà m'a coûté tant de peines, de soins!
Ingrat! réfléchis donc à tes pressans besoins ;
Des ressources sans nombre à tes yeux sont offertes ;
Oui, ce cœur généreux veut réparer tes pertes.

CHARLES.

Non, non, cet or, acquis par de pareils moyens,
Me rendrait à tes yeux ce que tu fus aux miens.

SAINT-REMY.

Perfide!... Mais réponds avant que je me venge.
Pourquoi donc cet éclat, et quel motif étrange
T'engage à déranger un plan bien concerté,
Qui peut à ton bonheur....

CHARLES.

D'abord, la probité,
Et surtout le désir de sauver une femme
Dont la fille adorable....

SAINT-REMY.

A des droits sur ton ame?

CHARLES.

Elle seule console un cœur infortuné
Que tout dans la nature avait abandonné.

SAINT-REMY.

Que dis-tu? quel secret! tu connaîtrais Adèle?
Tu l'aimerais enfin?

CHARLES.

Je ne vis que par elle.
Son image me suit; je l'aime avec ardeur;
Elle seule aujourd'hui peut me rendre au bonheur.

SAINT-REMY.

Eh bien! je veux servir l'ingrat qui veut me nuire,
Et le guider au but vers lequel il aspire.
Oui, lorsque tu prétends renverser mes projets,
Moi, je prétends des tiens assurer le succès,
Et te faire obtenir, de l'aveu de sa mère,

Cette jeune beauté que ton amour préfère.

CHARLES.

Ah! de quel doux espoir, ô ciel, me flattez-vous!

SAINT-REMY.

Charles, avant un mois tu seras son époux.
Écoute-moi : guidé par ta vive jeunesse,
Et par le fol excès de ta délicatesse,
Tu crois qu'en révélant à madame Franval
Quelques traits de ma vie où l'on veut voir du mal,
Tu vas m'ôter le cœur d'une femme sensible :
Détrompe-toi, mon cher ; la chose est impossible ;
Et quand tu parviendrais à me donner un tort.
Je n'en suis pas moins sûr de partager son sort.
Écoute bien plutôt l'amour et la fortune ;
Et pour notre bonheur fesons cause commune.
A ton ardent espoir j'unis mes intérêts,
Et je t'assure alors le plus brillant succès.
Dès aujourd'hui tu viens habiter ma demeure ;
Tu verras en ces lieux ton amante à toute heure.
Sans outrager les droits de l'hospitalité,
Tu pourras émouvoir la sensibilité
De ce cœur tout naïf. Chaque jour va t'apprendre
Une part du secret que tu veux lui surprendre ;
Dans son regard si doux ton cœur pourra saisir
Son premier sentiment et son premier désir ;
Et bientôt, couronnant votre amour mutuelle,
L'hymen à mon ami livrera son Adèle.

CHARLES.

Pour me séduire en vain vous m'offrez le bonheur ;
Vous flattez mes désirs sans convaincre mon cœur.
Je n'y puis consentir.

SAINT-REMY.

Malgré toi, je t'oblige...
Mais on vient, dissimule, il le faut, je l'exige:
C'est madame Franval!

CHARLES.

Que vais-je faire ici?

SCÈNE V.

MADAME FRANVAL, SAINT-REMY, CHARLES.

MADAME FRANVAL.

Je viens... quel est Monsieur?

SAINT-REMY.

Le fils de mon ami,
Du brave sir Lowel, baronnet d'Angleterre.

CHARLES, à part.

Sir Lowel est mon nom!....

SAINT-REMY.

Nous avons fait la guerre
Pendant long-tems ensemble... Au fort de Gibraltar
Il périssait sans moi, deux minutes plus tard;
Et mon courage alors qui lui sauva la vie,
Entre nous deux forma le doux nœud qui nous lie.
C'est un homme d'honneur; et son fils malheureux
Doit trouver dans mon cœur un secours généreux.

MADAME FRANVAL.

Son fils est....

SAINT-REMY.

La jeunesse est toujours étourdie.
Notre jeune homme à Londre a fait une folie ;
Cependant, noble et fier, même au sein de l'erreur,
Il ne s'écarta point du chemin de l'honneur.

MADAME FRANVAL.

Dès que l'on voit Monsieur, sur sa figure honnête
On lit....

SAINT-REMY.

Lowel, pourquoi baisser ainsi la tête?
Quand le sévère honneur n'a rien à reprocher,
Quand on s'estime enfin, pourquoi donc se cacher?
Quitter de ses parens le séjour trop austère,
Remplir de sa folie une ville étrangère,
Perdre tous ses momens et sa fortune au jeu,
C'est sans doute un grand tort, mais dont on rougit peu.

MADAME FRANVAL.

Il fut donc la dupe?

SAINT-REMY.

Oui, d'une femme jolie.

CHARLES.

Non; mais d'un bon ami qui vivait d'industrie.

SAINT-REMY.

Bonne leçon pour vous; on n'est pas deux fois pris.

MADAME FRANVAL.

Hélas! on voit beaucoup de ces gens dans Paris.
Trop heureux le jeune homme à qui la prévoyance
Fait éviter le piége offert à l'imprudence!
S'il y tombe, bientôt ce jeune infortuné
Avili par ses mœurs, et de plus ruiné,

Sans appui, sans secours, dégradé par le vice,
Cesse d'être victime, afin d'être complice.

CHARLES, troublé.

Hélas! c'est mon arrêt et ma confusion.
Madame...

SAINT-REMY, vivement.

Vous troublez ce malheureux garçon.
Voyez son embarras... Jeune homme, du courage!
Vous avez dû payer le tribut à votre âge;
Reprenez vos esprits; Madame n'a point eu
Le projet de blesser l'ami que j'ai reçu:
Elle est bonne...

MADAME FRANVAL.

Ah! Monsieur! je suis désespérée...

SAINT-REMY.

Je vais rendre au bercail la brebis égarée:
Éloignons le chagrin.

CHARLES, à part.

Oh! quelle audace il a!

SAINT-REMY.

Je vais écrire au père, et tout s'arrangera:
D'abord, pour m'arracher à des inquiétudes,
Et vous faire quitter certaines habitudes,
Vous resterez ici, dans ma société;
Près de moi vous serez au moins en sûreté.

MADAME FRANVAL.

Oui, c'est ce que Monsieur aura de mieux à faire.

SAINT-REMY.

Qu'il demeure avec nous; vous pourrez d'une mère
Lui donner des conseils.

MADAME FRANVAL.

J'y consens de bon cœur.

CHARLES, à part.

Eh quoi ! je pourrai voir Adèle ? ah ! quel bonheur !

SAINT-REMY.

A propos, le notaire... Il devait nous attendre.

MADAME FRANVAL.

Près de lui je venais vous prier de vous rendre.
Du contrat il rédige à présent le projet,
Et nous le signerons sitôt qu'il sera fait.

SAINT-REMY.

Allons le retrouver ; c'est un vieillard aimable ;
Et de manquer d'égards, moi, je suis incapable.
A l'instant je reviens.

CHARLES.

Monsieur, vous....

SAINT-REMY.

En sortant,
Madame va songer à votre appartement.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

CHARLES, seul.

MADAME de Franval m'a bien rendu justice ;
Je ne suis plus victime, et me voilà complice !
Échappons au mépris ; dès ce moment, sortons....
Quoi ! sans revoir Adèle !... impossible ; restons.
Dût-elle rire enfin du feu qui me dévore,

Je ne puis m'éloigner sans lui parler encore.
La voici.

SCÈNE VII.

ADÈLE, CHARLES.

ADÈLE.

Je vous cherche. Ah! je sais vos secrets,
Et pour vous en parler, je reviens tout exprès.

CHARLES.

Mes secrets?

ADÈLE.

C'est Monsieur Saint-Remy qui m'envoie;
Vous devez bien l'aimer?

CHARLES, à part.

Quels moyens il emploie!

ADÈLE.

Tout à l'heure, il m'a dit qu'on vous nommait Lowel,
Et que vous méritiez le courroux paternel;
Que ma mère aujourd'hui vous donnait un asile;
Que grâces à mes soins vous seriez plus tranquille;
Seulement qu'il fallait vous surveiller de près,
Pour vous faire quitter tous vos mauvais sujets.
Que je devais d'abord vous aimer comme un frère,
Et qu'à mon tour aussi je vous deviendrais chère;
Que vous êtes très-fou; mais que vous êtes bon
Sitôt que vous avez repris votre raison.

CHARLES, à part.

Dans ses projets, déjà, quelle adresse perfide!

ADÈLE.

Pourquoi ne pas parler? soyez donc moins timide;
Dites-moi vos chagrins; je vais vous consoler.

CHARLES, à part.

Quel ton naïf et bon!...

ADÈLE.

Vous n'osez me parler!
Quoique je ne sois pas très-avancée en âge,
Je sais qu'assez souvent un homme n'est pas sage;
Que par les passions il se laisse entraîner,
Et qu'un rien, tout-à-coup, le fait déraisonner.

CHARLES, en soupirant.

Vous avez lu cela?

ADÈLE.

C'est la vérité même.
Dans mon livre on vous craint bien plus qu'on ne vous aime.
Et si j'en crois, Monsieur, ce qu'on cite de vous,
Les hommes sont méchans, et de plus ils sont fous.

CHARLES.

Et vous me croyez donc....

ADÈLE.

Pas plus sage qu'un autre;
Chacun a sa folie, et vous avez la vôtre;
Si bien que votre ami, m'a dit, en me quittant,
Qu'il fallait vous traiter comme un extravagant.

CHARLES

Eh mais! que pensez-vous de ce futur beau-père?

ADÈLE.

Pourquoi supposez-vous qu'il puisse me déplaire?
Ainsi que mon cher oncle en direz-vous du mal?

CHARLES.

Quoi! vous avez un oncle?

ADÈLE.

Et très-original,
Généreux et malin, que de tout mon cœur j'aime;
Que je fais enrager pour l'amuser lui-même,
Et qui déteste aussi Monsieur de Saint-Remy.
Il n'a donc qu'en vous seul un véritable ami?

CHARLES.

Moi, son ami, grands Dieux!

ADÈLE.

Ce titre vous offense?

CHARLES.

Ah! bientôt vous saurez ce que sur lui je pense.
Mais puis-je voir votre oncle?

ADÈLE.

Il habite ici près.

CHARLES.

Je puis donc lui parler?

ADÈLE.

Vous avez des secrets
A lui communiquer?

CHARLES.

Je ne dois plus me taire.

ADÈLE.

D'hier au soir il est arrivé d'Angleterre.

CHARLES.

De Londre?

ADÈLE.

Il y cherchait un très-mauvais sujet
Qu'il n'avait vu qu'enfant.

CHARLES.

Eh quoi! c'est là l'objet?...

ADÈLE.

C'est mon oncle Dumont,... qui lui servit de père.

CHARLES.

Dumont!

ADÈLE.

Ah! contre lui comme il est en colère!
Et n'a-t-il pas raison? il l'aimait comme un fils.

CHARLES, à part.

De tout ce que j'entends....

ADÈLE.

Vous paraissez surpris;
Qu'avez-vous?

CHARLES.

(A part.)

Ce n'est rien. Il faut que je m'éclaire.
(Haut.)
De Madame Franval Monsieur Dumont est frère?

ADÈLE.

Mais sans doute.

CHARLES.

Ah! grands Dieux!

ADÈLE.

Quelle agitation!

CHARLES.

Oui! c'est le ciel qui m'a conduit dans la maison.

ADÈLE.

Eh bien ! ce méchant là qu'avec raison l'on blâme,
Mon oncle eut le projet de me rendre sa femme !

CHARLES.

Il se peut !

ADÈLE.

Il disait tout gaîment : Oui, je veux
Que ma nièce et Belman soient unis tous les deux.
Je ferai cet hymen.

CHARLES, à part.

Ah ! pour moi quelle épreuve !

ADÈLE.

Mais du mauvais sujet, grâce au ciel ! je suis veuve ;
Et je m'en réjouis ; c'est un très grand malheur
D'épouser un méchant, un ingrat, un joueur.

CHARLES, à part.

Je me précipitais dans un nouvel abîme.

ADÈLE.

Eh bon dieu ! qu'a-t-il donc ? son regard qui s'anime...

CHARLES, à part.

Moi ! j'aurais pu, grands Dieux ! trahir mon bienfaiteur !
Malheureux, qu'ai-je fait !

ADÈLE, s'éloignant.

Vraiment, il me fait peur.

CHARLES, à part.

Non, traître ! tu cherchais en vain à me séduire !

ADÈLE, à part, regardant Charles.

Il a l'air en courroux ; et que peut-il se dire ?

CHARLES, à part.

Mais je vais déjouer tes infâmes projets.

ADÈLE, de même.

On me l'avait bien dit.

CHARLES, à part.

Nous nous battrons après.

ADÈLE, de même.

Il est dans sa folie.

CHARLES, à part.

Oui, le sort favorable
Me ramène en ces lieux pour punir un coupable.
(Haut.)
Sachez, Mademoiselle...

ADÈLE, effrayée.

Ah! ne m'approchez pas!

CHARLES.

Vous croyez.

ADÈLE.

Non, Monsieur, ne suivez point mes pas.
(A part.)
Comme dans un instant sa tête déménage!
A son âge être fou! c'est vraiment grand dommage!
(Elle sort en courant.)

SCÈNE VIII.

CHARLES seul.

Mais je puis m'empêcher... Ah! cet heureux espoir...
J'en jouirai peut-être en fesant mon devoir...,
Hélas, j'allais trahir mon bienfaiteur, mon père,
Et voir livrer sa sœur!... Pour la sauver que faire?

Je puis me procurer, et par l'ambassadeur,
Quelqu'écrit qui pourra dévoiler l'imposteur.
Mais esssayons d'abord, à l'abri du mystère,
De voir monsieur Dumont, de calmer sa colère;
Et quant à Saint-Remy, je dois feindre avec lui;
Des détails de son plan m'emparer aujourd'hui.
Oui, c'est le seul moyen de déjouer l'adresse
Du méchant qui naguère a séduit ma jeunesse;
Et qui tantôt encor, trompant mon faible cœur,
Enrichi de mes biens, m'allait ravir l'honneur.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

CHARLES, SAINT-REMY.

SAINT-REMY.

Oui, je veux par mes soins qu'établi dans ces lieux
Mon ami soit un jour au comble de ses vœux.

CHARLES.

Ces odieux moyens !...

SAINT-REMY.

Sois donc plus raisonnable.
Des fautes de l'amour on n'est jamais coupable.
On croirait à te voir cet air triste et boudeur,
Que tu commets un crime en cherchant le bonheur.

CHARLES.

Oui tromper est un crime...

SAINT-REMY.

Aux yeux de l'imbécille
Qui sait peu comme on vit à la cour, à la ville.
Pour nous justifier il est mille raisons ;
Et nous aurons bien fait, si nous réussissons.
De ruses et d'esprit les hommes font échange ;
On est trompé, l'on trompe, et tout cela s'arrange.

Tu n'en peux pas douter ; dans le monde on le voit,
La fortune appartient toujours au plus adroit.
Eh mais! jette un instant les yeux sur le grand monde ;
Pèse bien les moyens sur lesquels il se fonde ;
Et si tu descendais un étage plus bas,
Observe et réfléchis, que n'y verrais-tu pas?
Marchands, hommes de loi, tous gens très-nécessaires,
Quand ils ne trompent pas font de tristes affaires.
Le banquier de vos fonds vous offrant l'intérêt,
Parle-t-il du bilan qu'il prépare en secret?
De ces honnêtes gens que l'intrigue stimule,
Trouve-t-on la conduite et basse et ridicule?
Et lorsque la fortune au but les a portés,
En sont-ils moins bien vus dans nos sociétés?
Tu m'as dit qu'à Paris un homme qu'on révère,
Prenait à tes destins un intérêt de père ;
Mais que ton mauvais sort t'en avait éloigné.
Je le crois ; on repousse un homme infortuné ;
Mais que bientôt l'amour, flattant ton espérance,
Te rende possesseur de la fortune immense
Que t'apporte pour dot un objet enchanteur,
Tu seras accueilli de ton cher bienfaiteur.
L'argent seul est le but qui dirige les hommes ;
C'est par lui qu'on peut tout dans le siècle où nous sommes.
Il agit à la fois sur le rang, la beauté ;
Il supplée au talent, presque à la probité ;
Il impose ses lois aux maîtres de la terre ;
Il entretient la paix ou fomente la guerre ;
Enfin l'argent est tout ; quiconque n'en a pas
Quand il peut en avoir, est un sot ici bas ;
Et nous serions vraiment tout-à-fait ridicules,
Si je m'en rapportais, mon cher, à tes scrupules.

CHARLES.

Vous connaissez le monde ; et peut-être ai-je tort
D'opposer à vos vœux un courageux effort ;
Mais certains préjugés....

SAINT-REMY.

J'en crains peu l'influence ;
L'amour est dans ton cœur, il fera résistance.
D'abord sois bien certain, et c'est la vérité,
Que nous n'agissons point contre la probité.
De mes jours je n'ai, moi, fait de mal à personne ;
Mais je suis le torrent où le sort m'abandonne.
Quand madame Franval a cru voir dans mon nom
De quelque souche antique un dernier rejeton,
Dois-je donc aujourd'hui, sachant bien qu'elle m'aime,
La priver d'une erreur qui fait son bonheur même.
Ces mortels enviés, que sont-ils plus que nous ?
N'en ai-je pas l'esprit et même tous les goûts ?
J'aime le jeu, le vin, et surtout la dépense ;
Je me trouve parfois un peu bas en finance ;
Mais je sais m'arranger avec mes créanciers.
Parle-t-on de se battre ? on me voit des premiers ;
Je chéris la beauté qui n'est pas trop farouche.
Le beau nom de l'honneur est toujours dans ma bouche.
Qui me croirait méchant m'aurait très-mal jugé.
Je conviens que je vis sans aucun préjugé.
Les vertus ne font pas des maris très-aimables.
Plus que certaines gens que l'on nomme estimables,
Je puis avec la dame en agir assez bien ;
En l'épousant, tu vois que j'agis pour son bien.

CHARLES, souriant.

Vous répondez à tout.... Je n'ai plus rien à dire.

Ainsi le mariage....

SAINT-REMY.

Elle vient d'y souscrire.
Du contrat, de la noce on forme les apprêts;
La fortune me rit, et je touche au succès.

CHARLES.

Est-ce sous votre nom, peu connu dans la France,
Que vous épousez?

SAINT-REMY.

Fi! De ma haute naissance
J'ai la preuve certaine; et de vieux parchemins
Que jadis ma prudence a fixés dans mes mains,
En me fesant sortir d'une tige guerrière,
Ont fait un colonel de feu mon pauvre père,
Qui, s'il vivait encor, pourrait être surpris
Du rang où la fortune a fait monter son fils.

CHARLES.

C'est très-bien; et de plus cet acte qu'on rédige
Est en votre faveur?

SAINT-REMY.

Oh! c'est un vrai prodige,
Non pas de bel esprit; mais d'un certain talent
Dont le ciel m'a doué, je ne sais trop comment;
Jamais on ne me vit sur les bancs d'une école,
Et j'en remontrerais peut-être au vieux Barthole.

CHARLES.

Vous avez fait sans doute une étude autrefois?...

SAINT-REMY.

Oh! dans notre carrière on sait un peu les lois.
Va, pour notre bonheur tu peux me laisser faire;

Je sais adroitement me tirer d'une affaire.
Mon hymen arrangé, d'abord je songe au tien;
Il m'est, je te l'assure, aussi cher que le mien.
Ta naissance, et surtout la bonté de ton ame,
Te donnent mille droits au succès de ta flamme;
Mais le sort envers toi devînt-il rigoureux,
Dans moi tu trouveras un cœur affectueux,
Qui ne suivit jamais la route trop commune,
De changer ses amis en changeant de fortune.
Je ne ressemble pas à ces hommes du jour,
Que l'on voit toujours prêts à faire un demi-tour;
Et qui n'ont en effet de pose véritable,
Qu'à l'instant où le vent n'est plus au variable.
Connais moi; nous allons subir un même sort;
C'est entre gens d'honneur, à la vie, à la mort.
J'entends monsieur Dumont, écarte tout nuage;
Ne songe qu'à l'objet qui devient ton partage.

CHARLES, à part.

Monsieur Dumont, comment supporter son aspect?
Je dois pourtant....

SAINT-REMY.

Il faut être très-circonspect.
Cet homme à manier est difficile en diable.

CHARLES, à part.

Justes Dieux! s'il savait que je suis le coupable....

SCÈNE II.

CHARLES, SAINT-REMY, DUMONT.

SAINT-REMY.

Ah! sans doute, avec nous, vous venez pour dîner?

DUMONT.

Un tout autre motif ici doit m'amener.
J'arrive pour vous voir exprès de ma demeure,
Et je viens pour causer tout au plus un quart-d'heure.

SAINT-REMY.

C'est bien peu; mais enfin....

DUMONT apercevant Charles.

Ce jeune homme!...

SAINT-REMY.

Monsieur n'est point un inconnu.
C'est le fils d'un ami...

DUMONT, avec un air de mépris.

D'un ami de collége...

SAINT-REMY.

C'est un très-bon enfant, votre sœur le protége,
Et permet que chez elle il prenne un logement.

DUMONT, à part.

Allons, dans la maison encore un intrigant.
Sa physionomie est cependant honnête.

CHARLES, à part.

Éloignons-nous, mon trouble....

SAINT-REMY à Charles, lui fesant signe de rester.

Où vas-tu donc? arrête.
Monsieur ne peut avoir rien de très-important....

DUMONT.

Mais l'objet qui m'amène est peu divertissant.

SAINT-REMY.

Pour vous?

DUMONT.

Pour vous. J'ai dû sur votre caractère,
Malgré ce que m'a dit une sœur qui m'est chère,
Solliciter partout de sûrs renseignemens.
J'en ai reçu, Monsieur, qui sont très-étonnans.

SAINT-REMY.

Et que dit-on? parlez.

DUMONT.

On ose se permettre...
Mais non, devant ma sœur je vous lirai la lettre.

SAINT-REMY.

Ah! c'est donc un écrit?

DUMONT.

Très-fort...

SAINT-REMY.

Vous plaisantez!
Et que dit-il, Monsieur?

DUMONT.

Eh! mais, des vérités!
On me l'assure, au moins.

SAINT-REMY, à part.

Cet écrit m'inquiète.

CHARLES, à part.

Et d'où peut-il venir?

SAINT-REMY.

Eh bien! soit, je m'apprête
A voir les beaux effets d'une inquisition.
Vous ne me gâtez pas, au moins, Monsieur Dumont.

DUMONT.

Ah! vous riez, tant mieux; moi j'aime que l'on rie,
Et je viens vous donner exprès la comédie.

SAINT-REMY.

Eh bien! commençons donc! lisez l'écrit flatteur...

DUMONT.

Très-peu flatteur, Monsieur; il attaque l'honneur.

SAINT-REMY.

Je me pique d'avoir de la philosophie.

DUMONT.

Eh bien l'on dit que, grâce à certaine industrie...

SAINT-REMY.

L'industrie est un bien... tout, depuis l'artisan,
En remontant très-haut, jusques au courtisan...

DUMONT.

Oh! c'est tout autre chose, et vous devez m'entendre.

SAINT-REMY.

Je n'ai pas le bonheur, Monsieur, de vous comprendre.

DUMONT.

Pour vous, homme du monde, il me semble étonnant
Que vous ne sachiez pas ce qu'est un intrigant.
Moi, je suis plus heureux; chaque jour m'en présente;
J'en connais un, surtout, dont l'aspect me tourmente.

Sur les sots et les fous il fonde son avoir.
Cause-t-il, son babil triomphe du savoir;
Ayant soin de flatter, quelqu'ennui qu'il en coûte,
La sotte vanité de celui qui l'écoute,
Il parle aux gens de cour de leurs postes d'éclat,
Batailles aux guerriers, et code au magistrat;
Mais devenu l'ami d'une bonne famille,
Il épouse la mère ou convoite la fille;
Et maître sans retour, d'un cœur trop confiant,
Il punit d'une erreur cet objet imprudent.
L'or, voilà son amour, son but, son espérance;
Et la perte d'autrui fait sa seule existence.

SAINT-REMY, à part.

(Haut.)

O le maudit vieillard! Ce n'est pas voir en beau.

CHARLES.

Ah! l'on pourrait encor rembrunir le tableau.
Monsieur ne parle pas de la perfide adresse
Que met ce corrupteur à tromper la jeunesse;
Il a dans ses discours un ton de vérité....
Son esprit raisonneur ou sa folle gaîté
Vous flatte, vous séduit et vous met sans défense.
Au but qu'il se promet vous le portez d'avance;
Et les fils qu'en tous sens il vous aura tendus,
Vous ont enveloppé même avant qu'ils soient vus.
On se débat en vain; une force secrète
Du jeune infortuné vient hâter la défaite.
Une fois éloigné de son premier chemin,
Ne pouvant y rentrer, il cède à son destin,
Et s'aperçoit trop tard, au fond du précipice,
Qu'une première erreur est un pas vers le vice;

Qu'on ne peut s'écarter des hommes vertueux,
Sans perdre son estime et cesser d'être heureux.

DUMONT, allant à lui.

Ce jeune homme a vraiment....

SAINT-REMY, avec une colère intérieure.

La touchante boutade!

DUMONT, revenant sur ses pas.

Que je suis fou! de l'autre il est le camarade.

SAINT-REMY.

Sans défendre les gens que l'on accuse ici,
Je plains ceux que le sort force de vivre ainsi:
Il faut bien des vertus à qui connaît les hommes,
Et tous ne vivent pas dans l'aisance où nous sommes.
Quand un aventurier fait quelques malheureux,
Croyez qu'il est encor bien plus à plaindre qu'eux.
N'est-ce pas un tourment de chercher la fortune,
Sans avoir de moyens pour s'en procurer une?
Sous un abord riant il cache ses ennuis;
A tromper, à trahir il consume ses nuits;
Sa vie est un travail; ce travail est de feindre,
De flatter, de mentir, de désirer, de craindre;
De concevoir un plan, de chercher un projet,
Qui, s'il est déjoué, le perdra tout-à-fait.
Il faut qu'il ait enfin, pour saisir la fortune,
Des talens que nous cache une route commune;
Mais qui placés plus haut auraient un noble éclat.
Un intrigant peut être un grand homme d'état;
Pauvre, il doit dans le monde affecter l'opulence,
Et sous un tissu d'or cacher son indigence;
Il s'empare d'un rang qui lui fut refusé;
Il se bat pour l'honneur, quand il est méprisé;
Il n'a point de parens, d'amis ni de patrie,

Et la honte l'attend au terme de sa vie.

(Reprenant un air riant.)

Cet homme est-il heureux? Eh bien! voilà pourtant
Comme on voit s'écouler les jours d'un intrigant.

DUMONT, le regardant.

Il faut avoir senti ce qu'on sait si bien peindre.

SAINT-REMY.

Monsieur....

CHARLES, à part.

Par ces aveux il me force à le plaindre.

SCÈNE III.

CHARLES, SAINT-REMY, MADAME FRANVAL, DUMONT.

MADAME FRANVAL.

Tu m'as fait demander; de ta joyeuse humeur
Est-ce un présage heureux?

DUMONT, brusquement.

Je suis très-gai, ma sœur.

MADAME FRANVAL.

Tant mieux! j'aime à te voir devenir raisonnable.

(A Charles.)

Bon jour, Monsieur Lowel.

CHARLES, à part.

Cet affreux nom m'accable.

DUMONT.

Monsieur a nom Lowel?

SAINT-REMY.

Ne vous ai-je pas dit
Qu'il était l'héritier d'un homme en grand crédit?
Ce jeune homme a commis une légère faute....

DUMONT.

Je connais un Lowel qui dans la chambre haute....

SAINT-REMY.

Ce n'est pas celui-là; c'est un autre seigneur
Qui voulut l'an dernier m'unir avec sa sœur;
Une fort belle femme, et de qui la naissance
N'approche point encor de sa fortune immense.
Je refusai tout net cette grande union:
Je n'avais point d'amour et point d'ambition.
Je ne puis concevoir qu'aujourd'hui l'on s'unisse
Par un simple calcul d'orgueil et d'avarice.
La fortune à ce point ne peut frapper mes yeux;
Et j'aimerais mieux vivre obscur et malheureux,
Que de lier mon sort au destin d'une femme
Qui du plus tendre amour n'eût pas rempli mon ame.

DUMONT, à part.

Le fripon!

CHARLES, à part.

Quelle adresse!

MADAME FRANVAL.

Oui, je crois en effet...

DUMONT.

Oui, tu crois bonnement les contes qu'on te fait.

MADAME FRANVAL.

Voulez-vous donc toujours me tourmenter, mon frère?

SAINT-REMY.

Ah! ne le blâmez pas; j'approuve sa colère;
Monsieur a, ce matin, reçu certain billet
Qui me traite fort mal; il va vous mettre au fait.

MADAME FRANVAL.

Ah! des méchans, je crois, vous n'avez rien à craindre.

SAINT-REMY.

Mais l'homme le plus pur peut avoir à s'en plaindre.
(A Dumont.)
D'abord quel est celui qui vous a fait l'envoi?

DUMONT.

Il n'a point mis son nom.

SAINT-REMY, à part.

Bonne affaire pour moi!

CHARLES, à part.

Si j'osais!....

MADAME FRANVAL.

Ce serait une lettre anonyme?

DUMONT.

J'en conviens.

(Saint-Remy respire.)

MADAME FRANVAL.

Vous croiriez...

DUMONT.

Serait-ce un si grand crime?
Très-souvent, sans signer, on dit la vérité....

SAINT-REMY.

Non, Monsieur; j'en appelle à votre probité.

DUMONT.

On peut craindre l'effet d'un avis salutaire.

SAINT-REMY.

Le plus prudent alors, Monsieur, est de se taire.

MADAME FRANVAL.

Qu'on ne me parle plus d'un misérable écrit
Qui flétrit, selon moi, l'inconnu qui le fit.

SAINT-REMY.

Non, non; pour m'obliger vous daignerez l'entendre.
Il faut que nous sachions les moyens qu'on veut prendre
Pour me perdre à vos yeux.... J'aime la vérité,
Et dans mes actions je fuis l'obscurité.
Allons, lisez, Monsieur.

MADAME FRANVAL.

Je vous préviens d'avance
Que je ne fais point cas de cette impertinence.

DUMONT.

M'y voilà. (Il lit.)

« Monsieur, d'après l'estime dont vous jouissez généralement, je crois de mon devoir de vous prévenir du danger qui menace votre sœur.

SAINT-REMY.

C'est très-bien; le début est brillant.

DUMONT, lisant.

» Si je ne partais à l'instant pour Londres, j'irais vous donner de vive voix la preuve que le prétendu chevalier qui doit l'épouser, n'est qu'un intrigant.

SAINT-REMY, avec humeur.

Ah!

DUMONT.

Le mot est écrit, et très-lisiblement. (Lisant.)

» Sa naissance est obscure....

SAINT-REMY.

Oui ! l'on me connaît bien ! ma naissance est obscure !
Allez donc à Barrège éclaircir l'aventure ;
On vous dira, Monsieur, que depuis trois cents ans,
Des Derfeuille on connaît les nobles descendans.

CHARLES, à part.

Derfeuille ! mais ce nom....

MADAME FRANVAL.

Je puis montrer la preuve....

CHARLES, à part.

J'en puis avoir une autre....

DUMONT, lisant.

» Sa naissance est obscure, sa fortune nulle, sa probité
» plus que suspecte....

SAINT-REMY.

Ah ! c'est mettre à l'épreuve
L'homme le plus tranquille. Eh bien ! voyez, ami,
Si l'homme le plus pur est jamais à l'abri ;
Vous qui me connaissez, et depuis votre enfance,
Sur l'honneur vous savez ce que de moi l'on pense ;
Personne sur cela n'est plus instruit que vous ;
Mais déjà dans vos yeux éclate le courroux ;
Oui, vous vous révoltez contre une calomnie
Qui tendrait à jeter des soupçons sur ma vie.
(Montrant Charles.)
Lui seul, sans doute, ici peut me justifier ;
Mais non, je vous défends, mon cher, de l'essayer ;
A de tels ennemis je ne dois pas répondre,
Et je ne dirais pas un mot pour les confondre.

MADAME FRANVAL.

J'approuve cet orgueil ; non, vous ne devez pas

Répondre en ce moment à des propos si bas.
Mais Monsieur peut très-bien, pour détromper mon frère,
Défendre son ami.

CHARLES, à part.

Je ne puis plus me taire.

(Haut.)

L'honneur veut qu'à l'instant ..

DUMONT, l'interrompant.

On s'entend au besoin,
Et je puis récuser un semblable témoin.

CHARLES.

Mais je puis vous apprendre....

DUMONT.

Ah! terminons, de grâce!
Si vous restez, Monsieur, je vais quitter la place.

CHARLES.

J'obéis; mais bientôt....

DUMONT.

Il suffit, serviteur.

CHARLES.

Plus tard je remplirai les devoirs de l'honneur.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

SAINT-REMY, MADAME FRANVAL, DUMONT.

DUMONT.

Continuons l'écrit. (Lisant.)

» Si madame Franval veut retarder son mariage de trois

» semaines seulement, j'ose l'assurer que je me ferai con-
» naître, en lui donnant des preuves convaincantes de
» tout ce que j'avance ici. »

Si la lettre est blâmable,
Son auteur en ce point se montre raisonnable.
Puisque pour vous convaincre il demande du tems,
Ne peut-on différer l'hymen quelques instans?
Ne pouvez-vous, enfin, pendant quelques semaines,
Porter patiemment vos amoureuses chaînes?

MADAME FRANVAL.

Que vous me tourmentez avec ce ton railleur!
Jusque dans vos conseils vous mettez de l'aigreur.
Mais puisque vous blâmez l'hymen qui se prépare,
De vos sarcasmes froids il faudrait être avare;
Ne pas montrer surtout vos sentimens secrets,
Et vos petits moyens auraient plus de succès.

DUMONT.

C'est un tort, j'en conviens; tel est mon caractère.
Monsieur est bien plus fin; il sait se contrefaire.

SAINT-REMY.

Monsieur!

DUMONT, avec force.

Vous n'êtes pas maître encore en ces lieux;
Et je ne me tais, moi, qu'autant que je le veux.

MADAME FRANVAL.

Ah! songez, Saint-Remy!

DUMONT.

Je puis dire, je pense,
Que cette pauvre sœur fait une extravagance;
Que l'écrit est très-bon, et qu'elle eût fort bien fait
D'attendre quelque tems les preuves qu'il promet.

MADAME FRANVAL.

Mais enfin, dites-moi, puis-je avoir de l'estime
Pour des renseignemens que m'offre un anonyme?
Surtout lorsque c'est vous qui n'aimez pas Monsieur,
Qui m'apportez l'écrit?

DUMONT.

Très-bien; j'en suis l'auteur.
Parlez de bonne foi; vous le croyez, je gage.

MADAME FRANVAL.

Je ne dis pas cela.

SAINT-REMY.

Ah! c'est lui faire outrage.
Monsieur ne m'aime pas; mais je répondrais bien
Qu'il n'a pu, pour me perdre, user d'un tel moyen.

DUMONT.

Ne me défendez pas, Monsieur, je vous en prie;
Et votre estime aussi très-fort me contrarie.

MADAME FRANVAL.

Mais avouez au moins que vous prenez un ton
Qui peut justifier cet indigne soupçon.
Que dois-je donc penser? Qu'un malfesant génie
Répand dans ma maison sa noire calomnie;
Que, pour rompre mes nœuds, il veut adroitement
De son crime caché vous faire l'instrument.

DUMONT.

C'est très-bien raisonner.

SAINT-REMY.

De terminer l'affaire,
Moi, je vois un moyen: Monsieur veut qu'on diffère
Le moment désiré qui doit m'unir à vous;

Il faut le retarder ; allons, résignons-nous.
C'est un cruel parti ; j'en gémirai, sans doute,
C'est pour avoir la paix, le bonheur qu'il m'en coûte.
Dans la société, peut-être, on jasera ;
Dieu sait ce que sur nous chaque méchant dira ;
Mais enfin il le faut : ce cruel sacrifice
De tous mes envieux trompera la malice.

DUMONT, à part.

Serpent !

MADAME FRANVAL.

Non, la raison, votre amour, mon bonheur,
Repoussent le parti que vous dicte l'honneur.
De tous vos ennemis la rage est impuissante,
Et je mettrai ma gloire à tromper leur attente.
Dès aujourd'hui, bien loin de céder à leurs vœux,
Je hâte le moment qui doit nous rendre heureux.
Le contrat est tout fait et déjà le notaire
Nous attend pour signer : venez. Adieu, mon frère.
(Revenant à Dumont.)
Ou si tu veux prouver que tu chéris ta sœur,
Répare ton injure en signant mon bonheur.

DUMONT.

Je ne signerai point ; je vous en remercie ;
Vous vous marirez bien sans moi, ma bonne amie.
(Elle sort avec Saint-Remy.)

SCÈNE V.

DUMONT, CHARLES.

DUMONT, seul.

Peste soit de ma sœur! surtout de son amant!
C'est moi qui suis le sot; le drôle est triomphant.

CHARLES, à part, en entrant.

Il est seul.... je voudrais.... non; malgré moi je n'ose...

DUMONT, à part, en apercevant Charles.

Eh quoi! l'autre revient! me veut-il quelque chose?
(Haut.)
Comment! vous n'allez pas avec le bon ami
Dont vous avez tantôt si bien pris le parti?

CHARLES.

Moi, son parti! grand Dieu!

DUMONT.

Ah! vous êtes timide.
Vous n'en valez pas mieux avec votre air candide.
Vous faites de bonne heure un dangereux métier.

CHARLES.

Croyez que je pourrais!...

DUMONT.

Quoi! vous justifier!
Vous tremblez; il vous manque encor de l'assurance.
Cela viendra; dans tout un jeune homme commence.

CHARLES.

Combien vous m'affligez par ce cruel soupçon!

DUMONT.

Vous n'êtes pas l'ami d'un insigne fripon!

CHARLES.

Vous voyez son ami bien moins que sa victime.

DUMONT.

La liaison pourtant entre vous est intime.

CHARLES.

Un malheureux hasard m'a conduit en ces lieux;
Mais je ne fus jamais l'ami d'un homme affreux.

DUMONT, allant à lui avec intérêt.

D'un homme affreux! c'est bien; mais dites-moi, de grâce,
Pourquoi dans la maison avez-vous une place?
Quand on n'est pas l'ami d'un méchant garnement,
On ne vient pas chez lui prendre un appartement.
D'ailleurs, n'avez-vous pas démenti cette lettre?...

CHARLES.

Moi! j'approuve celui qui vous l'a fait remettre;
Sur mes intentions vous vous êtes mépris;
Et moi-même, j'étais si troublé, si surpris,
Que craignant d'irriter encor votre colère,
J'ai dû vous obéir, m'éloigner et me taire.

DUMONT.

Hein! comment? vous seriez aussi de mon avis?
Mais si vous n'êtes pas au rang de ses amis,
Tantôt pour le prouver vous eussiez dû, je pense,
De toute autre façon appuyer l'évidence;
De l'écrit clandestin justifier l'auteur.

CHARLES.

Je l'ai voulu cent fois; mais sur mon faible cœur

La crainte a prévalu.... mon embarras extrême....
Un motif que je n'ose avouer à moi-même....

DUMONT.

Oui, je comprends très-bien. Monsieur de Saint-Remy,
Peut-être, malgré vous, vous reçut en ami;
Peut-être il vous aura rendu quelque service....
Et ses bienfaits honteux vous ont fait son complice.
C'est un tort; il faut rompre un lien dangereux.
Si votre jeune cœur est encor vertueux,
Je veux vous seconder, sauver votre jeunesse
De l'appât que vous offre une coupable adresse.
Oui, vous m'intéressez; votre cruel état,
Votre abandon, surtout, me rappelle un ingrat;
Mais ne songeons qu'à vous: d'abord, je vous oblige
A parler hautement; c'est un point que j'exige;
Chez ma sœur, à l'instant, rendons-nous tous les deux;
Confondez d'un seul mot cet homme astucieux;
Venez dès ce moment éclairer notre veuve.

CHARLES.

Elle rejetterait la vérité sans preuve.
Je dois plutôt, avant d'attaquer l'imposteur,
Consulter des Anglais, voir leur ambassadeur;
Je suis lié, Monsieur, avec son secrétaire,
Et son secours pourrait nous être nécessaire.
Certain nom de Derfeuille....

DUMONT.

Hein! Derfeuille! ce fat
Prétend que c'est son nom, et le prend au contrat.

CHARLES.

Non, ce n'est pas le sien; Saint-Remy vous abuse;

Mais il faut que ce nom le démasque et l'accuse ;
Et quand j'aurai sur lui certain renseignement....

DUMONT.

Pour l'obtenir, Monsieur, ah! courez promptement ;
Contre mon chevalier découvrez quelque chose,
Et près de vos parens je plaide votre cause.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

DUMONT, seul.

Sur ce jeune Lowel je fonde peu d'espoir ;
Il voudrait une preuve... et pourra-t-il l'avoir ?
Pour démasquer un fourbe il est plus d'un obstacle ;
Et quand on y parvient, ce n'est que par miracle.
Mon projet est meilleur. Dans ce beau métier-là,
Que veut le chevalier? de l'or? il en aura.
Oui ; mais s'il se fâchait? On n'est pas malhonnête,
Pour offrir son argent, surtout en tête-à-tête.
Des piéges d'un fripon je sauverai ma sœur...
Pour m'en débarrasser je suis piqué d'honneur.
Riche, point d'héritiers, que m'importe la somme!
Il faut dès aujourd'hui que je chasse notre homme.
C'est mon dernier moyen. Nous essaîrons avant
De nous en délivrer, mais sans argent comptant.

SCÈNE II.

DUMONT, ADÈLE.

DUMONT, à Adèle.

Ah! te voilà, petite?

ADÈLE.

Eh oui! je viens d'apprendre
Que vous étiez ici.

DUMONT.

Lowel se fait attendre;
De chez l'ambassadeur il n'est pas revenu?

ADÈLE.

Non; depuis son accès je ne l'ai pas revu.

DUMONT.

Quoi! son accès?

ADÈLE.

Mais, oui; malgré son air aimable,
Son organe si doux, sa tournure agréable,
J'ai bien vu qu'il avait le timbre un peu fêlé.

DUMONT.

Tu ris, ma chère enfant?

ADÈLE.

Non, quand il m'a parlé,
Sa figure animée était si singulière...
Puis il me regardait de certaine manière...

DUMONT.

Ah! tu dis....

ADÈLE.

Il avait un air si malheureux,
Qu'en le voyant ainsi, moi, j'ai baissé les yeux.

DUMONT.

Ah!

ADÈLE.

Cela ne m'a pas long-tems inquiétée.
Je sais que d'un amant quand l'ame est agitée,

On lit dans ses regards certain je ne sais quoi....
Oh! je m'y connais trop pour qu'on me trompe, moi.

DUMONT.

Ah! c'est donc à ses yeux que jugeant sa folie...

ADÈLE.

Non, c'est à ses discours.

DUMONT.

Voyons, ma chère amie.

ADÈLE.

C'est lorsque tous les deux nous avons conversé,
Que j'ai vu que l'esprit était tout renversé.
Dès le premier moment j'ai prévu son délire;
Au point que ne sachant dans mon trouble que dire,
J'ai parlé de ma mère ainsi que de l'époux
Qu'elle allait se donner aujourd'hui malgré vous.
Ah! c'est à tout cela que sa tête est partie:
« Madame de Franval, m'a-t-il dit, se marie
» Avec cet intrigant! se peut-il? Ah! grand dieu!
» Je dois tout révéler; il le faut, je le veu:
» Nous nous battrons après. » Puis il fesait un geste,
Effrayant, comme ça. A ce maintien funeste,
Craignant d'être victime aussi de sa fureur,
J'ai fui cet insensé, tout en tremblant de peur.

DUMONT, à part.

Je vois, à ce récit de la douce innocence,
Que je n'ai pas trop mal placé ma confiance,
Et que notre jeune homme est de très-bonne foi.

ADÈLE.

Il vient, je ne veux pas qu'il soit si près de moi.
(Elle passe de l'autre côté.)

SCÈNE III.

CHARLES, DUMONT, ADÈLE.

DUMONT.

Eh bien! mon cher Monsieur, est-il tems qu'on agisse?
Et d'un aventurier me ferez-vous justice?
Avez-vous quelqu'écrit qui découvre à ma sœur
Quelques aimables tours de l'adroit imposteur?

CHARLES.

Non, je n'ai pu trouver l'ami de mon enfance,
A la campagne il a suivi son excellence;
Mais il revient ce soir.

DUMONT.

Ma foi, n'attendons plus
Des secours qui pourraient devenir superflus.
Démasquez-le à l'instant...

CHARLES.

Comptez sur mon courage.
Oui, son expulsion deviendra mon ouvrage.
D'obtenir vos bontés mon cœur est si jaloux!...

DUMONT.

Notre fripon chassé, je m'occupe de vous;
Je verrai vos parens, et bientôt, je l'espère,
Je vous reconduirai moi-même à votre père.

CHARLES.

Ah! puissé-je obtenir un généreux pardon!

ADÈLE.

Si mon oncle revoit son fils d'adoption,
Je gage....

CHARLES, tremblant.

Comme moi, ce fils serait coupable?

DUMONT.

Mon fils! il ne l'est point mon fils, ce misérable!

CHARLES.

Ah! pardon. Je l'ai cru....

ADÈLE.

Vous l'appeliez jadis
Votre aimable orphelin, et même votre fils.

DUMONT.

Oui, lorsque les vertus embellissaient son ame;
Lorsque j'ai désiré que tu fusses sa femme.

CHARLES.

Grand Dieu!

DUMONT.

Mais à présent qu'il n'est plus qu'un vaurien,
J'ai rompu tous nos nœuds; Belman ne m'est plus rien.

ADÈLE.

Peut-être des méchans ont trompé sa jeunesse,

CHARLES.

Abandonné trop tôt à sa fougueuse ivresse,
Et dupe ainsi que moi des gens qui l'ont trahi,
Il a fait une faute et s'en repent aussi.
Sur le point de tomber au fond du précipice,
Il cherchera sans doute une main protectrice;
Et comme moi, peut-être, au sein de son malheur,
Il est entre les mains de son libérateur.

Notre sort se ressemble, et sa faute est la mienne;
Avec même indulgence il faut traiter la sienne;
Quand il viendra vers vous réclamer vos bienfaits,
Pourrez-vous repousser ses douloureux regrets?

ADÈLE, attendrie.

Qui ne pardonnerait quand vous plaidez sa cause?

DUMONT.

Vraiment avec chaleur... mais parlons d'autre chose;
Et quant à ce pardon, nous n'en sommes pas là.
J'entends du bruit, je crois, oui, tous deux les voilà.
Allons, vite, attaquez notre épouseur en face:
De votre premier coup il doit quitter la place:
Vous n'avez maintenant plus rien à ménager.
Ferme! je serai là pour vous encourager.

(Il fait passer Charles à sa gauche.)

SCÈNE IV.

DUMONT, CHARLES, MADAME FRANVAL, SAINT-REMY, ADÈLE.

SAINT-REMY.

Ah! c'est toi, cher Lowel! prends part à mon ivresse:
Un premier nœud déjà couronne ma tendresse.
Si j'en crois l'apparence, il a fait des heureux:
Tu nous peux maintenant féliciter tous deux.

CHARLES.

Y pensez-vous? qui? moi! féliciter Madame,
Quand vous savez, Monsieur, qu'une odieuse trame....

SAINT-REMY.

Comment?

CHARLES.

Ne formez pas cet horrible union,
Madame; elle ferait votre confusion.

DUMONT, à part.

C'est très-bien commencer.

MADAME FRANVAL.

Ciel! que voulez-vous dire?

CHARLES.

Monsieur vous a trompée.

SAINT-REMY.

Ah! quel est ce délire,
Mon ami?

CHARLES.

Votre ami! je ne le fus jamais;
Et je dois dévoiler tous vos affreux projets.

SAINT-REMY.

(A part.)
Eh quoi! lorsque tantôt... Contenons ma colère.
(Haut.)
Ne vous souvient-il plus que, reçu comme un frère,
Ma touchante bonté....

CHARLES.

Ne me rappelez pas
L'instant qui fit ma honte.

SAINT-REMY, à part.

O Dieu! quel embarras!

MADAME FRANVAL.

Monsieur!...

CHARLES.

Sachez d'abord que l'écrit anonyme
Que vous avez tantôt regardé comme un crime,
N'est point par les méchans un mensonge inventé;

Tout en est vrai, Madame; et l'honneur l'a dicté.

DUMONT à part, en se frottant les mains.

L'honneur! il a raison; c'est parler à merveille.

ADÈLE, à part.

Ma mère réfléchit.

SAINT-REMY.

Je doute si je veille:
De tout ce que j'entends je demeure surpris.
Qu'opposer à cela, si ce n'est du mépris?

CHARLES.

Par ce calme apparent vous nous trompez encore;
Je le vois dans vos yeux, le courroux vous dévore;
Vous prévoyez déjà le sort qui vous attend.
Je ne dis plus qu'un mot; je retourne à l'instant
Chez un homme qui peut dévoiler votre vie.
Et ravir la victime à votre perfidie.
Oui, des preuves bientôt... Madame, en attendant,
Craignez tout de l'effet d'un cœur trop confiant;
Suspendez cet hymen; croyez-en votre frère;
Sur votre sort futur la vérité l'éclaire.
Si vous la repoussez, tremblez de votre erreur;
Vous unirez vos jours à ceux d'un imposteur.
Et quant à vous, Monsieur, j'entends votre menace,
Nous nous verrons demain: entre nous plus de grâce.

(Il sort.)

SCÈNE V.

DUMONT, MADAME FRANVAL, SAINT-REMY, ADÈLE.

SAINT-REMY, d'un grand sang-froid.

Vraiment, Monsieur Dumont, je ne l'aurais pas cru.
J'en reste stupéfait, quoiqu'on m'eût prévenu.

DUMONT.

De quoi vous prévint-on ?

SAINT-REMY.

Eh mais, de votre haine.
Pour me perdre, Monsieur, que vous prenez de peine !

DUMONT.

Comment, vous m'accusez ?...

SAINT-REMY.

Moi ? non : c'est ce méchant
Qui malgré vous trahit un secret important.
Quoi ! vous le connaissez depuis une heure à peine,
Et je vois que déjà l'amitié vous entraine.
Il sait donc vos projets ; vous en avez causé ?
On s'arrange en secret, et je suis accusé ;
Et cependant tantôt loin d'appuyer la lettre,
Il m'a justifié.

DUMONT.

Voulez-vous bien permettre ?....

SAINT-REMY.

Ah ! permettez aussi, soyez juste un instant.
Au tribunal toujours l'accusé se défend.
Je reviens à Lowel. Par quelle circonstance
A-t-il en amitié cette brusque inconstance ?
(A madame Franval.)
Mais je vois le motif ; ce jeune écervelé
Que j'excuse un peu plus, m'avait tantôt parlé
Des grâces, des vertus de votre jeune Adèle....

ADÈLE, à part.

On sait !...

SAINT-REMY.

Il ne faut pas rougir, Mademoiselle ;

Tous les jours on inspire un tendre sentiment,
Sans que de notre aveu....

MADAME FRANVAL.

Vous rougissez, vraiment?

ADÈLE.

Mais, non....

SAINT-REMY, à madame Franval.

Ah! n'allez pas vous montrer trop sévère!
On doit savoir aimer aussitôt qu'on sait plaire.

MADAME FRANVAL, à sa fille.

Vous le connaissez donc?

ADÈLE.

Je l'ai vu quelquefois.

MADAME FRANVAL.

Depuis combien de tems?

ADÈLE.

Depuis près de trois mois.
Mon oncle le sait bien; j'ai conté sans mystère
Que ce jeune Lowel désirait de me plaire;
Que de plus il romprait votre hymen projeté.
Moi, je ne cache rien; voilà la vérité.

DUMONT.

En voilà bien d'un autre!

SAINT-REMY.

Eh bien! voyez, Madame,
Comme tout se découvre! Ah! quel complot infâme!
De cette trahison vous connaissez l'objet.
Ne pouvant réussir, Monsieur voit en secret
Notre jeune étourdi qui se laisse séduire,
Et s'unit au projet que l'on a de me nuire;

Il ose m'accuser, bien assuré qu'un jour
On paîra son mensonge en payant son amour.

DUMONT.

Il faut pour vous entendre user de patience;
Mais je voulais encor juger votre impudence.
Quoi! vous osez, Monsieur!

SAINT-REMY.

Oui, c'est la vérité;
Ma perte était le but de ce lâche traité.
Madame a trop d'esprit....

DUMONT.

Madame est une folle;
Et vous le plus adroit....

MADAME FRANVAL.

Monsieur, quelle parole
Votre courroux ici vous fait-il prononcer?

SAINT-REMY.

Laissez, laissez, Madame; il ne peut m'offenser;
Quelle que soit ici son injustice extrême,
Monsieur est votre frère, et je crois qu'il vous aime.

DUMONT.

Mais je dois....

MADAME FRANVAL.

C'est assez; mon cœur est affecté,
Et je veux respirer au moins en liberté.
J'ai besoin de repos; cette scène cruelle....
(A Saint-Remy.) (A sa fille.)
Je vous verrai bientôt. Venez, Mademoiselle.
(Elle sort avec Adèle.)

SCÈNE VI.

DUMONT, SAINT-REMY.

DUMONT, à part.

Il reste ; allons, morbleu ! profitons du moment.

SAINT-REMY, à part.

Ah ! quelle trahison !

DUMONT, à part.

Sacrifions l'argent.

(A Saint-Remy, qui, en le voyant, cherche à l'éviter.)

Vous m'en voulez, Monsieur ?

SAINT-REMY.

Quoi ! cela vous étonne ?

Vous m'attaquez toujours.

DUMONT.

Oh ! je vous le pardonne.

SAINT-REMY.

Je vous en veux bien moins qu'à ce perfide ami,
Qu'à ce lâche Lowel qui pour vous m'a trahi ;
Car votre haine au moins se montre avec franchise.

DUMONT.

Et moi, je vous admire. Il faut que je le dise ;
Pour tromper vous avez un merveilleux talent ;
Vous savez repousser le plus fort argument,
Et même le tourner contre votre adversaire.
Vous forceriez, je crois, la raison à se taire.

SAINT-REMY.

Vous voulez plaisanter !

DUMONT.

Je parle franchement ;
Vous m'avez subjugué.

SAINT-REMY.

Bon ! c'est un compliment ?

DUMONT.

Ma foi, non ; que ma sœur se marie à sa guise,
Qu'elle fasse pour vous la plus haute sottise,
Elle le veut ; c'est bien.

SAINT-REMY.

Une sottise ! en quoi ?

DUMONT.

Allons, vous le savez, et beaucoup mieux que moi.
Si j'ai tort de trouver ce lien très-blâmable,
Ne peut-on arranger la chose à l'amiable ?

SAINT-REMY, étonné.

A l'amiable ?

DUMONT.

Eh oui ! Dans l'affaire, d'abord,
Je prétends vous donner un intérêt très-fort.

SAINT-REMY.

Quoi ! dans votre commerce ?

DUMONT.

Oui, pour vous, je m'avise
Aujourd'hui de tenter une grande entreprise.
Comme négociant, moi, j'ai le préjugé
Qu'avec beaucoup d'argent tout peut être arrangé.

SAINT-REMY.

Oui ; des gens tels que vous c'est assez la manière.
Eh bien ! parlons argent, si cela peut vous plaire.

DUMONT.

Je sais qu'un gentilhomme en fait très-peu de cas ;
Quand on vous l'offre, enfin, vous ne refusez pas.

SAINT-REMY, à part.

Je crois le deviner.

DUMONT, à part.

Il faut brusquer la chose.
(Haut.)
Vous épousez ma sœur ?

SAINT-REMY.

Eh quoi ! c'est là la cause ?...

DUMONT.

Cet hymen me déplaît ; ce n'est pas un secret.

SAINT-REMY.

Je sais pour l'empêcher ce que vous avez fait.

DUMONT.

Je ferai pis encor si l'on veut m'y contraindre.

SAINT-REMY.

Bon ! j'espère avant peu n'avoir plus à vous craindre.

DUMONT.

Pardonnez-moi, Monsieur ; je ne suis pas malin,
Mais je suis entêté ; c'est quelque chose enfin.
Pourquoi, quand nous pouvons traiter bien une affaire,
Aller lutter d'intrigue, et nous faire la guerre ?
Et que n'agissons-nous comme un certain Valmont ?

SAINT-REMY.

Comment a-t-il agi ?

DUMONT.

C'était un homme rond,
Aussi riche que moi, moins entêté peut-être,

Et qu'on eût fait plutôt sauter par la fenêtre
Que de le voir céder.... Sa fille aimait, dit-on,
Un certain chevalier, un très-joli garçon;
La belle était majeure, et pouvait sans son père
Se marier enfin; le bon homme en colère
Ne vit qu'un seul moyen de rompre ces doux nœuds;
Il prit beaucoup d'argent, vint voir notre amoureux;
Lui dora la pilule, et fit si bien qu'en somme,
Il arrangea la chose avec ce galant homme.

SAINT-REMY.

Et vous croyez, Monsieur, qu'on peut me proposer?...

DUMONT.

Moi, je crois qu'on serait un sot de refuser.
Quelque talent qu'on ait, de quelqu'éclat qu'on brille,
Lorsque l'on ne plaît pas à toute une famille,
De ne pas la troubler il est je crois prudent;
Et l'on accepte alors un accommodement.

SAINT-REMY.

Quand par de tels moyens on cherche la richesse....

DUMONT.

Il faut que les présens soient d'une telle espèce....
Je le sais... Je conviens qu'on ne saurait offrir
Qu'une somme qui pût ne pas faire rougir
Un homme délicat.... Ma fortune est très-grande;
Je puis rendre service, et sans qu'on le demande;
Et pour nous arranger, le moyen que je prends
Est de faire un cadeau de trois cent mille francs.
Ce présent tel qu'il est peut consoler, j'espère,
De la perte qu'on fait d'un aimable beau-frère?

SAINT-REMY, troublé.

Monsieur, mon embarras....

DUMONT.

Il est très-naturel ;
Mais mon empressement dans cette affaire est tel,
Qu'il faut vous décider.

SAINT-REMY.

Monsieur, songez qu'on m'aime!

DUMONT.

Si cela n'était pas, agirais-je de même?
Vous n'épouserez pas si vous tardez d'un jour ;
Et trois cent mille francs valent beaucoup d'amour.
Notre assaut pourrait bien....

SAINT-REMY, à part.

En effet, le tems presse,
De madame Franval je crains que la faiblesse....

DUMONT, tirant un gros porte-feuille.

Là, ma somme est comptée, et toute en bons billets :
Si vous n'acceptez pas, prenez garde aux regrets.

SAINT-REMY, agité.

Monsieur !

DUMONT.

Un simple oui, me suffit d'ordinaire ;
Et toujours lestement, moi, je traite une affaire.
(Montrant du papier.)
Seulement à ma sœur, par un petit écrit
Vous lui rendez la foi que son cœur vous promit,
Sans dire le pourquoi ; je connais trop son ame
Pour craindre après cela de la voir votre femme.
Oui, quatre mots de vous, enfin, me suffiront.

SAINT-REMY, à part, très-agité

Que faire? la sœur vient me couvrir le front

DUMONT, étalant les billets.

Avec cela, tenez, en vivant comme un sage,
Des traits de la fortune on peut braver l'orage.
Après tant de fatigue on trouve le repos,
Et l'on jouit en paix du fruit de ses travaux.

SAINT-REMY, à part, jetant des regards avides sur le porte-feuille.

Quoi! trois cent mille francs!... ils me troublent la vue.
C'est une fortune! ah! d'espoir mon ame émue....
(Regardant de tous côtés.)
N'est-ce point une ruse? Oh! non; je n'entends rien.
Personne n'est ici.

DUMONT.

Décidez-vous. Eh bien!

SAINT-REMY, dans la plus grande agitation.

Avant, Monsieur, je dois....

DUMONT.

Écrivez tout de suite;
Je compte votre argent, et vous l'aurez bien vite.
(Il se met à compter les billets sur la table.)

SAINT-REMY, à part.

Si je refuse, ô ciel! quels seront mes regrets!
Il est tems de fixer mes esprits inquiets.
Si je n'accepte pas, et si mon mariage
Est rompu.... c'est de quoi se poignarder de rage.
Saisissons le présent; il n'est point d'avenir
Pour un homme prudent qui veut vivre et jouir.
(Haut.)
Vous voulez un écrit? il faut vous satisfaire.

DUMONT, toujours comptant les billets.

Très-bien; nous allons donc terminer notre affaire.

SAINT-REMY, à l'instant où il prend la plume, aperçoit Madame Franval qui entre par la droite,

(A part.) (Haut, rejetant la plume.)

Madame de Franval! C'est un piége... (Il crie.) Monsieur!
M'insulter à ce point! douter de mon honneur!

SCÈNE VII.

DUMONT, MADAME FRANVAL SAINT-REMY.

SAINT-REMY, jetant les billets qui sont sur la table.

Tenez, voilà le cas que je fais de l'injure....

DUMONT, les ramassant.

Quel vertige vous prend!

SAINT-REMY, toujours feignant la colère.

C'est combler la mesure!
Vous m'osez faire, à moi! cet affront outrageant!
Pour rompre mon hymen vous m'offrez de l'argent!

MADAME FRANVAL, dans le fond.

Ciel! qu'entends-je?

DUMONT.

Eh! j'ai cru.....

SAINT-REMY.

Je contiens ma colère;
De Madame Franval si vous n'étiez le frère,
Un juste châtiment....

MADAME FRANVAL, paraissant

Arrêtez, Saint-Remy!

SAINT - REMY.

Quoi ! Madame, c'est vous !

DUMONT.

Ah ! vous étiez ici ?

SAINT - REMY.

Hélas ! si vous saviez combien on me méprise !

DUMONT.

Ah ! qui vous le dirait aurait trop de franchise.

SAINT - REMY.

Non ! ce n'est pas assez pour me perdre à vos yeux
De se rendre l'auteur d'écrits calomnieux,
De séduire un enfant, de flatter sa tendresse,
De lui promettre enfin d'être époux de sa nièce
S'il veut me dénoncer ; Monsieur fait plus encor ;
En échange d'un cœur il m'ose offrir de l'or.
Oui, Madame, il a cru que j'aurais la bassesse
De céder votre main, de vendre ma tendresse.
Moi, coupable, grand Dieu ! d'une pareille horreur !
C'est connaître bien peu tout ce que vaut mon cœur.
Ah ! l'espoir du bonheur que votre hymen me donne,
Ne saurait se payer du prix d'une couronne.

DUMONT, à Madame Franval.

Croirais-tu bonnement ?....

MADAME FRANVAL.

Eh ! Monsieur, j'ai tout vu.

DUMONT.

Mais il fallait l'entendre.

MADAME FRANVAL.

Oui, j'ai tout entendu.
J'ai vu de vos billets l'insolent étalage,
Sa générosité....

DUMONT.

Par-la morbleu! j'enrage!

MADAME FRANVAL.

Vous ne parviendrez plus à le calomnier;
Je connais maintenant le cœur du chevalier;
Et ma reconnaissance....

DUMONT.

Ah! tu veux être dupe,
Lorsque de te sauver mon zèle encor s'occupe?
Quand je fais tout pour toi, quand je suis prêt enfin...

MADAME FRANVAL.

De tout cela, Monsieur, verrai-je un jour la fin?
Dois-je toujours trouver un tyran dans mon frère?
Vos persécutions viennent d'un caractère
Rebelle, opiniâtre; et mon crime envers vous
Est que sans votre avis j'ose prendre un époux.
Mais ce dernier outrage a détruit votre empire,
Et je vais ordonner l'hymen que je désire.
A nos nœuds désormais il n'est plus de retard:
Je le suis à l'autel dès demain au plus tard.
Oui, demain dans ces lieux Monsieur pourra paraître,
Non plus comme étranger, mais en époux, en maître
Qu'alors vous n'aurez plus aucun droit d'accuser.
(Elle donne la main à Saint-Remy.)
Pour la cérémonie allons tout disposer.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

DUMONT, seul.

Je suis pris comme un sot ; et, malgré ma colère,
Il me faut accepter le diable pour beau-frère.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

(Nuit pendant l'entr'acte.)

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ADÈLE, DUMONT.

DUMONT.

Eh bien! ma chère enfant, la noce est en bon train;
N'est-ce pas aujourd'hui?

ADÈLE.

Sans doute, ce matin.
Vous vous y trouverez? ah! que j'en suis contente!

DUMONT.

(A part.)

Tu ne m'y verras pas.... Si, contre mon attente,
Lowel pouvait avoir.... il n'y faut plus penser;
A rompre un tel hymen il faut donc renoncer!
(A Adele.)
Le futur va venir chercher la mariée?

ADÈLE.

Onze heures: c'est le tems.

DUMONT.

Elle est donc habillée?

ADÈLE.

Monsieur de Saint-Remy dit qu'il est du bon ton
Qu'on aille en négligé s'épouser sans façon.

DUMONT, à part.

Il redoutait le tems qu'exige la parure.

ADÈLE.

A faire un mariage il s'entend, je vous jure.
Aux plus petits détails il a donné ses soins;
Il a couru partout, a choisi les témoins,
On croirait, tant il met et d'ordre et de prudence,
Qu'il avait pour l'hymen tout préparé d'avance.

DUMONT, à part.

Il faut se résigner. Je regrette à présent
Mes traits un peu malins et mon emportement.
Mais qui peut y tenir?

ADÈLE, le voyant parler seul.

Qu'a-t-il donc à se dire?

DUMONT, à part à l'un des coins du théâtre.

J'ai trop brusqué ma sœur. C'est pour me contredire
Qu'elle vient de presser cet hymen projeté.
J'aurais dû ménager un peu sa vanité.

ADÈLE, à part.

Tous les hommes ont-ils des instans de lubie?

DUMONT, à part.

Mais quel autre pourrait, sans entrer en furie,
Sans se désespérer, voir un maître fripon,
A titre de beau-frère, entrer dans la maison?
Si j'étais moins âgé de quelque trente années,
J'empêcherais encor l'effet de ces menées.
Oui, je saurais, morbleu!...

(Frappant de sa canne.)

ADÈLE, en s'éloignant.

Mon oncle en tient aussi.

DUMONT, à part.

Il faut changer de ton, et contre Saint-Remy...

ADÈLE, à part.

Les hommes, je le vois, sont des fous à tout âge.

DUMONT, à part.

Si je pouvais suspendre encor le mariage...
(Se retournant brusquement vers Adèle qui tressaille de peur.)
Écoute, mon enfant... De quoi donc as-tu peur?

ADÈLE.

(A part.)
De rien. Il ne faut pas lui donner de l'humeur.

DUMONT.

Va, de ma part encore, annoncer à ta mère
Qu'avant de la quitter, son vieil ami, son frère,
Désire lui parler.

ADÈLE.

Vous voulez nous quitter?

DUMONT.

Tu dois de mon départ très-peu t'inquiéter.
Dis surtout qu'à l'instant de m'exiler de France,
D'embrasser une sœur j'ai gardé l'espérance...
M'entends-tu bien?

ADÈLE.

J'y vais.
(Elle sort.)

SCÈNE II.

DUMONT, seul.

Déguisons mon courroux:
Prenons près de ma sœur l'air indulgent et doux.
Peut-être la raison moins brusque et moins amère,

Mon départ préparé, son amour pour son frère,
Pourront-ils m'obtenir quelques jours de délais;
C'est tout ce qu'il m'en faut pour gagner mon procès.
Des tours de l'intrigant, Lowel m'aura la preuve,
Et de sa griffe encor je sauverai ma veuve.

SCÈNE III.

DUMONT, MADAME FRANVAL.

DUMONT, à part.

La voici. Maintenant il faut changer de ton.
(Haut.)
C'est toi, ma chère sœur?

MADAME FRANVAL.

Monsieur, que me dit-on?
Que c'est à des adieux....

DUMONT.

Que tu dois ma visite.
Il faut bien s'embrasser avant que l'on se quitte.

MADAME FRANVAL.

Quelle raison peut donc motiver ce départ?

DUMONT.

Je vois qu'à mes chagrins tu prends un peu de part;
Oui, malgré tous mes torts je vois que ma sœur m'aime.

MADAME FRANVAL.

En pouvez-vous douter?

DUMONT.

Ma brusquerie extrême
Aurait dû cependant t'irriter contre moi.
Je devais autrement en agir avec toi.
Mais, si pour ton hymen je me montrai rebelle,

Tu ne saurais blâmer le motif de mon zèle ;
Et tout ce que j'ai fait, c'était pour ton bonheur.

MADAME FRANVAL.

De mon frère en tout tems j'ai connu le bon cœur ;
Mais son aveuglement....

DUMONT.

Laissons cela ; de grâce,
Nous avons un défaut, un vrai défaut de race ;
Tu tiens à tes projets, moi je suis entêté ;
Et de plus nous disons toujours la vérité.
Ainsi, crois-moi, laissons toute réminiscence ;
Quand je suis à l'instant d'abandonner la France,
D'aller finir mes jours dans un autre pays,
Nous devons, chère sœur, nous quitter bons amis.

MADAME FRANVAL.

Comment ! chez l'étranger exposant ta vieillesse....

DUMONT.

J'ai des correspondans que mon sort intéresse ;
Et sans ta fille et toi, mes seuls, mes vrais liens,
Dans un autre climat j'aurais porté mes biens.

MADAME FRANVAL.

A nous quitter quel est le motif qui t'engage ?

DUMONT.

Tu sais parfaitement que c'est ton mariage.
J'ai dit ce que je crois de monsieur Saint-Remy ;
Et si dans ton époux je vois un ennemi,
Et si jamais sur lui je ne saurais me taire.
Il est de mon devoir de fuir un tel beau-frère.
Mais, cessons : mon dessein n'est pas de te blâmer.

MADAME FRANVAL.

Si par son caractère il me force à l'aimer,

C'est qu'il peut rendre aussi ma maison agréable.

DUMONT.

Ces messieurs dans le monde ont tous un air aimable ;
Mais chez eux ils n'ont pas le même extérieur ;
Leur ton brusque et commun perce dans leur humeur.

MADAME FRANVAL.

Ton amitié pour moi te crée une chimère ;
Moi, j'aurais différé par égard pour mon frère,
Si toujours me parlant avec cette bonté,
Il eût à mes regards offert la vérité.

DUMONT.

Oui, je sais que j'ai tort ; et je devais, ma chère,
Me défier bien plus d'un maudit caractère ;
Car j'en suis sûr, j'aurais changé tous tes projets,
Si tu m'avais donné quatre jours de délais.

MADAME FRANVAL.

Ah! pour cela vraiment je ne saurais vous croire.

DUMONT.

Si tu cédais, ma sœur, j'aurais encor la gloire
De faire triompher mes utiles secours,
Et l'espoir de passer ensemble mes vieux jours.

MADAME FRANVAL, réfléchissant.

Quatre jours de délai....

DUMONT.

Avoue avec justice
Que tu me devais bien ce petit sacrifice.

MADAME FRANVAL.

S'il était encor tems....

DUMONT, à part.

Je vois de l'embarras.

MADAME FRANVAL.

Si j'obtiens quelques jours, vous ne partirez pas?

DUMONT.

Bien plus! sur ton futur si le soupçon m'égare,
A te suivre à l'autel soudain je me prépare.

MADAME FRANVAL.

Eh bien! vous connaîtrez tout mon attachement;
Attendez-moi, mon frère, en cet appartement.

DUMONT, l'embrassant.

(A part.)

Très-bien, ma bonne sœur. Ah! pourvu que l'adresse
Ne vienne pas encor surprendre sa faiblesse.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

MADAME FRANVAL, seule.

Si Saint-Remy jamais.... non, je ne le crois pas.
Sur ses traits cependant j'ai lu quelqu'embarras;
Et que peut-il prouver? Un homme irréprochable,
Indigné d'un soupçon, peut paraître coupable;
Mais il vient, j'ose à peine....

SCÈNE V.

SAINT-REMY, MADAME FRANVAL.

SAINT-REMY.

Enfin je vous revois,
Et malgré les méchans qui blâment votre choix,

Je puis donc espérer, ô ma charmante amie!
De voir ma destinée à votre sort unie.
Tout est prêt maintenant, et déjà nos témoins....

MADAME FRANVAL, timidement.

Je regrette beaucoup qu'ayant pris tant de soins,
Nous nous trouvions forcés aujourd'hui de suspendre.

SAINT-REMY.

De suspendre.... eh! quoi donc?

MADAME FRANVAL.

Oui, nous devons attendre....
Je crois utile enfin, et par égard pour vous,
De différer l'instant qui vous rend mon époux.

SAINT-REMY.

(A part.) (Haut.)
O maudit contre-tems! Quoi! vous voulez, Madame,
Retarder le moment qui couronne ma flamme?
Quand tout est préparé, quand vous m'avez promis
Que le plus doux hymen allait nous voir unis?...

MADAME FRANVAL.

Je sais qu'un tel éclat est assez ridicule,
Et dans tout autre tems je me ferais scrupule
De céder aux désirs d'un calomniateur;
Mais il y va, je crois, aussi de votre honneur;
Et je dois à mon frère, à vous-même, à ma fille,
La preuve que mon choix honore la famille.
Ne conviendrait-il pas d'écrire à vos parens?
D'avoir pour caution tous vos amis puissans?
Surtout de les prier de marquer à mon frère
Ce qu'ils pensent de vous, de votre caractère?
Ce moyen noble et franc, par l'honneur inspiré,
Confondra des méchans le trait peu mesuré;

Et nous pourrons, après avoir vaincu l'envie,
Serrer devant les lois le doux nœud qui nous lie.

SAINT-REMY.

Madame, ce moyen, je vous l'ai proposé;
Et quand je le voulais vous l'avez refusé.
Maintenant ce retard, décidé par vous-même,
Va de mes ennemis appuyer le système;
Ils vont s'imaginer qu'un soupçon odieux
S'est glissé dans un cœur qui rejette mes vœux.
Le trait envenimé que lance la malice,
Ne fût-il pas mortel, laisse une cicatrice;
Rien ne peut l'effacer, et je vois en ce jour
Que votre cœur déjà n'a plus le même amour.

MADAME FRANVAL.

Non, Saint-Remy, croyez que ce cœur vous adore.

SAINT-REMY, très-vivement.

Pourquoi donc, s'il est vrai que vous m'aimez encore,
M'avilir devant ceux qui m'ont persécuté?
Lorsque pour notre hymen tout se trouve apprêté,
Le différer d'un jour, c'est me faire un outrage;
Ah! montrez-leur plutôt que votre choix est sage,
Que votre esprit n'a pas tant de facilité,
Que vous donnez un cœur à qui l'a mérité,
Et que vous savez bien, trompant leurs artifices,
Distinguer des humains les vertus et les vices.
Voilà pour moi du moins quel est votre devoir;
Mais, lorsque par faiblesse on veut flatter l'espoir
De mes persécuteurs, cette condescendance
Dans ma position me courrouce et m'offense,
Et m'oblige à montrer mes sentimens secrets.
Notre hymen se fera tout à l'heure ou jamais.

MADAME FRANVAL, timidement.

Pourquoi vous emporter? serais-je donc coupable
En offrant un moyen que je crois raisonnable?
Ne saurais-je à mon frère offrir la vérité
Sans blesser votre amour, votre noble fierté?
Si j'osai sur ce point proposer ma pensée,
Je ne m'attendais pas à la voir repoussée.
Qu'ai-je voulu d'ailleurs? qu'un homme vertueux,
Estimable pour moi, le fût à tous les yeux.

SAINT-REMY, dans le plus grand désordre.

Madame, pardonnez; mais mon ame troublée
Ne voit que les dangers d'une trame voilée.
Puis-je sans désespoir voir ce cœur excellent
Se prendre de lui-même au piége qu'on lui tend?
Et puis-je voir enfin la femme que j'adore
Éloigner mon hymen, et sans me plaindre encore?
Non, de vous posséder mon cœur est trop jaloux.
Toute mon existence est attachée à vous;
Sans vous point de bonheur, et votre destinée
Doit à mon sort, à moi se trouver enchaînée.
Je ne vois que le but où se portent mes vœux.
Ah! l'effroi de vous perdre est un tourment affreux;
Et, si dans vos regards j'apercevais la crainte
Que doit vous inspirer une odieuse feinte,
Pour me justifier je percerais ce cœur
Que l'on put accuser de n'avoir point d'honneur.
Oui, mon bras à l'instant guidé par la furie,
Pour venger vos mépris s'en prendrait à ma vie.
Ah! ma tête se perd à cet affreux soupçon.
Je n'entends déjà plus la voix de la raison.
Mes regards sont troublés, ma main désespérée...
(Il feint de tirer son épée.)

MADAME FRANVAL, l'arrêtant.

Ah ! mon cher Saint-Remy !...

SAINT-REMY, se jetant à ses pieds.

Non, non, femme adorée
Non, tu m'aimes encor, je le vois dans tes yeux ;
Et malgré les méchans ton amant est heureux.
Ah ! c'est à tes genoux que ma reconnaissance...

MADAME FRANVAL, attendrie.

Qui pourrait résister à sa tendre éloquence !
Mon ami, levez-vous ; vos vœux seront remplis.
Non, je n'ai jamais cru les propos qu'on m'a dits.
Quand de la vérité vous avez le langage,
Douter de votre cœur serait vous faire outrage.
Allons, plus de retard ; oui, je marche à l'autel ;
Je prononce avec vous le serment solennel.
Au temple sans éclat je désire me rendre.
Je vous quitte un moment pour venir vous reprendre ;
Et nous irons alors promettre tous les deux
De nous aimer toujours et de nous rendre heureux.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

SAINT-REMY, seul.

Ah ! que de peine il faut pour mener cette femme !
C'est ce maudit Dumont, qui vient troubler son ame.
Que ce jour fut pénible ! Ah ! je respire enfin.
A fléchir, mon génie a forcé le destin.
L'horizon s'éclaircit ; quelques momens d'attente,
Et je vais posséder cent mille francs de rente !

O fortune! s'il est un terme à ta rigueur,
Que tu fais acheter ta brillante faveur!
Mais cet oncle!... Belman!... une frayeur secrète,
Lorsque je touche au but, me trouble et m'inquiète.
Le plus petit hasard peut m'offrir un revers;
Et nous songeons à tout, hors à ce qui nous perd.
Que ne puis-je d'une heure avancer la journée!
La minute qui fuit me parait une année.
Le danger que je cours n'est que dans le retard;
Et la dame Franval! je gage que de l'art
Elle emprunte à présent sa fraîcheur ordinaire.
En croyant me charmer elle me désespère.
La folle!...

SCÈNE VII.

MADAME FRANVAL, SAINT-REMY.

SAINT-REMY.

Ah! cher objet des plus doux sentimens,
Partons : tous nos témoins sont très-impatiens;
Je renais au bonheur quand vous daignez me suivre.
Oui, je mourais sans vous, mais par vous je vais vivre.
Venez.

SCÈNE VIII.

DUMONT, MADAME FRANVAL, SAINT-REMY.

DUMONT, entrant en riant.

Ah! ah! ah! ah! non, rien n'est si plaisant.

MADAME FRANVAL.

Mon frère ici !

SAINT-REMY.

Je suis...

DUMONT.

Moi, je suis très-content.

SAINT-REMY, à madame Franval.

Songez que nous devons...

DUMONT.

Oh ! la drôle d'histoire !
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

MADAME FRANVAL.

De vous que dois-je croire ?

SAINT-REMY.

Votre gaîté, Monsieur....

DUMONT.

Ma sœur, embrasse-moi.
Allons, je ne veux plus me séparer de toi.

SAINT-REMY.

Madame, vous savez que nous devons nous rendre...
Tous mes amis sont là, ne fesons pas attendre.

DUMONT.

Tous vos amis, Monsieur, décampent à l'instant.
C'est ce dont je riais tout à l'heure en entrant.

SAINT-REMY.

Quoi !

DUMONT.

Ah ! ah ! ah !

MADAME FRANVAL.

Mais vous...

DUMONT.

Pardonnez-moi de grâce.
Mais je ne puis songer sans rire à la grimace
Qu'a faite en me voyant un ami de Monsieur,
Que je connais beaucoup, un homme plein d'honneur,
Que j'ai pu l'an dernier, et pour certaine affaire,
Contraindre à voyager autre part que sur terre.

SAINT-REMY.

Dieu !

MADAME FRANVAL.

Mais !

DUMONT.

Aperçois-tu notre honnête témoin,
Dès l'instant qu'il me voit se blottir dans un coin ?
Moi, qui le reconnais, soudain je le relance :
Enchanté de vous voir ! quoi ! vous êtes en France ?
Vous allez marier monsieur de Saint-Remy,
Le futur de ma sœur et votre bon ami ?
A ce propos notre homme est devenu tout blême :
Et les autres témoins, tous honnêtes de même,
Dans tous ses mouvemens imitant mon fripon,
Ont soudain avec lui déserté la maison.
(A Saint-Remy.)
Cette rencontre-là, de funeste présage,
Va retarder, Monsieur, votre heureux mariage.

SAINT-REMY.

Connais-je ces gens, moi ?

SCÈNE IX.

ADÈLE, DUMONT, MADAME FRANVAL, SAINT-REMY.

ADÈLE, accourant.

Je l'ai vu dans l'instant.

DUMONT.

Qui donc?

ADÈLE.

Le jeune fou; de voiture il descend;
Il agite un papier; il est dans une joie !...

DUMONT, à Saint-Remy.

Ah! pour vous achever c'est le ciel qui l'envoie.
(A Charles qui entre.) (A Saint-Remy.)
Oui, c'est Lowel. Tremblez, votre sort est marqué.

SCÈNE X.

ADÈLE, DUMONT, CHARLES, SAINT-REMY, MADAME FRANVAL.

SAINT-REMY.

Moi, trembler!

CHARLES.

Grâce à moi, vous êtes démasqué.

SAINT-REMY.

Traître! oserais-tu bien....

MADAME FRANVAL.

Ciel! que voulez-vous dire?

CHARLES.

Oui, j'ose.... et cet écrit de tout va vous instruire,
Madame ; il m'est remis par le ministre anglais,
Qui d'une lettre encor confirme ici les faits.

(Il remet les papiers à Dumont.)

SAINT-REMY, à part.

Qu'est-ce donc?

MADAME FRANVAL.

Mais, Monsieur....

DUMONT, parcourant l'écrit.

Ah! Heureuse aventure!
(A Saint-Remy.)
A la fin! je vous tiens!

SAINT-REMY.

Est-ce encore une injure?

DUMONT, à madame Franval.

Ne m'avez-vous pas dit que le nom de Monsieur
Était Derfeuille?

MADAME FRANVAL.

Eh bien?

SAINT-REMY.

C'est un nom plein d'honneur.

DUMONT.

J'en conviens. Vos parens étaient gens d'importance.
Oui, votre père est mort au service de France.

SAINT-REMY.

Il était colonel, mes papiers en font foi;
Je suis l'unique fils....

DUMONT.

Vous ne l'êtes pas.

SAINT-REMY, plus troublé.

Quoi!
De me ravir mon nom vous avez l'insolence!
Mais je possède ici mon acte de naissance;
Et je puis....

DUMONT.

Doucement! si vous l'êtes, tant pis;
Car malgré moi je vais effrayer vos amis.

SAINT-REMY.

Vous abusez, Monsieur....

MADAME FRANVAL.

Explique-toi, de grâce!

DUMONT, à madame Franval.

Va, va, je ne crains plus que ton hymen se fasse.
Par l'écrit que je tiens le fait est décidé;
Depuis près de trois mois Monsieur est décédé.

SAINT-REMY, perdant tout-à-fait la tête.

Ma fureur.... je prétends....

DUMONT.

Oh! vous avez beau faire;
Je tiens entre mes mains votre extrait mortuaire.

MADAME FRANVAL, toute troublée.

Monsieur, vous pâlissez.

SAINT-REMY.

Oui, d'indignation.
Cet acte absurde et faux qu'on a mis sous mon nom....

CHARLES.

Derfeuille est mort à Londre, et sa mort imprévue
Ici de ses parens devait être connue.

Parcourez cette lettre, où notre ambassadeur
Atteste en le signant cet acte accusateur.

MADAME FRANVAL, prenant la lettre.

Eh quoi! l'on aurait pu!... Quel effrayant mystère.
(En lisant.)
Grand Dieu! c'est là sa vie... Où me cacher, mon frère?
Comment fuir ce perfide?

DUMONT.

Où le fuir? dans mes bras.

SAINT-REMY, à madame Franval

Quoi! vous pourriez penser?....

MADAME FRANVAL

Ah! ne m'approchez pas.
Le voile est déchiré. Quelle clarté subite
Me montre en un instant votre infâme conduite!
Ah! j'en frémis encor; vous me faites horreur.
Sortez de ma maison; éloignez-vous, Monsieur.

SAINT-REMY, à part

C'en est fait; mais au moins cédons avec courage.
(Haut.)
Eh bien! vous le voulez, rompons ce mariage.
(A Charles.)
Pour toi, traître!.... mais non, je dois me contenir.
Il me reste un espoir, celui de te punir.
Crois-tu donc triompher lorsque le sort m'accable?
Tu veux à mes dépens faire l'homme estimable,
Pour trouver un appui près de ton bienfaiteur,
De ce père adoptif.

DUMONT.

Quoi!

SAINT-REMY.

Crains qu'en ma fureur
Je ne venge sur toi ma honte et ma ruine ;
Tremble du sort affreux que mon bras te destine.
Je te verrai, Belman ! (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

ADÈLE, CHARLES, DUMONT, MADAME FRANVAL.

TOUS.

BELMAN !

DUMONT.

Eh quoi ! c'est vous ?

CHARLES, *se jetant à ses genoux,*

Voyez un malheureux embrassant vos genoux,
Dont vous avez connu le repentir sincère,
Et qui vous redemande un protecteur, un père.

DUMONT.

Qui t'a conduit ici ?

CHARLES.

Le hasard et l'amour.

DUMONT.

Sous un faux nom !....

MADAME FRANVAL.

Je dois le défendre à mon tour ;
Mon frère, il m'a sauvée, et ma reconnaissance....

ADÈLE.

Je la partage bien....

MADAME FRANVAL.

Son inexpérience....

DUMONT.

Relevez-vous, Monsieur.

MADAME FRANVAL.

Tu lui dois son pardon.
Pouvait-il résister à la séduction,
A ces piéges adroits que l'intrigant sait tendre,
Quand l'âge et la raison n'ont pas su m'en défendre?

DUMONT.

Ma sœur, c'est le tems seul qui pourra m'éclaircir....
Attendons pour son bien les fruits du repentir.
S'il ne m'a point trompé, je lui rends ma tendresse;
Je ferai plus encor; peut-être un jour ma nièce....

CHARLES.

Mon père! ah! quel bonheur!

DUMONT.

Nous n'en sommes pas là.
Les vertus ont un prix, sa main le deviendra.
En attendant, sachez, pour votre expérience,
Fuir tous ces intrigans qui sont communs en France:
Tous ces hommes brillans d'un éclat emprunté
Sont partout les fléaux de la société.

FIN DU CHEVALIER D'INDUSTRIE.

LA

MANIE DES GRANDEURS,

COMÉDIE EN CINQ ACTES;

PAR M. ALEXANDRE DUVAL,

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre-Français, le 21 octobre 1817.

PERSONNAGES.

M. DE MONTGÉRAN.
MERVAL, ami de Montgéran.
UNE COMTESSE.
AMÉLIE, sœur de Montgéran.
LAFLEUR, valet-de-chambre de Montgéran.
PICARD, vieux domestique de la famille de Montgéran.
UN HUISSIER de la chambre.
UN LAQUAIS.

La scène se passe dans un superbe hôtel, à Paris.

Nota. Montgéran, premier rôle; Merval, deuxième premier rôle. Lorsque ces deux emplois ne se trouveront point en province, c'est au directeur de distribuer la pièce selon le genre de talent de ses acteurs.

LA

MANIE DES GRANDEURS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon éclairé d'un grand nombre de bougies.

SCÈNE I.

PICARD, AMÉLIE.

AMÉLIE avec impatience et se parlant.

Neuf heures vont sonner, Merval n'arrive point,
Et pourtant....

PICARD.

Qui peut donc vous troubler à ce point,
Mademoiselle?

AMÉLIE.

Allons, je ne veux plus attendre....
Picard, près de ma mère il est tems de me rendre.

PICARD.

De ce devoir Monsieur sait trop se dispenser,
Et son ambition....

AMÉLIE.

Quoi! tu veux offenser
Le maître qui jadis....

PICARD.

Non. Comme en son jeune âge
Je le chéris encore, et c'est ce dont j'enrage:
Car il me sacrifie à ce fat de Lafleur,
Et traite avec mépris son bon vieux serviteur.

AMÉLIE.

Il n'a plus, j'en conviens, le même caractère.

PICARD.

De Sarlac, près Bordeaux, il fait venir sa mère
Et sa sœur; près de lui son cœur veut vous avoir,
Son hôtel est le vôtre, à peine il vient vous voir.

AMÉLIE.

Ses occupations....

PICARD.

Sont de courir sans cesse,
D'accompagner partout madame la comtesse,
De briguer un dîner chez un grand général,
D'aller voir à la cour le spectacle ou le bal,
D'attendre en ses bureaux que le ministre passe
Pour le complimenter, demander une grâce;
Et de tant de tourmens quel est le résultat?
C'est d'obtenir un jour quelque poste d'éclat.
Il possède, en biens fonds, cent mille écus de rente,
Il pourrait en jouir, il faut qu'il se tourmente;
Que par le seul orgueil son esprit soit conduit,
Qu'il coure tout le jour, qu'il écrive la nuit.
Quel homme peut mener long-tems pareille vie?
Il en sera malade, oui, je le certifie.
A quarante cinq ans, il éprouve déjà
Des douleurs qu'à soixante un autre à peine aura.
Il change tous les jours, regardez sa figure;

Jugez à sa pâleur le tourment qu'il endure.
S'il n'obtient dans ce monde un beau titre d'honneur,
C'est dans l'autre bientôt qu'il sera grand seigneur.

AMÉLIE.

En effet, sa santé tout-à-fait se dérange.

PICARD.

L'air de la cour maigrit d'une manière étrange.

AMÉLIE.

Il faut absolument avertir le docteur.

PICARD.

Il guérira, s'il prend une once.... de faveur.

AMÉLIE.

Cette grande comtesse a sur lui trop d'empire.

PICARD.

A lui donner son nom on prétend qu'il aspire.

AMÉLIE.

Il l'épouse?

PICARD.

Sans doute.

AMÉLIE.

Et d'où sais-tu cela?

PICARD.

De monsieur de Lafleur, qui me protégera;
Et qui m'estime assez pour me faire connaître,
Dans le plus grand secret, les desseins de mon maître.
Mais savez-vous qu'on doit vous marier aussi
A certain colonel que l'on attend ici?

AMÉLIE.

Je l'ai su; c'est pourquoi, de l'aveu de ma mère,

Merval vient s'opposer aux désirs de mon frère.
Il vient nous rappeler qu'on lui promit ma foi,
Qu'on n'a pas le pouvoir de disposer de moi;
Et qu'il est de l'honneur de tenir sa parole.
Tu vois mon espérance?

PICARD.

Espérance frivole.

AMÉLIE.

Mon frère, en ses projets, fût-il plus affermi,
Ne pourra refuser ma main à son ami.

PICARD.

Son ami d'autrefois; car il n'est plus le même.
L'orgueil a mis entre eux une distance extrême.
Mon maître, ne voyant dans monsieur de Merval
Qu'un assez bon bourgeois, n'y voit plus son égal:
Afin de l'approcher, il faut avoir un titre.
Comme il s'enfle sitôt qu'il est sur ce chapitre!
Que ne ferait-il pas pour être décoré!

AMÉLIE.

Possesseur de grands biens, il est considéré.

PICARD.

Non, c'est trop peu pour lui. Dans la ville, à sa vue
On n'a pas....

AMÉLIE.

Que veut-il?

PICARD.

Il veut qu'on le salue;
Que tout le monde enfin le traite en grand seigneur.

AMÉLIE.

Il se peut que l'orgueil n'ait pas gâté son cœur.
Malgré sa vanité, Merval....

PICARD.

Je le souhaite,
De votre hymen, bientôt puissé-je voir la fête!
J'aime le prétendu, mais presque autant que vous.
Lui, n'a point de fierté quand il est avec nous.
De sa franche gaîté mon ame est réjouie....
Puis, dans notre canton, on le croit un génie :
Je l'ai pensé souvent en l'entendant causer.
S'il venait au château jouer ou s'amuser,
Ou vous faire la cour, quelquefois votre frère
A ses opinions se montrait si contraire,
Qu'il naissait entre eux deux une discussion
Où monsieur de Merval avait toujours raison.
Mon maître s'emportait, l'autre expliquait l'affaire.
Malgré ses mots savans il la rendait si claire,
Que moi, qui n'entends rien à tous leurs différents,
Je me trouvais toujours du côté du bon sens.

AMÉLIE.

Tu fais plus, je te crois même d'un caractère
A voir un ridicule.

PICARD.

Eh! monsieur votre père
Fesait grand cas de moi. Bien souvent il a dit :
« Messieurs, voilà Picard, c'est un homme d'esprit. »

SCÈNE II.

PICARD, MERVAL, AMÉLIE.

PICARD.

Eh! c'est monsieur Merval!

MERVAL.

Pardonnez, Amélie,
A mon impatience. Ah! mon ame attendrie....

AMÉLIE.

Merval, je vous revois!

PICARD.

Vous ne me dites rien!
Vous oubliez Picard; Monsieur, ce n'est pas bien.

MERVAL.

Bonjour, mon cher Picard.

AMÉLIE.

Vous savez que ma mère..

MERVAL.

Oui, sa santé toujours.... elle m'en est plus chère.
Vous ne la quittez pas; je connais votre cœur,
J'ai droit à partager un soin consolateur,
Et je veux, dès ce soir....

AMÉLIE.

Il est trop tard: son âge...

PICARD.

Vous êtes fatigué de votre long voyage?

MERVAL.

Non, je ne le suis plus, j'ai revu mes amis.
(A Amélie.)
Vous m'attendiez?

AMÉLIE.

Mais oui.

PICARD.

Connaissiez-vous Paris?

AMÉLIE.

D'un hymen odieux je devais vous instruire.

MERVAL.

Mon cœur reconnaissant...

PICARD.

Monsieur pourra me dire
Si dans notre pays...

MERVAL, prenant Picard à part.

Permets, mon cher Picard,
Que je te rende compte au moins un peu plus tard.
En homme d'esprit...

PICARD, souriant.

Ah!

MERVAL.

Songe qu'à ta maîtresse
Je veux parler ce soir.

PICARD.

J'entends, et je vous laisse.
Sur votre ancien ami, je vous dirais pourtant...

AMÉLIE.

Finis donc.

PICARD.

Je m'en vais; je ne suis pas gênant.

(Il sort.)

SCÈNE III.

MERVAL, AMÉLIE.

MERVAL.

Il nous quitte à la fin; maintenant, Amélie,
Vous me direz pourquoi votre frère m'oublie;
Quel motif imprévu décide Montgéran
A m'ôter un espoir que j'ai depuis un an.
Lui-même m'a promis que la plus douce chaîne
M'unirait à sa sœur.

AMÉLIE.

L'ambition l'entraîne.
De ses affections elle a rompu les nœuds,
Et son cœur, autrefois si bon, si généreux,
Des plus doux sentimens méconnaîtrait l'empire.
Il est, en cet état de fièvre et de délire,
Dans ses projets d'orgueil tellement affermi,
Qu'il y sacrifira sa sœur et son ami.

MERVAL.

Vous ne m'étonnez pas. Jadis de votre frère
J'ai, sans vous l'avouer, prévu le caractère;
Dans ses plus simples goûts toujours exagéré,
Il est sourd aux conseils d'un esprit éclairé.
Tout devient passion dans sa tête exaltée,
Du plus léger espoir son ame est transportée;
Dans le chemin ouvert que lui trace l'orgueil
Il aperçoit le but, et ne voit pas l'écueil.
Il voulait autrefois, poussé par sa chimère,
Briguer, pour parvenir, la faveur populaire;
Sans moi, sans les efforts d'un zèle courageux,

Il eût payé bien cher des honneurs dangereux.
Plus tard, rappelez-vous ses tourmens, son envie;
Ne pouvant avoir mieux, il veut une mairie :
Et pour le satisfaire, employant mon crédit,
Je le fis le plus grand du bourg le plus petit.
Nous avons ri tous deux de ses airs d'importance;
Mais du passé sans doute, il n'a plus connaissance;
De plusieurs fonctions postulant rejeté,
Il se vante aussi lui, de n'avoir rien été;
Et, pour prouver qu'il est aujourd'hui nécessaire,
Il jure que vingt ans on ne l'a vu rien faire.

AMÉLIE.

Je dois en convenir, vous avez deviné.
Son esprit par l'orgueil est tout-à-fait tourné :
Vous savez que mon père obtint par sa fortune,
Du titre d'écuyer la faveur trop commune.
Dans nos tems malheureux mon frère était bourgeois,
Maintenant il est noble, et veut les grands emplois;
Il s'est mis, sans façon, au rang de la noblesse;
Fatigue le ministre, et demande sans cesse.
A de grandes faveurs son titre le plus beau
Est de n'avoir jamais déserté son château.

MERVAL.

Hélas! mon pauvre ami, tout-à-fait déraisonne;
Je vois par cet hôtel, ce luxe qui m'étonne,
Que d'un ami modeste il fera peu d'état....
Qu'il cherche auprès des grands un dangereux éclat,
Mais qu'il ne m'ôte pas, par une perfidie,
Le seul bien qui m'est cher; mon aimable Amélie.

AMÉLIE.

Que craignez-vous, Merval? mon cœur vous est resté.

MERVAL.

Je ne crains rien de vous, tout de sa vanité.
Je ne lui semble plus un parti convenable.
Celui qui fut quinze ans son ami véritable,
Et dont le cœur aimant partagea ses chagrins,
Tout près d'être son frère éprouve ses dédains.
Mes biens lui sont connus, ma naissance est honnête;
Mais non, un colonel vient lui tourner la tête.
Il le voit général dans un court avenir;
Au rang des maréchaux il le fait parvenir.
De ces honneurs bien dus aux fils de la Victoire,
Il attire sur lui quelques rayons de gloire,
Et de ses grands succès se fesant un degré,
Il parvient doucement à l'emploi désiré.
C'est ainsi que, courant de chimère en chimère,
A ses rêves d'orgueil il a donné carrière;
Et, qu'ingrat envers moi, cruel envers sa sœur,
Il blesse, en même tems, ses amis et l'honneur.

AMÉLIE.

Je ne puis l'excuser; mais songez que mon père
De ses droits, en mourant, le fit dépositaire.
Par un reproche amer, bien loin de le blesser,
A nos projets d'hymen il faut l'intéresser.
Feignez d'ignorer tout; il est trop ordinaire
Qu'on ne pardonne point le mal qu'on voulut faire;
La raison ne peut rien sur qui veut mal agir,
Et l'on perd son ami dès qu'on l'a fait rougir.

MERVAL.

Ce conseil est prudent, mettons un peu d'adresse.
A son ambition il unit la faiblesse,
J'en suis sûr; et je puis (c'est peut-être une erreur)

Le ramener vers nous en attaquant son cœur.
Mais Amélie, avant de m'offrir à sa vue,
Faites que sa maison me soit un peu connue :
De tout ce que je vois je suis encor surpris.
Quels sont les complaisans qu'il nomme ses amis?

AMÉLIE.

Je ne sais pas leurs noms; mais vous allez connaître
Comment on vit ici : mon frère aime à paraître.
Il meuble un grand hôtel, il invite chez lui
Les hommes à talent que l'on cite aujourd'hui.
Ces arts, enfans du luxe, et dont Paris abonde,
Appellent le plaisir, et le plaisir le monde.
Aussi dans un instant a-t-il vu sa maison
Se remplir, regorger de ces gens du bon ton.
Alors il a réglé, mais sans économie,
Tous les jours destinés aux plaisirs de sa vie;
Un jour c'est un dîné; l'autre, c'est un concert,
Où la Prima Donna veut bien chanter un air,
Certaine qu'un présent paîra sa complaisance;
Enfin c'est le séjour des arts, de l'opulence,
Où tout homme important est bien sûr d'être admis.
Mais où l'on ne voit plus tous les obscurs amis.

MERVAL.

C'est vous qui possédez cette emploi difficile
D'accueillir, de fêter les oisifs de la ville?
Que je vous plains, bon Dieu!

AMÉLIE.

Des femmes du bon ton
Je n'offre point assez la brillante façon
Pour avoir obtenu cet honneur de mon frère;
Une dame de cour, qui m'appelle ma chère,

Par amitié veut bien oublier ses grandeurs,
Et de céans m'apprendre à faire les honneurs.
Aussi dans la maison, c'est elle qui commande;
Et l'on est noble et grand, quand la dépense est grande.

MERVAL.

Il peut, comme il l'entend, disposer de ses biens,
Et de se ruiner épuiser les moyens.
Ce qui m'étonne ici, dans sa brillante vie,
C'est la dame de cour qui se fait son amie,
S'établit noblement maîtresse de ces lieux,
Et sans titres aucuns se montre à tous les yeux!
Car la société, qui très-souvent raisonne,
A dû se demander : quelle est cette personne?
Pourquoi la voyons-nous à la place d'honneur,
Quand Montgéran possède et sa mère et sa sœur?

AMÉLIE.

Forte de son esprit, surtout de sa naissance,
Elle brave, dit-on, un peu la médisance;
C'est une femme aimable et d'une activité
Qui, dans l'occasion ressemble à la bonté :
Elle paraît sincère à la première vue,
De bonnes qualités on la croirait pourvue,
Elle s'agite, et court proposer son crédit
A tous les jeunes gens, au peintre, à l'érudit.
Celui qui d'un emploi se croira le plus digne,
L'auteur qu'à l'Institut quelque talent désigne,
Le danseur qui désire entrer à l'Opéra,
Recherchent son appui que chacun obtiendra;
Partout on peut la voir, dans la même journée;
Chez un homme en faveur, au bal, à l'Athenée;
Parlant à tout le monde et se mêlant de tout.

Jugez si Montgéran la trouve de son goût.
Elle, qui juge aussi très-bien son caractère,
Caresse, avec esprit, sa brillante chimère;
Le flatte, le séduit et lui montre très-près
Le terme glorieux qu'elle offre à ses projets.
C'est en lui promettant les honneurs qu'il désire,
Qu'elle a pris sur son cœur un souverain empire.
Moi, s'il faut l'avouer, j'ai là certain soupçon
Que la dame de cour n'a pour bien que son nom :
Et que ces beaux dehors, sa maison si brillante,
Ne sont dus qu'aux talens d'une noble intrigante.

MERVAL.

Je pense comme vous.

AMÉLIE.

Eh bien! j'aurai l'honneur,
Si ce qu'on dit est vrai, de la nommer ma sœur.

MERVAL.

Soit, nous assisterons à ce grand mariage.

AMÉLIE.

Oui; mais en attendant, fatigué du voyage,
Vous devez au repos...

MERVAL

Non, bien qu'il soit très-tard,
Je vais courir Paris.

AMÉLIE.

Ce soir, par quel hasard?

MERVAL.

Vous savez que toujours je me mêle d'écrire.

AMÉLIE.

Je sais aussi qu'on a du plaisir à vous lire;

Je ne vous croyais pas un auteur si connu,
Jusque chez l'étranger votre nom parvenu
Par d'utiles écrits, qu'à chaque instant on cite....

MERVAL riant.

Oui, pour un campagnard, j'ai beaucoup de mérite :
Mais hélas! le chagrin suit le titre d'auteur,
Je sais que mon ouvrage encor, chez l'imprimeur,
Paraît très-dangereux, qu'il faudra le soustraire....
Demain dans ses détails je vous dirai l'affaire.
C'est peu de chose; mais il est prudent de voir
Mon honnête imprimeur; je le verrai ce soir.

AMÉLIE.

Ne perdez pas de tems, Merval, je vous en prie.

MERVAL.

Allons, vous le voulez, je vous quitte, Amélie.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

PICARD, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Adieu, Merval. (Elle appelle.) Picard!

PICARD, entrant.

Il est parti déjà?

AMÉLIE.

Aussitôt qu'en ces lieux, Montgéran paraîtra,
Préviens-le que Merval, qu'il appelle le sage,
Dont ici quelque affaire a causé le voyage,
Demain, de bon matin, viendra pour l'embrasser.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

PICARD, seul.

Cette visite-là pourra l'embarrasser ;
Monsieur fait peu de cas des gens sans importance,
Qui ne viennent le voir que par la diligence :
Ces pauvres voyageurs flattent peu son orgueil ;
Mais à qui vient en poste il garde un bon accueil.
La sotte vanité ! c'est une maladie
Qui nous gagne déjà comme une épidémie ;
Jusqu'à monsieur Lafleur, qui fait l'ambitieux,
Qui vise à des emplois en noble audacieux ;
Le drôle, il ne voit pas qu'en flattant sa sottise,
Je m'en moque tout bas, et que je le méprise :
Non, je ne veux jamais être bas et rampant,
Et j'aime mieux rester Picard comme devant.

SCÈNE VI.

PICARD, LAFLEUR.

LAFLEUR.

Ah ! c'est toi, bon Picard ; tu m'attendais, je gage.

PICARD.

Je fesais mon devoir, comme j'en ai l'usage.

LAFLEUR.

Je suis vraiment content de ton zèle pour moi.
Je ferai, mon enfant, quelque chose pour toi.

PICARD.

Oh ! vous êtes trop bon, je vous en remercie.

LAFLEUR.

Comme j'en ai l'espoir, si monsieur se marie
A certaine comtesse, il faut que sa maison
Soit remise par moi sur un bien meilleur ton.
Je veux absolument te créer une place.

PICARD.

Une place à Picard ? Monsieur, je vous rends grâce.

LAFLEUR.

J'ai de très-grands projets.

PICARD.

Oh ! je n'en doute pas.

LAFLEUR.

La fortune me rit, et je suivrai ses pas.

PICARD.

Et vous ferez très-bien.

LAFLEUR.

Le poste que j'occupe
Satisferait un sot : je ne suis pas si dupe ;
Je sais ce que je vaux, et de plus quel crédit
Sur tout le monde, ici, me donne mon esprit.
De monsieur Montgéran, à qui j'ai l'art de plaire,
Je puis, si je le veux, être le secrétaire ;
Mais je ne sais pourquoi je répugne à cela.
Une raison....

PICARD.

Je crois la deviner déjà.
Pour être secrétaire il faut savoir écrire :
Et Monsieur n'écrit pas.... aussi bien qu'il sait lire.

LAFLEUR.

Oh ! non ; mais je préfère un état moins brillant.
Je veux bien me borner à celui d'intendant.
Avec de l'or on est en très-bonne posture,
Et je fais comme un autre une grande figure.
J'achète un beau château, je reçois mes amis,
Dans un char élégant je roule dans Paris.
J'épouse quelque veuve et prends un nom de terre.
Du nom de Saint-Fleuron déjà propriétaire....

PICARD, vivement.

Monsieur de Saint-Fleuron ! baissez votre caquet,
Votre maître paraît, redevenez valet.

LAFLEUR, avec empressement.

Approche cette table et donne cette chaise,
Non, plutôt ce fauteuil, pour qu'il soit plus à l'aise.

SCÈNE VII.

PICARD, MONTGÉRAN, LAFLEUR.

MONTGÉRAN. (Il est précédé d'un cortège de valets qui portent des flambeaux, et se retirent en arrière.)
(Il se parle.)

Je suis de ma soirée encor tout enchanté !
Dans quel monde brillant je me suis vu fêté.
Quelle réunion chez ma belle comtesse !
Trois seigneurs étrangers, et même une princesse !
Asseyons-nous un peu ; les courses du matin
Rendent le soir pénible.... Ah ! respirons enfin.

PICARD, s'approchant de Montgéran.

Être toujours debout, et courir sans relâche :
Ce doit être, Monsieur, une cruelle tâche?

MONTGÉRAN.

C'est bon, sortez, Picard; pour vous, restez, Lafleur.

PICARD, restant.

Monsieur se ressent-il encor de sa douleur?

MONTGÉRAN, avec hauteur.

Quoi?

PICARD.

Pour être debout, à Monsieur il en coûte :
Et je crains fort pour lui quelques accès de goutte.
Votre père l'avait.

MONTGÉRAN, avec humeur.

Hein!

PICARD.

Je suis inquiet
Lorsque je vois Monsieur souffrir, et l'intérêt....

MONTGÉRAN.

Moi, je souffre!

PICARD.

Oh! souvent on souffre sans rien dire :
On prend un air riant, et tout bas on soupire.

MONTGÉRAN.

Le sot!

LAFLEUR.

(A Montgéran.)

Eh! tais-toi donc. Monsieur, pardonnez-lui,
Vous vous portez très-bien, et surtout aujourd'hui.

Un vrai contentement sur vos traits se déploie,
Et porte autour de vous le plaisir et la joie.

MONTGÉRAN.

Vous êtes, mons Picard, trop parleur avec moi.
Lafleur, pour me servir, je ne veux plus que toi.
(A Picard.)
Allez près de ma sœur.

LAFLEUR, bas à Picard.

Sors, ou crains qu'il n'éclate.

PICARD, à part en sortant.

On chasse qui nous aime, on garde qui nous flatte.
(Il sort.)

SCÈNE VIII.

MONTGÉRAN, LAFLEUR.

LAFLEUR.

Ce bon Picard devient un peu trop ennuyeux.
Comment voit-il Monsieur souffrant et malheureux?
Lorsque dans ses regards j'aperçois au contraire
Que tout se réunit pour l'aimer et lui plaire.

MONTGÉRAN.

En effet, cher Lafleur, de moi je suis content.
L'avenir me promet quelque poste important.
Chez le duc, ce matin, d'abord j'ai dû me rendre,
Il n'était pas visible, et moi j'ai dû l'attendre;
Dans l'antichambre à peine une heure on m'a tenu :
C'est être, conviens-en, on ne peut mieux reçu.
Puis, très-tard, me rendant chez l'aimable comtesse,

J'y rencontre au salon la plus haute noblesse.
Après un grand dîner, un jeune Polonais,
Me montrant un seigneur, me propose en français
De jouer au trictrac avec son excellence :
J'accepte la partie avec reconnaissance.
Il me fait les honneurs, nous jouons très-gaîment,
Et très-gaîment aussi, je perds tout mon argent.

LAFLEUR.

Les honneurs, cette fois, vont chercher le mérite.

MONTGÉRAN.

Tu me flattes.

LAFLEUR.

Monsieur....

MONTGÉRAN.

J'attends une visite.
Cette personne-là tient au rang le plus haut.

LAFLEUR.

Oh! Monsieur ne reçoit que des gens comme il faut.

MONTGÉRAN.

Pas toujours. A cela je mets peu d'importance;
Mais puisqu'on en revient aux droits de la naissance,
Je me trouve surpris de mon peu de fierté
D'avoir certains amis que m'a faits ma bonté:
Quand je les fuis partout, je les vois sur ma liste.
Donne-moi... (*) « De Bordeaux, Jean Perrin, Évariste
Le Rond et compagnie! »... Ils sont tous commerçans!
J'en fais beaucoup de cas, ce sont de braves gens;

(*) Il lit la liste des visites du jour, que Lafleur lui a donnée.

De ce qui leur est dû, jamais je ne m'écarte ;
Et tu leur porteras de ma part une carte.

LAFLEUR.

Mais c'est demain chez vous jour de réunion,
Faut-il leur envoyer une invitation?

MONTGÉRAN.

Ne t'en avise pas... oui, très-fort, je les prise ;
Mais ils me choqueraient, s'il faut que je le dise :
Dans ce cercle à la mode où brille tant d'éclat,
Ils ont un certain air qui trahit leur état.
Il faut pour réussir posséder un langage
Qu'on doit aux gens bien nés, et qu'enseigne l'usage.
Moi, j'estime très-fort l'honneur, la probité ;
Mais que fait tout cela dans la société?
Tu l'as vu dans ce jour de très-grande assemblée,
Où la cérémonie y semblait appelée :
Ces messieurs au dîner, sans se gêner en rien,
Parlaient haut, parlaient trop, et surtout buvaient bien.
Chaque mets devenait l'objet d'un commentaire ;
L'un parle de ses blés, et propose une affaire :
Aussi depuis ce jour j'ai bien juré ma foi,
Qu'ils feraient leurs marchés autre part que chez moi.

SCÈNE IX.

PICARD, MONTGÉRAN, LAFLEUR.

PICARD.

Monsieur,

LAFLEUR.

Eh quoi! Picard, vous osez reparaître!...

PICARD.

Oui, j'avais oublié de prévenir mon maître
Que son ami Merval arrivé d'aujourd'hui,
Pour l'embrasser, viendra demain matin chez lui.

MONTGÉRAN, troublé, à part.

Merval ici! peut-être il sait ce qui se passe.

PICARD, à part.

Hein! je l'avais prédit qu'il ferait la grimace!

MONTGÉRAN, toujours inquiet.

C'est un ami, sans doute, et j'aurai du plaisir;
Mais de son arrivée il eût pu m'avertir...
Il faudra cependant chercher une défaite;
Appuyer mon refus sur un moyen honnête:
Merval est philosophe, il ne sentira pas
Que les tems sont changés, et qu'il est certain cas...
Ah! maudite promesse! et comment me dédire?
Par son cœur, son esprit il sut trop me séduire:
Quoique beaucoup plus jeune, il m'avait subjugué.
Dans ce tems, il est vrai qu'il était distingué,
Et qu'il pouvait enfin jouer un très-grand rôle...
On lui prend ses emplois, je reprends ma parole.
A mon tour, je me voue à de nobles travaux,
Je l'ai bien mérité par un prudent repos.
Ah! chassons loin de moi toute idée importune,
Et ne voyons qu'un but, la gloire et la fortune.
(Brusquement.)
Suivez-moi tous les deux.

(Il sort.)

LAFLEUR.

Maudit ambassadeur!

PICARD.

Il veut qu'un courtisan garde sa belle humeur ;
Le sot ! mais à la cour, il est d'antique usage,
De changer tout-à-coup d'humeur et de visage.

(Nuit dans l'entr'acte.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

PICARD, seul, regardant à la pendule.

Quoi! huit heures au plus, et Monsieur est déjà
Vêtu, prêt à sortir en habit de gala!
Il n'a pas fermé l'œil; quel démon le possède?
C'est un mal que cela, mais un mal sans remède;
Nul repos! le matin il écrit vingt billets,
Déjeûne mal, nous gronde, et va courir après.
Il faut un corps de fer; je le vois qui s'approche;
Éloignons-nous un peu.

SCÈNE II.

MONTGÉRAN, PICARD.

MONGÉRAN a changé d'habit, il est dans une espèce d'agitation; il tient des tablettes et un crayon.

Combien je me reproche
D'avoir négligé trop un talent enchanteur!
Seulement aujourd'hui je voudrais être auteur.
Essayons cependant.... (Il cherche à composer des vers.)

PICARD, à part.

Il écrit, il efface;
C'est son mal qui le tient.

MONTGÉRAN.

J'ai beau changer de place,

Chercher, me tourmenter, je ne fais rien de bon.
A trouver de l'esprit, je contrains ma raison ;
Mais la rime s'enfuit quand je tiens la pensée.
Allons, il faut encor....

PICARD, à part.

Sa tête est renversée.

(Apercevant Merval.)

Ah! monsieur de Merval!

(Il sort.)

SCÈNE III.

MONTGÉRAN, MERVAL.

MONTGÉRAN, allant au devant de Merval.

Quoi! Merval!

MERVAL, l'embrassant.

Mon ami!

MONTGÉRAN, d'un ton contraint.

Ah! j'éprouve, Merval....

MERVAL.

Et moi, je suis ravi
De te revoir, après une si longue absence.

MONTGÉRAN, toujours un peu froid.

Vois aussi le plaisir que me fait ta présence.
Je ne m'attendais pas....

MERVAL, à part.

Ah! quel accueil glacé!

(Haut.)

Je craignais pour te voir de m'être trop pressé ;
Je te trouve habillé.

MONTGÉRAN.

C'est pour une visite.

MERVAL.

Tu les fais bien matin.

MONTGÉRAN.

Je suis à la poursuite
D'une affaire importante, et chez un grand seigneur
J'entre dès qu'il est jour.

MERVAL.

Comment ! c'est très-flatteur.
C'est une affaire aussi qui dans Paris m'attire ;
Dans un autre moment je viendrai te la dire.

MONTGÉRAN, à part.

Je crois la deviner.

MERVAL.

T'aurais-je interrompu ?
Tu travaillais.

MONTGÉRAN.

Mais non.

MERVAL.

Tu n'es pas attendu ?

MONTGÉRAN.

Mais non, je....

MERVAL, finement.

Sur tes traits j'aperçois quelque chose.

MONTGÉRAN.

Oui, tu vois l'embarras d'un auteur qui compose ;
Pour une grande dame on veut une chanson....

MERVAL.

Et ! tant mieux ! mon ami : les enfans d'Apollon,

S'écartant par plaisir de la foule importune,
Dédaignent les faveurs que promet la fortune,
Et libres des chagrins, fils de l'ambition,
A trouver le bonheur font servir la raison.

MONTGÉRAN.

Je l'avais oublié, Merval est un poëte.

MERVAL.

Poëte, non; gaîment je fais la chansonnette.

MONTGÉRAN.

Que ne puis-je la faire! oh, c'est un art charmant!
Qui, chez les grands, vous place assez adroitement.
Les louer sans motif est assez en usage,
Et le plus mince auteur connaît cet avantage :
Le plus faible couplet très-loin peut le porter
Lorsque selon le tems il le sait ajuster.
Tes vers seraient-ils bons?

MERVAL.

Mais ils ont la mesure,
Et m'amusent autant que les vers du Mercure;
Quand à table j'entonne un bachique refrain,
Il est par mes amis, jugé comme mon vin,
Excellent.

MONTGÉRAN, avec joie.

C'est très-bien; je t'ai dit qu'une dame
Voulait pour une fête....

MERVAL.

Oh! de toute mon ame.

MONTGÉRAN.

Mais il faut avec elle être très-circonspect.

MERVAL, sérieusement.

Mes vers vont l'assurer de ton profond respect.

MONTGÉRAN.

Tu ris?

MERVAL.

Eh non, vraiment; mais avec révérence
Ne puis-je de son cœur révéler l'excellence.

MONTGÉRAN.

Ah! parle bien plutôt de son rang, de son nom;
Cette princesse-là n'a pas le cœur très-bon.

MERVAL.

Soit; mais après avoir parlé de sa noblesse,
Je puis louer au moins sa beauté, sa jeunesse.
A nos yeux elle aura la fraîcheur du printems.

MONTGÉRAN.

Es-tu fou, mon ami? mais elle a cinquante ans.

MERVAL.

De ses chastes vertus, au moins....

MONTGÉRAN.

Miséricorde!
Ah! ne t'avise pas de toucher cette corde;
Elle aima trop souvent; de ses galans excès
La chronique du monde a rempli ses feuillets.

MERVAL.

Si de chanter ta dame il est si difficile,
J'en veux laisser l'honneur à quelque auteur habile.
Parlons plutôt de nous. Depuis quinze ans amis,
Séparés si long-tems, mais enfin réunis,
Montgéran, nos deux cœurs n'ont-ils rien à se dire?

MONTGÉRAN, un peu embarrassé.

L'amitié sur le mien a toujours même empire :
Mais de ton arrivée on peut être surpris,
Je ne m'attendais pas à te voir à Paris.
Tu ne m'as point marqué dans ta dernière lettre
Ce voyage si prompt.

MERVAL, finement.

Je n'ai pu le remettre.
Une affaire très-grave a causé mon départ ;
Et je risquais beaucoup en arrivant trop tard.

MONTGÉRAN, à part.

Il connaît mes projets.

MERVAL, toujours finement.

Peut-être ma présence
Saura-t-elle influer.... J'en conçois l'espérance.

MONTGÉRAN, encore plus embarrassé.

J'en suis content pour toi.

MERVAL, à part.

Je vois son embarras.
De l'hymen d'Amélie, oh! ne lui parlons pas ;
Il rougirait....

MONTGÉRAN, d'un ton timide.

Quel est l'objet de ton voyage ?

MERVAL, à part.

(Haut.)

Feignons, puisqu'il le faut. Je viens pour un ouvrage
Que je croyais utile, et dont je suis l'auteur.

MONTGÉRAN, respirant.

Il aura, j'en suis sûr, un succès très-flatteur.
Ce n'est pas un essai ; déjà la voix publique

Prône dans tes écrits un cœur patriotique :
On y voit l'écrivain animé du désir
D'honorer son pays.

MERVAL.

Surtout de le servir ;
Mais cette fois, peut-être emporté par mon zèle,
A de prudentes lois je me montre infidèle ;
J'accuse avec raison même l'autorité,
Aux regards d'un bon roi j'offre la vérité,
Je prouve qu'on surprit sa royale justice,
Et qu'on l'a su tromper en usant d'artifice....
Mais tel écrit souvent utile et courageux
Par sa publicité devient très-dangereux ;
Le mien est de ce nombre. Un ami véritable
M'a fait voir à quel point je me rendais coupable ;
Éclairé sur mes torts, j'accours vite à Paris,
Aux mains de l'imprimeur j'arrache mes écrits :
Quelques momens plus tard il les fesait connaître.
Grâce à mon dévoûment ils ne pourront paraître ;
Car ce matin, sans bruit, mais non pas sans regret,
La flamme a consumé cet ouvrage indiscret.
Il ne reste plus rien que ce seul exemplaire
Que j'ai sauvé du feu par pitié pour son père.

MONTGÉRAN.

A lire un tel ouvrage on aurait du plaisir.
Puis-je l'avoir ?

MERVAL, embarrassé.

Mais tu ?....

MONTGÉRAN, piqué.

Laissons-là mon désir,
J'ai tort de t'avoir fait une telle demande.

MERVAL, lui donnant le livre.

Je ne refuse rien quand l'amitié commande;
Mais songe quel danger peut me faire courir
Cet imprudent écrit que je n'osais t'offrir.
Apprends qu'il compromet le bonheur de ma vie;
Ce n'est qu'à son ami que Merval le confie:
S'il sortait de tes mains, ah! je craindrais beaucoup
Qu'il n'appelât sur moi le plus terrible coup,
Et que ma liberté....

SCÈNE IV.

MONTGÉRAN, AMÉLIE, MERVAL.

AMÉLIE, à Montgéran.

Je vous cherchais: ma mère
Veut que sur votre état le docteur nous éclaire;
Et comme il doit partir; à son art, à nos vœux,
Donnez quelques instans.

MONTGÉRAN.

Je me porte bien mieux.
On n'a pas, à la cour, le tems d'être malade.

AMÉLIE.

Songez que le docteur va suivre en ambassade
Votre ami Dermenon.

MONTGÉRAN, étonné.

Comment! il est nommé?

AMÉLIE.

Vous ne le saviez pas?

MERVAL, souriant.

Est-on bien informé?

AMÉLIE.

Le docteur me l'a dit.

MONTGÉRAN, avec colère.

Obtenir cette grâce!
Allons, encore un homme au-dessous de sa place;
Je lui conseille fort de prendre, pour appui,
Un secrétaire adroit qui travaille pour lui.

MERVAL, malignement.

Mais tu parais souffrir?

MONTGÉRAN.

Oui, ma douleur augmente.....
Qu'un homme à grand talent, sans cesse se tourmente
Pour arriver au but; un protecteur titré
A l'obscur ignorant fait franchir le degré.
Et qui ne sait, d'ailleurs, quel est le caractère
De ce bon Dermenon? Faux, sous un air sincère,
Il est l'ami constant du ministre en faveur;
Que le ministre tombe, il court au successeur,
Endosse sa livrée; et fort sous sa bannière,
Au puissant qui n'est plus, il déclare la guerre.
Voilà comme on parvient.... C'est mon ami de cœur;
Mais pourquoi le choisir pour être ambassadeur?

MERVAL.

Ah! si l'on eût choisi....

AMÉLIE.

Mais de grâce, mon frère;
Oubliez l'ambassade.

MONTGÉRAN.

Oui, c'est très-bien, ma chère.
Vous ne voyez donc pas qu'avec de pareils choix,
Le plus mince écolier peut prétendre aux emplois.

MERVAL.

Mais pourquoi te fâcher?

MONTGÉRAN.

Oui, morbleu! je me fâche
Quand je vois qu'on appelle, à cette noble tâche,
L'homme médiocre.... (Il fait un cri.) Ah!

MERVAL.

Tu te plains, Montgéran.

MONTGÉRAN.

Ce n'est rien; quelquefois cette douleur me prend.
(Il s'assied, et pose sur la table la brochure que Merval lui a remise, et qui se trouve couverte de son mouchoir.)

AMÉLIE.

Je l'ai dit au docteur.

MONTGÉRAN.

A tort on s'inquiète.

AMÉLIE.

Pourtant il vous condamne à huit jours de retraite.

MONTGÉRAN.

Il faudra bien rester.

MERVAL.

Nous rendrons tous les deux
Tes momens de retraite un peu moins ennuyeux:
Nos tendres soins....

MONTGÉRAN, lui tendant la main.

J'y compte; oui, Merval, toujours m'aime.

MERVAL.

Ah! Montgéran, bientôt je te verrai le même.

SCÈNE V.

MONTGÉRAN, AMÉLIE, MERVAL, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

MADAME la comtesse.

MONTGÉRAN.

Elle arrive à propos,
Et je cours au devant.

AMÉLIE, l'empêchant de se lever.

Demeurez en repos :
Pourquoi vous fatiguer? elle est trop votre amie
Pour mettre quelque prix à la cérémonie ;
Restez dans ce fauteuil.

MONTGÉRAN.

Je suivrai tes avis :
Je souffre beaucoup moins lorsque je suis assis,
Tu vas voir, cher Merval, une femme très-belle,
Et surtout d'un esprit....

MERVAL.

Oui ; l'on m'a parlé d'elle ;
Sa maison est, dit-on, un séjour enchanté.

MONTGÉRAN.

Ah! c'est le rendez-vous des gens de qualité.

SCÈNE VI.

MONTGÉRAN, LA COMTESSE, AMÉLIE, MERVAL.

LA COMTESSE.

Messieurs, je vous salue... Eh! bonjour, Amélie;
Mais je vous trouve encore aujourd'hui plus jolie.

AMÉLIE, montrant Montgéran.

Excusez si mon frère...

LA COMTESSE.

Eh! qu'a-t-il donc? bon Dieu!

MERVAL.

Il est pris par la goutte.

MONTGÉRAN.

Oh! non; je souffre un peu.

LA COMTESSE.

Cela me fait vraiment une peine infinie.
Je viendrai, Montgéran, vous tenir compagnie.
(Elle se met à rire.)
Cependant, malgré moi, je ris en vous voyant;
Vous, qu'on trouve en tous lieux et qu'on trouve courant;
Je vous surprends enfin tout-à-fait immobile,
Et gravement assis.

AMÉLIE.

Ce repos est utile.

MERVAL.

La goutte assez souvent rend à la gravité,
Et détruit les projets nés de la vanité.

LA COMTESSE.

Ce que dit là Monsieur est d'un vrai philosophe.
(En riant et à part.)
Ma foi, s'il ne l'est pas, il en a bien l'étoffe.
(A Montgéran.)
Dites, quel est Monsieur?

MONTGÉRAN.

C'est mon meilleur ami.

LA COMTESSE.

Quoi, votre ami! je veux qu'il soit le mien aussi.

MONTGÉRAN.

C'est un homme connu par un très-grand mérite.

MERVAL.

Cesse....

LA COMTESSE.

Monsieur, j'attends de vous une visite;
Montgéran voudra bien, chez moi, vous présenter.

MERVAL.

Je suis reconnaissant.

MONTGÉRAN.

Ah! tu dois accepter.

MERVAL.

Je ne vous promets rien; je suis un peu sauvage.

LA COMTESSE.

De vous avoir chez moi j'obtiendrai l'avantage;
Pas plus tard que demain, ensemble nous dînons.

AMÉLIE, bas à Merval.

Vous n'échapperez pas à ses séductions.

MERVAL, bas.

Vous me connaissez mal.

LA COMTESSE.

Eh! mais, par aventure,
Je vous régalerai le soir d'une lecture.
Le jeune de Lussan (c'est un petit auteur,
Qui, de me consulter, implore la faveur),
Parce qu'il fit chez moi son plan de comédie,
Et que je lui donnai quelques traits de génie,
Bonnement il se croit obligé d'ennuyer
Tous les honnêtes gens que je voudrai prier;
Mais à quelques amis j'ai borné cette peine,
Et j'en réunirai peut-être une trentaine.
(A Montgéran.)
Vous y verrez d'abord le vieux baron d'Arvois,
Qui, pour vivre à la cour, vient de vendre ses bois;
Son fils le conseiller, qui doit être un grand homme,
Et qui sait son blason comme un savant sait Rome;
Puis, deux longues ladys, dont le maintien sans goût
N'amuse point Paris, qui s'amuse de tout;
Enfin, tous vieux amis dont j'ai la confiance,
De qui, depuis six mois, j'ai fait la connaissance.

MERVAL.

Vous me promettez-là, Madame, un grand plaisir;
Mais, en dépit de moi, je ne puis en jouir.
Quoique tous vos amis soient d'une date ancienne,
J'en compte de plus vieux qu'il faut que j'entretienne.
Je fais beaucoup de cas d'une réunion
Où l'on sait, par l'esprit, égayer la raison,
Où quelque jeune auteur, essayant son ouvrage,
Vient, des vrais connaisseurs, moissonner le suffrage,
Et, tout fier des succès conquis dans un salon,
Se donner de lui-même un rang sur l'Hélicon;

Mais il est des devoirs auxquels on sacrifie :
A mon ami souffrant je tiendrai compagnie.
Je ne sortirai pas. Oui, je dois à mon cœur
De partager les soins de son aimable sœur.

LA COMTESSE.

Ah! ce discours, Monsieur, sent bien la rhétorique ;
Mais à propos de quoi, toucher le pathétique?
Vous aurais-je prié sans prier votre ami?

AMÉLIE.

Il ne peut accepter. Le docteur sort d'ici,
Et condamne mon frère à huit jours de retraite.

LA COMTESSE.

Vous souffrez donc beaucoup?

MONTGÉRAN.

Oui; cela m'inquiète.

LA COMTESSE.

C'est bien contrariant; je venais vous chercher.

MONTGÉRAN.

Non, sans douleur vraiment, je ne saurais marcher.

LA COMTESSE.

Faut-il qu'un contre-tems aujourd'hui nous arrête?
Le duc, de vous avoir, se fesait une fête ;
Nous avions arrangé ce dîné tous les deux.

MONTGÉRAN.

Le duc! il se pourrait!...

AMÉLIE, à part.

Il va se porter mieux.

LA COMTESSE.

Non, non; une autre fois vous verrez son altesse.

MERVAL, à part.

L'orgueil l'emportera sur le mal qui le presse.

MONTGÉRAN, se levant.

Cet instant de repos me fait le plus grand bien,
Et si je souffre encor, ce n'est presque plus rien.
Tenez, regardez-moi, voyez ma contenance ;
Sur mes traits maintenant, on lit peu la souffrance ;
Et, puisque monseigneur veut bien songer à moi,
J'accepte avec transport l'honneur que je reçoi.

AMÉLIE.

Songez que le docteur...

MONTGÉRAN.

Le docteur n'y voit goutte.
Je serais bien portant...

AMÉLIE.

Sans votre accès de goutte.

MONTGÉRAN.

J'en ai pris mon parti, rien ne peut m'arrêter.

LA COMTESSE.

Oh ! j'ai fait tout au moins pour le faire rester.

MERVAL, ironiquement.

Nous l'avons vu, Madame.

LA COMTESSE, à Amélie.

Allons, adieu ma chère.

MONTGÉRAN.

Toi, Merval tu tiendras compagnie à ma mère.

LA COMTESSE, à part.

Merval !... Eh ! mais ce nom ?...

MERVAL.

Des devoirs d'un bon fils
Je saurai m'acquitter ; j'en connais tout le prix.
Oui, je me trouve heureux, quand le plaisir t'appelle,
De seconder ta sœur, de partager son zèle ;
Mais sans perdre l'espoir que, libre de tes grands,
Tu pourras à l'ami donner quelques instans.

(Il sort avec Amélie.)

SCÈNE VII.

LA COMTESSE, MONTGÉRAN.

LA COMTESSE.

Dites-moi, Montgéran, ce Monsieur si sévère,
Dont l'air est agréable et la parole amère,
Se nomme donc Merval ?

MONTGÉRAN.

Il n'a pas d'autre nom.

LA COMTESSE.

A-t-il d'un écrivain la réputation !

MONTGÉRAN.

Oui ; même ses écrits font honneur à la France.

LA COMTESSE.

Et n'en est-il pas un qui traite de finance ?

MONTGÉRAN.

Oui : le dernier surtout, par son utilité,
A plu fort au public, même à l'autorité.

LA COMTESSE.

Plus de doute, c'est lui !

MONTGÉRAN.

D'où pouvez-vous connaître ?...

LA COMTESSE.

Dans le conseil d'état vous l'allez voir paraître.

MONTGÉRAN.

Bon !

LA COMTESSE.

C'est la vérité ; le roi, dans tous les rangs,
Se plaît, vous le savez, à chercher les talens.

MONTGÉRAN.

Je sais qu'il les honore.

LA COMTESSE.

Et qu'il les récompense.

MONTGÉRAN.

C'est d'un prince éclairé la première science.

LA COMTESSE.

Pour la place vacante, on désigne Merval :
Il détruit votre espoir s'il est votre rival.

MONTGÉRAN.

Qui vous a dit cela ?

LA COMTESSE.

C'est le ministre même,
Qui prend à vos succès un intérêt extrême.
Il m'a dit ce matin, qu'il est désespérant
Que l'on vous ait donné Merval pour concurrent ;
Que, sans cet homme-là, grâces à la princesse,
Qui me montre toujours la plus vive tendresse,
Vous arriviez d'emblée à ce poste d'éclat,
Qui devient de mes soins le noble résultat.

MONTGÉRAN.

Non, je ne reviens pas encor de ma surprise :

Merval ambitieux!... ah! c'est une méprise;
Lui qui, toujours jaloux de sa tranquillité,
Ne sortit qu'à regret de son obscurité.

LA COMTESSE, souriant.

Il en sort sur l'avis d'un ami plein de zèle,
Qui, d'un superbe espoir, lui donne la nouvelle.

MONTGÉRAN.

Non, non; c'est un écrit qu'il croit trop dangereux
Qu'il a voulu soustraire au public curieux.

LA COMTESSE, étonnée.

Quel écrit, Montgéran, et que voulez-vous dire?

MONTGÉRAN.

Oui; cet écrit connu pouvait beaucoup lui nuire;
Des abus il se fait trop grand réformateur,
Et l'on eût pu fort bien en rechercher l'auteur.

LA COMTESSE.

Bah! c'est un conte adroit qu'il a voulu vous faire.

MONTGÉRAN.

Mais de cette brochure il reste un exemplaire.

LA COMTESSE, vivement.

Ce secret exemplaire, il vous l'a confié?

MONTGÉRAN.

Il pouvait le livrer à ma tendre amitié.

LA COMTESSE.

Je loue avec plaisir d'abord sa confiance,
Qu'un autre appellerait peut-être une imprudence
Car c'est être étourdi que livrer un secret,
Qui, s'il était public, sans retour le perdrait.

MONTGÉRAN.

Mais avec son ami, Merval n'a rien à craindre.

LA COMTESSE.

Si vous en abusiez, aurait-il à s'en plaindre?

MONTGÉRAN.

Il est depuis long-tems sûr de ma probité.

LA COMTESSE.

Êtes-vous bien certain, vous, de sa loyauté?

MONTGÉRAN.

Il est franc, généreux; tel est son caractère.

LA COMTESSE.

Cependant, tout exprès il a quitté sa terre,
Pour venir sourdement briguer le seul emploi
Que vous deviez tenir de mes amis, de moi.

MONTGÉRAN.

Merval n'y prétend pas, c'est moi qui vous l'assure;
C'est un vrai philosophe, ami de la nature.

LA COMTESSE.

Ah! combien j'ai connu de ces amis bénins
Qui marchent à leur but en rusés patelins!
Celui-ci dit tout haut qu'il méprise les places,
Et se tient à l'affût des honneurs et des grâces:
Sous un aspect riant il cache à tous les yeux
Le cœur aride et froid d'un perfide envieux:
Il vous presse les mains, proteste de son zèle,
Vous promet de courir pour la place nouvelle;
Il veut savoir le nom de votre protecteur,
Pour l'aider du crédit d'un très-puissant seigneur.
A l'entendre, il saura remuer ciel et terre....
Vous cédez à son zèle, et l'ami débonnaire,
Maître de vos secrets, et sûr d'un grand appui,
Sollicite la place et l'obtient.... mais pour lui.

MONTGÉRAN.

C'est outrager Merval que le croire capable....

LA COMTESSE.

Bah ! qui sait parvenir cesse d'être coupable.
Oui, quand on réussit tout moyen est très-bon.

MONTGÉRAN.

Doit-on sacrifier à son ambition
L'honneur et ses amis ?

LA COMTESSE.

Pour un homme du monde
Vous connaissez bien peu sur quoi l'honneur se fonde.
Je ne suis qu'une femme, et je n'observe pas ;
Mais j'ai toujours trouvé que ; dans tous les états,
Celui que le hasard ou très-souvent l'adresse
A conduit aux honneurs que donne la richesse,
Aussitôt qu'à son but on le voit arrivé,
On ne s'informe pas comme il s'est élevé ;
Il n'en obtient pas moins les précieux hommages
Des hommes réunis.... et même des plus sages.
Chacun est optimiste, et dit à cœur ouvert :
« Voyons celui qui gagne, et non celui qui perd. »
Vous aimez votre ami ; penchant fort estimable !
On n'a point à la cour de sentiment semblable.
On pense plus à soi : je sais vingt courtisans,
Et tous très-renommés comme d'aimables gens,
Qui croiraient se donner le plus sot ridicule,
S'ils ne culbutaient pas leur ami sans scrupule.
A votre place enfin, si l'un d'eux se trouvait,
Le ministre déjà saurait votre secret ;
Et notre philosophe, ami de la nature,
Irait chanter ses bois, ses ruisseaux, leur murmure,

Quand l'adroit courtisan, toujours homme d'honneur,
Jouirait des respects qu'on rend à la faveur.

MONTGÉRAN.

Ne vous attendez pas, Madame, à me séduire;

LA COMTESSE.

Mais je n'y pense pas; seulement je veux lire....

MONTGÉRAN.

Je m'en garderai bien.

LA COMTESSE.

Il ne m'est pas permis
D'admirer l'écrivain, modèle des amis?

MONTGÉRAN.

Cet écrit confié...

LA COMTESSE.

Je l'aurai, je vous jure.

MONTGÉRAN.

Jamais.

LA COMTESSE. (Elle jette les yeux sur la table, s'en approche doucement pour voir le titre d'une brochure qu'elle y aperçoit; au mouvement que fait Montgéran pour l'empêcher de la prendre, elle s'en empare vivement.

Que vois-je là! cette mince brochure....

MONTGÉRAN.

Comtesse!...

LA COMTESSE, prenant la brochure qui est sur la table.

C'est cela! malgré votre dépit
De votre ami Merval je jugerai l'esprit.

MONTGÉRAN.

Non, rendez-moi... j'entends Merval; Dieu! c'est lui-même.

LA COMTESSE.

Mais ne craignez donc pas.

MONTGÉRAN.

Dans mon dépit extrême....

LA COMTESSE.

Vous êtes un enfant.

MONTGÉRAN.

Madame, je le veux.

LA COMTESSE.

Mais ensemble, ce soir, nous le lirons tous deux.

SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, MONTGÉRAN, MERVAL.

(Elle cache avec adresse la petite brochure sous son schall.)

MERVAL.

Je te croyais déjà rendu chez ton altesse.

MONTGÉRAN.

Mais bientôt nous irons.

LA COMTESSE.

L'heure en effet nous presse :
Venez....

MERVAL.

Puisque tu veux nous laisser seuls ici,
Moi, ta mère et ta sœur, nous sortirons aussi :
Nous partons tous les trois pour un joli village ;
Et là, nous dinerons sous un épais feuillage.
Je veux te remplacer, comme toi complaisant,
Tes parens oublîront que tu n'es pas présent.

MONTGÉRAN, à part

C'est un reproche amer !

LA COMTESSE, avec ironie.

La campagne fleurie
A beaucoup de pouvoir sur votre ame attendrie.
N'est-il pas vrai, Monsieur? votre air sentimental,
Et dans tous vos discours ce ton patriarcal,
M'annoncent qu'ennemi de toute inquiétude,
Vous préférez au bruit vos jardins et l'étude.
Vous savez que des rois, dédaignant la faveur
C'est près de ses brebis qu'on trouve le bonheur.
De tous vos biens, Monsieur, jouissez sans partage :
La campagne et la paix sont les trésors du sage.

MERVAL.

En vain, vous prétendez me railler sur mes goûts;
Ils sont simples et purs; je conviens avec vous.
Qu'au bruit de vos cités, qu'au monde je préfère
Dans le sein des forêts quelqu'abri solitaire.
Je suis certain au moins d'échapper aux ingrats,
A ces indifférens qu'on trouve à chaque pas,
A ces ambitieux, dont l'ame enorgueillie
Par un sentiment doux se croirait avilie;
Aux dames du bon ton, dont les airs étourdis
Nous cachent un cœur froid et des projets hardis;
Enfin à ces oisifs dont la cour se compose,
Et qui font tout et rien pour être quelque chose.

LA COMTESSE, à Montgéran.

L'épigramme est champêtre.

MONTGÉRAN, à part.

Elle a blessé mon cœur;
Sortons.

MERVAL.

Mais mon ami....

MONTGÉRAN, sortant avec la comtesse.

Je suis ton serviteur.

MERVAL, seul.

Ah! quel brusque départ.... Sous son adroit manége,
La comtesse sait bien que j'entrevois un piége;
Il faut le découvrir, et nous pourrons après
Éclairer mon ami sur ses vrais intérêts.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

PICARD, seul.

Quoi! toujours en colère!... il est fou, que je meure!
Par ma foi, chez les ducs on dîne de bonne heure.
A mon maître qui rentre, en zélé serviteur,
J'offre ce que tantôt ordonna le docteur;
Son courroux....

SCÈNE II.

PICARD, LAFLEUR, arrivant avec une bouteille et un verre.

PICARD.

Où vas-tu porter ce vieux Madère?

LAFLEUR.

(En riant.)

Pour un dîné, crois-tu que ce soit trop d'un verre?

PICARD.

Mon maître n'aurait pas?...

LAFLEUR.

Il est resté tantôt
Près d'ici, comme on dit, à croquer le marmot.

(Il se tourne vers la porte.)

Son cocher m'a tout dit.... Madame la comtesse!

(A part.)

Il faut que je lui parle. (Haut.) Avec un peu d'adresse
On peut la disposer.... oui, prends vite ce vin;
Cours l'offrir à Monsieur. (A part.) Je serai seul enfin.

PICARD.

Volontiers. De long-tems je n'oublirai l'histoire.
Tâchons de n'en pas rire en lui versant à boire.

(Il sort.)

SCÈNE III.

LAFLEUR, seul, avec importance.

C'est très-adroitement écarter un valet :
Mais si d'être intendant je nourris le projet,
Il me faut avec art flatter ma protectrice ;
Je puis aller très-loin si l'on me rend justice.

SCÈNE IV.

LAFLEUR, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Ah! Lafleur! votre maître est sans doute rentré.

LAFLEUR.

Il rentre, et de douleur il a le cœur navré.

LA COMTESSE.

Hein!

LAFLEUR.

Son amour ira jusqu'à l'extravagance.

LA COMTESSE.

Comment donc?

LAFLEUR.

J'ai l'honneur d'avoir sa confiance.

LA COMTESSE.

Il vous parle de moi?

LAFLEUR.

Le jour comme la nuit.
Hélas, si vous saviez, Madame, ce qu'il dit :
« Cher Lafleur, conviens donc que l'aimable comtesse
» Unit à la beauté la grâce enchanteresse.... »
Madame, qui pourrait ne pas en convenir?

LA COMTESSE, à part.

Ce sot veut me flatter afin de parvenir.

LAFLEUR.

Il me disait encor...

LA COMTESSE.

Il n'a pu rien vous dire,
Que de vous taire. Allez, Lafleur, qu'on se retire;
Ou plutôt annoncez que je suis dans ces lieux.

LAFLEUR, à part.

Il faut qu'une autre fois je m'y prenne un peu mieux.

(Il sort.)

SCÈNE V.

LA COMTESSE, seule.

Je vais voir Montgéran; il doit être en colère,
Que j'ai peine à guider cet ardent caractère

L'ambition le brûle, et pourtant il n'a pas
Cette audace qui fait avancer à grands pas.
Jamais il ne saura profiter d'une chance,
Éloigner d'un rival la sourde concurrence...
Je sais qu'agir ainsi pour de certaines gens,
Remplis de préjugés et de grands sentimens,
Paraît un crime affreux, et pourtant ma méthode
A la ville, à la cour, est tout-à-fait de mode.
En écartant Merval je sers mes intérêts,
Puisque c'est à l'hymen à payer mes succès.

SCÈNE VI.

MONTGÉRAN, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous, mon ami? qu'est-ce donc qui vous trouble?

MONTGÉRAN.

Mais...

LA COMTESSE.

Je reviens vers vous, et votre humeur redouble,
Ingrat; de cet air là je devrais vous punir:
Mais j'ai le cœur trop bon. Voulez-vous bien venir
Implorer à mes pieds...

MONTGÉRAN, avec humeur.

Eh! laissez-moi, de grâce,
Car je suis d'une humeur...

LA COMTESSE.

D'une humeur qui me lasse.
Que vous ai-je donc fait pour me traiter ainsi?

MONTGÉRAN.

Vous me le demandez!... je suis tranquille ici;
On vient, et l'on m'invite à me trouver à table
Avec des gens titrés, chez un seigneur aimable;
Je me montre jaloux d'un aussi grand honneur;
A me rendre chez lui je contrains la douleur,
Je vous suis; mais chez vous, vous me forcez d'attendre:
Après quelques instans vous devez m'y reprendre,
J'attends: mais fatigué d'un retard éternel
Je me lève en fureur et je rentre à l'hôtel.

LA COMTESSE.

Quoi! vous n'avez pas su qu'une importante affaire?...

MONTGÉRAN.

Comment l'aurai-je su?

LA COMTESSE.

Mais par mon émissaire.
Il ne vous a pas dit que si je vous quittais...
Le ministre a voulu...

MONTGÉRAN.

Quoi! le ministre... après?

LA COMTESSE.

Il me prend un désir, c'est celui de vous taire
Ce qu'en votre faveur l'amitié vient de faire.

MONTGÉRAN.

Quoi donc?

LA COMTESSE.

Je vous dirai qu'en vous quittant d'abord,
Je suis allé trouver le ministre Melfort.

MONTGÉRAN.

Pourquoi prendre ce tems?

LA COMTESSE.

Il était convenable.
Je voulais lui parler... il se mettait à table.
Moi, je veux m'éloigner; mais lui sans compliment
Me retient à dîner pour causer un moment.

MONTGÉRAN.

Pour causer?...

LA COMTESSE.

Oui, de vous... après avoir pris place
On parle de la cour, de faveur, de disgrâce;
Suivant l'ordre établi des conversations,
On fait et l'on refait les réputations.
Chacun porte à son choix tel homme au ministère;
Et tel autre est, dit-on, exilé dans sa terre;
Mais on quitte bientôt tous ces grands intérêts
Pour parler du théâtre et d'un nouveau succès.
Sur nos pauvres auteurs épuisant la satire,
Ils sont jugés... avant qu'on ait daigné les lire.
Je dis mon sentiment sur tous nos beaux esprits.
Moi, qu'on sait au courant des modernes écrits,
En parlant de pamphlets, de ces malins ouvrages
Dont chacun en secret veut parcourir les pages,
Je ne sais quel hasard, favorable ou fatal,
Fait trouver dans mes mains le livre de Merval.

MONTGÉRAN.

O ciel! qu'avez-vous fait?

LA COMTESSE.

Le ministre s'étonne
Du titre de l'écrit, sur lequel on raisonne;
Il le prend malgré moi, le parcourt aussitôt;
Il fronce le sourcil, sourit à certain mot!

Puis pressé par le tems de quitter sa demeure,
Il demande un rapport qu'il aura dans une heure;
Mais j'ai lu dans ses traits que, sans bruit, sans éclat,
Nous pourrons voir sauter le conseiller-d'état

MONTGÉRAN.

Quoi! vous avez osé, sans égard pour moi-même,
Compromettre, accuser le seul homme que j'aime!
Quelle horreur!

LA COMTESSE.

Oh! cessez, ce ton trop singulier...

MONTGÉRAN.

Sachez!...

LA COMTESSE.

Prétendez-vous, Monsieur, m'injurier?...

MONTGÉRAN.

Eh! puis-je de sang-froid vous entendre, Madame,
Vous applaudir ici du succès d'une trame?....

LA COMTESSE.

Connais-je ce Merval, est-il de mes amis?
Et de vous préférer ne m'est-il pas permis?

MONTGÉRAN.

Non, non, pour me servir vous me rendez coupable.

LA COMTESSE.

Bon! si j'ai réussi! c'est un tour admirable.

MONTGÉRAN.

De tout cela, bon Dieu! que résultera-t-il?

LA COMTESSE.

Qu'il reverra ses champs, que grâce à cet exil,
Il ne reviendra plus par une sourde intrigue

Me disputer l'emploi que pour vous seul je brigue.

MONTGÉRAN.

Ne peut-on m'obliger sans me faire rougir?

LA COMTESSE.

Devez vous succomber quand je puis vous servir?

MONTGÉRAN.

Je ne veux rien devoir à l'adresse perfide
Qui me rend criminel en se fesant mon guide.

LA COMTESSE.

Vous feignez le courroux, et tout bas votre cœur
S'applaudit d'un succès....

MONTGÉRAN.

Qui me coûte l'honneur.
Détrompez-vous, Madame ; oui, mon ame enivrée
Recherche avec ardeur la place désirée
Où mes talens, mon nom me donnent quelques droits;
Mais, si pour parvenir au but que j'entrevois,
On m'eût dit qu'il fallait par une perfidie
Trahir le vieil ami qui dans moi se confie :
J'aurais, toujours jaloux de conserver ma foi,
Repoussé le secours qui me porte à l'emploi.

LA COMTESSE.

Quoi! vous osez, Monsieur, me parler de la sorte,
Pour prix de l'intérêt qu'à tort mon cœur vous porte!
Vous payez par l'outrage un service important,
Qui va vous élever au rang le plus brillant!
Si l'on vous considère aujourd'hui dans le monde,
Si sur de grands appuis votre crédit se fonde,
A qui le devez-vous? et lorsque je crois voir
Le moyen assuré de combler votre espoir,

Lorsque pour vous servir j'ose tout me permettre,
Quand je romps un obstacle, et sans vous compromettre,
Vous venez me citer des titres d'amitié
Qui sont bons pour les sots, et qui me font pitié.

MONTGÉRAN, embarrassé.

Madame !...

LA COMTESSE.

Terminons un débat qui m'offense.
Je veux bien, comme vous, agir avec prudence;
Et dès que votre ami vous tient si fort au cœur,
De la place vacante il sera possesseur.

(Appuyant.)

Le ministre, pour vous, me l'a pourtant promise;
A vous en avertir déjà l'on m'autorise :
Même il m'a fait sentir que votre nouveau rang
N'était qu'un premier pas vers l'emploi le plus grand;
Que bientôt de l'état, nommé sous-secrétaire,
Vous pourriez bien un jour, saisir le ministère.
Mais, puisque vous montrez des sentimens si beaux;
Puisque des vrais amis vous êtes le héros :
Je ne veux pas, Monsieur, vous enlever la gloire
D'être cité comme eux, de briller dans l'histoire.
Héritant de vos droits, grâces à mon soutien,
Merval aura la place, et vous n'obtiendrez rien.

MONTGÉRAN.

Vous avez droit, sans doute, à ma reconnaissance;
Mais le sort a trompé vingt fois notre espérance.

LA COMTESSE.

Oh! je puis, cette fois, garantir le succès.

MONTGÉRAN, avec curiosité.

Et cet espoir est donc appuyé sur des faits?

LA COMTESSE.

Ce n'est point un espoir, c'est une certitude.

MONTGÉRAN.

Un ministre promet souvent..... par habitude.

LA COMTESSE.

On peut compter sur lui, lorsque ses intérêts
Le portent à servir....

MONTGÉRAN.

Vous m'étonnez ; après?....
Quel si grand intérêt en ma faveur le presse ?

LA COMTESSE.

On veut moins vous servir qu'obliger la princesse.

MONTGÉRAN, souriant.

En effet, c'est pour vous qu'elle m'a protégé.

LA COMTESSE.

Elle s'est compromise, et c'est le tort que j'ai ;
Mais je vais dès ce jour, m'opposer à son zèle.

MONTGÉRAN, avec impatience.

Pourquoi donc, s'il vous plaît, me brouiller avec elle ?

LA COMTESSE.

Que vous sert un pouvoir si méprisé de vous ?

MONTGÉRAN.

De sa protection je suis toujours jaloux.

LA COMTESSE.

Il faudra pourtant bien que Monsieur y renonce.

MONTGÉRAN, avec plus d'impatience.

Attendez que je puisse au moins faire réponse
Sur un tel objet.

LA COMTESSE.

Non, je vois que j'avais tort
D'agir contre Merval.

MONTGÉRAN, avec encore plus d'impatience.

Qui vous presse si fort?

LA COMTESSE.

Son talent reconnu l'appelle à cette place.

MONTGÉRAN.

N'ai-je pas, avant lui, mon droit à cette grâce?

LA COMTESSE.

Dès que vous me blâmez, il doit être perdu.

MONTGÉRAN.

Ce que vous avez fait devait m'être inconnu.

LA COMTESSE.

J'ai cru vous obliger.

MONTGÉRAN.

Non, vous deviez vous taire.
Merval sera proscrit.

LA COMTESSE.

Exilé dans sa terre,
Tout au plus!

MONTGÉRAN.

Tout au plus.

LA COMTESSE.

Calmez tant de frayeur.
Je peux encor, sur lui, rappeler la faveur.

MONTGÉRAN.

Impossible.

LA COMTESSE.

Mais...

MONTGÉRAN.

Non.

LA COMTESSE.

Le mal...

MONTGÉRAN.

Est sans remède.

LA COMTESSE.

Pourtant...

MONTGÉRAN.

Puisqu'il est fait, il faut bien que j'y cède.

LA COMTESSE, souriant.

Ah !

MONTGÉRAN.

Mais faites au moins que l'écrit dangereux,
Qui me guide au bonheur, par des moyens affreux,
Revienne dans mes mains.

LA COMTESSE.

Je pourrai vous le rendre.
Oui, vous l'aurez ce soir; eh! mais, je crois entendre...

MONTGÉRAN.

Ce soir, j'aurai l'écrit; ah! je souffre à l'aspect...

SCÈNE VII.

MONTGÉRAN, LA COMTESSE, MERVAL, AMÉLIE.

LA COMTESSE.

Avec eux, Montgéran, soyez très-circonspect.
(Se tournant vers Merval.)
Eh bien! vous arrivez de votre promenade?

MERVAL, à Montgéran.

Ta santé, mon ami?

LA COMTESSE.

Bon! il est tout maussade.
On croirait, à lui voir cet air si rembruni,
Qu'il a quelque motif pour nous bouder ainsi :
Point du tout, je sais moi, qu'une heureuse aventure
Va le mettre à la cour, en très-bonne posture.

MERVAL.

(Riant.)
Tant mieux, je le voudrais; mais j'en doute entre nous.

LA COMTESSE, avec finesse.

Il y fera, Monsieur, son chemin comme vous.

MERVAL.

Peut-être?

LA COMTESSE.

(A Montgéran.) (Haut.)
Qu'ai-je dit? Quoi? le sage des sages
Voudrait aussi des cours affronter les orages?
Il prendrait un emploi?

MERVAL.

Sans l'avoir demandé,
Si par le souverain, il était accordé;
L'accepter est devoir : oui, vingt ans de la vie,
Nous devons nos talens au prince, à la patrie.

LA COMTESSE.

Montgéran pense ainsi.

MONTGÉRAN, à Amélie, comme cherchant à interrompre.

Ma mère est de retour?
Elle s'est amusée?

AMÉLIE.

Oh! beaucoup; un beau jour,
Mes soins et de Merval l'obligeance empressée
Ont ramené ma mère à sa gaîté passée.
Si l'on nous a servi des mets peu délicats,
Nous avons bien plus ri qu'au superbe repas
Qui, chez un grand seigneur, est devenu le vôtre.
Allez, vôtre diné ne valait pas le nôtre.

LA COMTESSE, riant.

Franchement, je le crois... mais je veux aller voir
Cette bonne maman qui m'aura tout le soir.
Près d'elle je me crois vraiment de la famille.
Je serai votre sœur et sa seconde fille.
(Montrant Merval.)
Il n'est que ce méchant ami de la maison
Qui me boude toujours; mais j'en aurai raison.
Je séduirai l'ingrat, je veux aussi qu'il m'aime.
(Elle sort avec Amélie.)

SCÈNE VIII.

MERVAL, MONTGÉRAN.

MERVAL.

Ah! de cette amitié ma surprise est extrême :
Je ne la connais pas, pourtant il serait bon
Que de ses chers amis on sût au moins le nom.

MONTGÉRAN.

Bien loin de la traiter avec cette ironie,
Souhaite bien plutôt de l'avoir pour amie.

MERVAL.

Ah! l'on n'a des amis que parmi ses égaux;
Je ne prends pas les miens à des degrés si hauts.
Je veux dans l'amitié trouver la confiance,
La vérité, qui n'est que dans l'indépendance :
Il n'est point de lien, pour l'homme bien pensant,
De l'indigent au riche, et du faible au puissant.

MONTGÉRAN.

Voilà de bien grands mots; la cause est si légère....

MERVAL, souriant.

Dans mes raisonnemens tu me trouves sévère?

MONTGÉRAN.

La comtesse à tes yeux s'est fait un très-grand tort.

MERVAL.

Je conviens avec toi qu'elle me déplaît fort.

MONTGÉRAN.

C'est bien là, sans motif, prendre les gens en haine.

MERVAL.

Oh! non, de la haïr, je ne prends pas la peine.

MONTGÉRAN.

C'est contre elle un peu trop employer le mépris.

MERVAL.

En la connaissant mieux tu serais moins surpris.

MONTGÉRAN.

Lorsque l'on hait les gens à les voir on renonce.
En rompant tous deux....

MERVAL.

Rompre! et ta bouche prononce
Ce mot qui vient blesser le cœur de ton ami!

MONTGÉRAN

Pour cesser nos débats, c'est le meilleur parti.
Tu trouves des défauts à la femme que j'aime,
Tu lui lances des traits d'une amertume extrême....
C'est assez, laisse-moi me livrer à mes goûts;
Je l'aime, et je prétends devenir son époux.

MERVAL.

Son époux! je te plains; tu fais une sottise.

MONTGÉRAN.

Si c'en est une, au moins mon amour l'autorise.

MERVAL.

Non, tu ne l'aimes pas; mais sa dextérité
D'un avenir flatteur séduit ta vanité;
J'ai vu tous ses projets. Cette aimable comtesse,
D'un cœur ambitieux chatouille la faiblesse.
Par son nom, sa beauté tu lui crois un pouvoir
Auprès du souverain, qu'elle ne peut avoir.
Nous sommes loin des tems où l'on voyait les grâces,

Par intrigue obtenir les faveurs et les places;
Où certain colonel, nommé dans un boudoir,
A briller dans les cours bornait tout son savoir;
Où, sans honte, on voyait une maîtresse en titre,
Des intérêts des rois devenir seule arbitre.
Nous savons rendre encor hommage à la beauté,
Mais sans blesser les lois qu'impose l'équité.

MONTGÉRAN.

Mon espoir est donc vain, tu me crois incapable....

MERVAL.

Tu mérites peut-être une place honorable;
Mais pour y parvenir prends-tu le bon chemin?

MONTGÉRAN.

Pour monter il faut bien qu'on vous donne la main;
D'un postulant obscur, quel que soit le mérite,
Ira-t-on le chercher si l'on ne sollicite?
Agit-on contre l'ordre et contre la raison,
En donnant de l'essor à son ambition?

MERVAL.

La noble ambition est sans doute permise,
Elle tend à la gloire, un tel but l'autorise;
On éprouve son feu dans les rangs les plus bas,
Elle est dans tous les cœurs et de tous les états:
L'artisan fait valoir son active industrie,
Un artiste lui doit les fruits de son génie;
A braver mille morts elle porte un guerrier:
Chacun dans son état veut être le premier:
Je conçois ce désir, il agrandit notre être.
Qui prétend à l'honneur de se faire connaître,
Obtiendra des succès bien justement acquis,
Et fesant tout pour soi, fait tout pour son pays.

Mais mendier un rang à force de bassesse,
Pour séduire et tromper se tourmenter sans cesse;
Chercher des protecteurs, les fatiguer de vous,
Éprouver leurs ennuis, essuyer leurs dégoûts;
Se courber sous le joug du puissant qu'on méprise,
Ne parler, ne sentir, ne penser qu'à sa guise;
Sur l'esprit qu'il nous montre arranger son esprit,
Et lorsqu'il déraisonne approuver ce qu'il dit;
Pour un cœur bien placé c'est un supplice horrible!
A mes vrais intérêts je suis bien plus sensible:
Par ambition, moi, je fuis l'ambition;
Oui, je fuis ce désir de réputation,
Cette soif des honneurs et ce besoin d'entraves,
Qui borne tous nos vœux à l'honneur d'être esclaves,
Qui nous fait employer les plus lâches moyens
Pour décorer un nom, pour augmenter nos biens.
C'est le mérite seul qui fait les nobles races;
Quand on méprise l'homme, en honorant ses places,
Quand il n'y monte pas par un noble degré,
Honoré de la sorte il est déshonoré.

MONTGÉRAN.

Ce mépris affecté qu'on a pour la fortune,
Pour ceux qu'elle a tirés de la foule commune,
Ne prouve à mes regards qu'un désir du pouvoir;
On dédaigne toujours ce qu'on ne peut avoir.
Quoi! ne peut-on s'aider d'une main protectrice,
Sans manquer à l'honneur, sans blesser la justice?
Mais tel homme souvent n'a dû qu'à la faveur
L'emploi qu'il exerça long-tems avec honneur.
Le talent, trop souvent victime de l'envie,
S'il ne sait demander, court risque qu'on l'oublie;
Il verra ses rivaux, forts d'un superbe appui,

Pour arriver au but, passer tous devant lui.

MERVAL.

Un semblable triomphe est de peu de durée,
La justice tardive en est plus assurée;
Le génie a toujours, mais avec loyauté,
Accablé de son poids la médiocrité.
C'est en vain qu'on s'oppose aux grands faits qu'il médite;
Il ressemble au torrent, l'obstacle qui l'irrite
De ses efforts vaincus n'obtiendra d'autre fruit
Que d'augmenter du fleuve et la force et le bruit.

MONTGÉRAN.

Ai-je dit qu'il fallait ne livrer la carrière
Qu'à certains protégés et qu'à l'homme ordinaire?
Mais pour n'avoir pas fait des ouvrages cités,
Fuira-t-on les emplois autrement mérités?
Laissons au hasard seul à gouverner les choses:
Que je sois distingué, peu m'importent les causes;
J'éprouve, j'en conviens, des désirs envieux.
Quand du siècle présent je compte les heureux.

MERVAL.

Heureux! et le sont-ils? peuvent-ils jamais l'être?
L'ambition, mon cher, est un bien cruel maître.
Sois sûr que de l'éclat qui fascine tes yeux,
Plus ils sont revêtus, plus ils sont malheureux.
Si la sérénité règne sur leur visage,
Ils cachent sous des fleurs les fers de l'esclavage;
On découvre à travers un sourire enchanteur,
La sombre inquiétude et souvent la douleur.
Ami, pour être heureux, il faut cacher sa vie.
Vivre loin des honneurs sans trouble et sans envie;
De peu se contenter et ne désirer rien:

La médiocrité, voilà le premier bien;
Liberté, le second; c'est ce que pense un sage.
Oui, Montaigne nous dit, dans son bon vieux langage :
« Est riche qui ne peut et ne veut demander;
» Bonheur, c'est le jouir, et non le posséder. »

MONTGÉRAN.

Tout le monde n'a pas ta sagesse exemplaire :
Moi, j'ai reçu du ciel un autre caractère;
Mon cœur est consumé du désir dévorant
De fixer les regards, de parvenir au grand;
Mais ce désir n'est pas fondé sur l'avarice :
Et j'offre, sans calcul, un généreux service.
Je n'imiterai point certains hommes de bien
Qui criaient aux abus, et s'en arrangeaient bien;
Tel philosophe enfin, aux nobles si sévère,
Qui, bientôt décoré d'un titre héréditaire,
Riche de beaux emplois et très-pauvre en aïeux,
Devenu grand seigneur, trouvait tout pour le mieux.
Ne me blâme donc plus d'une orgueilleuse ivresse
D'offrir à mon pays mes talens, ma richesse,
D'espérer des honneurs, si long-tems attendus,
Où tant d'obscurs bourgeois sont déjà parvenus.
Ah! comme eux à mon tour je serai quelque chose,
A mes vastes projets c'est en vain qu'on s'oppose.
Pour sortir de l'oubli j'emploirai tout au moins,
De l'or, des protecteurs, des veilles et des soins :
Tout moyen sera bon si quelque espoir le donne;
Entre le but et moi je ne veux voir personne.
Si c'est ambition de former de tels vœux,
Je dois en convenir, je suis ambitieux.

MERVAL.

Ah, pauvre Montgéran! Mais un poste honorable

Te rend, si tu l'obtiens, encor plus misérable.
Cet emploi si brillant, si long-tems désiré,
Est un tourment pour toi s'il ne t'offre un degré.
Tu veux toujours monter : ce désir empoisonne
Les biens et les honneurs que ta place te donne ;
Tu sèches, tu péris dans ta prospérité ;
Tout ce que tu n'as pas, ton cœur l'a convoité ;
Tout ce qui n'est pas toi, ta faveur, ta puissance,
Devient, par intérêt, l'objet de ta vengeance ;
Tout, jusqu'à l'amitié, ce lien respecté,
Cette chaîne des cœurs et de l'humanité....

MONTGÉRAN, dans le plus grand trouble

Perdre un ami... qui, moi !

MERVAL, vivement.

Tu me perdrais moi-même ;
Moi ! ton ancien ami, qui si franchement t'aime.
Si je t'eusse fermé le chemin des honneurs,
Si tu voyais en moi l'obstacle à des faveurs,
Et si la passion enfin qui te domine
Ne pouvait s'assouvir qu'en tramant ma ruine,
Dès-lors tu me verrais comme un homme odieux,
Et me persécutant....

MONTGÉRAN.

N'achève pas, ah dieux !
(Après un silence.)
C'en est fait ; je renonce à la fausse espérance
Des biens et des honneurs ; je crains ma conscience.
Oui, le cœur le plus tendre et le plus vertueux
Peut tromper, peut trahir, s'il est ambitieux.
Toi seul peux me sauver, quittons cette demeure,
Retournons à ma terre ; oui, partons tout-à-l'heure

C'est près de mon ami, c'est au fond des forêts
Que je puis retrouver mon estime et la paix.
Je vais pour le départ...

MERVAL.

Quelle ardeur imprévue!...

MONTGÉRAN.

De ce que tu m'as dit mon ame encore émue...

MERVAL.

Contre ta passion j'ai dû te prévenir.

MONTGÉRAN.

Non, ce n'est qu'en fuyant que je pourrai guérir.

MERVAL.

Nous partirons....

MONTGÉRAN.

Demain.

MERVAL.

Demain? Et le pourrai-je!
J'ai promis....

MONTGÉRAN.

Et quoi donc?

MERVAL, riant.

Je suis pris dans un piége.

MONTGÉRAN.

Tu ris?

MERVAL.

J'en ai sujet.

MONTGÉRAN.

Et quelle est la raison?

MERVAL.

Je songeais à l'effet qu'a produit ma leçon.

MONTGÉRAN.

Quoi! serais-tu fâché qu'elle eût touché mon ame?

MERVAL.

Qui, moi? j'en suis ravi, c'est moi seul que je blâme....
Mais je veux me punir en partant dès demain.

MONTGÉRAN.

En restant à Paris, quel était ton dessein?

MERVAL.

Ma foi, c'est tout au plus si j'ose te le dire.

MONTGÉRAN.

C'est donc un grand secret?

MERVAL.

Oui, qui te fera rire.

MONTGÉRAN.

J'aime fort le plaisant.

MERVAL.

Tu serais bien heureux
A ma place.

MONTGÉRAN.

Dis donc! je suis très-curieux.

MERVAL.

Ne va pas croire au moins qu'à la raison contraire
Je blâme dans autrui ce qu'en moi je tolère;
Et que, prêchant tout haut contre l'ambition,
Je n'absous que moi seul de cette passion.
Non, non; j'en suis exempt.

MONTGÉRAN.

Certes, je dois te croire.

MERVAL.

Mais d'un refus, d'ailleurs, je n'aurai pas la gloire,

MONTGÉRAN.

De refuser, quoi donc?

MERVAL.

La plus grande faveur
Que vient de m'annoncer Dormon le gouverneur.

MONTGÉRAN.

Je le connais.

MERVAL,

Ce soir, j'en ai fait la rencontre.

MONTGÉRAN.

Après....

MERVAL.

Tu sais aussi l'amitié qu'il me montre?

MONTGÉRAN.

Eh bien?

MERVAL.

Il vient à moi, puis me complimentant
Sur un titre nouveau....

MONTGÉRAN.

Mais quel titre?

MERVAL.

Il prétend
Que notre souverain dans son conseil m'appelle.

MONTGÉRAN, à part.

J'étouffe!

MERVAL.

D'un ministre il en tient la nouvelle.

MONTGÉRAN.

Oui!

MERVAL.

J'ai ri de ce bruit; mais quant à mon départ!
J'ai juré par l'honneur d'y mettre du retard.

MONTGÉRAN, avec amertume.

Eh mais! c'est très-bien fait, et, loin que je te blâme,
Je te fais compliment, et de toute mon ame.
Tu vas donc, pour toujours abandonnant tes bois,
Soumettre ta paresse au fardeau des emplois!
Et toujours philosophe au sein de la richesse,
Aux vertus d'une cour façonner ta sagesse!
Moi, sans compter jamais arriver à ce point,
Je ferai comme vous.... je ne partirai point.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

MERVAL, seul.

Quel ton! quelle hauteur! oh, c'est, je le parie,
La place qu'on m'annonce et qui lui fait envie.
A-t-il donc si grand tort? me convenait-il bien
De finir de la sorte un pareil entretien?
Mais Montgéran bientôt va me rendre justice.
Si pour le satisfaire il faut un sacrifice,
Mon ami l'obtiendra; puisse-t-il à son tour
Se rappeler un prix qu'il doit à mon amour!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LA COMTESSE, MONTGÉRAN.

LA COMTESSE.

Oui, l'on tient grand conseil ; de fortes batteries
Pour le coup vont ce soir agir aux Tuileries.
Tous les hommes puissans, mes illustres amis,
Vont en votre faveur se trouver réunis ;
Le ministre m'a dit : « Soyez sûr de mon zèle ;
« Bientôt vous recevrez une bonne nouvelle. »
Il doit m'en faire part en sortant de la cour.

MONTGÉRAN.

Oh ! qu'impatiemment j'attendrai son retour.

LA COMTESSE.

Je ne pourrai quitter.

MONTGÉRAN.

Mais, au moins, qu'on m'écrive.

LA COMTESSE.

A-t-on là ce qu'il faut? non....

MONTGÉRAN.

Que Lafleur vous suive ;
Sur ces tablettes.... (Il lui remet des tablettes.)

LA COMTESSE.

Bien, je vois votre dessein :
Quelques mots au crayon....

MONTGÉRAN.

M'apprendront mon destin.

LA COMTESSE.

Ah ! je conçois pour vous le plus heureux présage.

MONTGÉRAN.

Mes honneurs deviendront....

LA COMTESSE.

De notre hymen le gage;
Il est tems de former un lien éternel.

MONTGÉRAN.

Fier de mon noble rang, je vous mène à l'autel.

LA COMTESSE.

Votre ami consent-il à notre mariage ?

MONTGÉRAN.

Ah ! ne me parlez pas de ce prétendu sage
Qui déteste en public les honneurs et la cour,
Et sait y parvenir par un secret détour.

LA COMTESSE.

Voilà comme ils sont tous, ces faseurs de morale ;
Leur orgueil va criant la sentence banale :
« Ce n'est que loin des cours que l'on peut être heureux. »
Allez dans leur retraite et vivez auprès d'eux ;
Par l'ennui, les regrets, leur sagesse altérée
Devient un mal qu'on nomme ambition rentrée.

MONTGÉRAN.

Sur Merval, à présent, je pense comme vous.

J'avais peine tantôt à cacher mon courroux :
Il a vu dans mes yeux...

LA COMTESSE.

Mais c'est une imprudence ;
Il faut s'environner d'une aimable apparence.

MONTGÉRAN.

Oh ! j'ai dissimulé tout ce que je pensais.

LA COMTESSE.

Cela ne suffit pas pour cacher ses projets ;
Chacun a plus ou moins ce mérite vulgaire
De ne pas dire aux gens ce qu'on dit en arrière ;
Et quiconque désire être chéri, fêté,
Devra non-seulement cacher la vérité,
Mais encore, avec art, user d'un doux manége :
Pour tout le monde, enfin, la louange est un piége.
L'autre jour je dînais chez un fripon cité,
Nous n'avons tous parlé que de sa probité.
Tout en le sachant bien, nous aimons qu'on nous trompe ;
Quand d'un cercle brillant vous parcourez la pompe,
Vous ne voyez partout que des yeux satisfaits,
Des visages rians : les cœurs sont-ils en paix ?
Non, tout est fausseté ; c'est un combat d'adresse ;
On oppose au mensonge une fausse finesse ;
On parle avec chaleur, mais pour n'être pas cru ;
Et sans avoir rien dit, chacun s'est entendu.
Souvent sur une erreur le bien public se fonde ;
Le mensonge gouverne et la cour et le monde,
Et puisque, sans tromper, on ne peut parvenir,
Pour avoir du succès apprenez à mentir.

MONTGÉRAN.

Je sais qu'à ce talent l'usage m'autorise ;

Mais j'ai, pour mon malheur, une vieille franchise
Qui perce en mes discours, qui se lit dans mes traits,
Et dont je ne pourrai me délivrer jamais.

LA COMTESSE.

Eh bien! tant pis pour vous.

MONTGÉRAN.

Mais vous pourriez me dire
Comment il faut s'y prendre?

LA COMTESSE.

Ah! vous me faites rire;
La chose est très-facile... un regard caressant,
Le ton simple et poli, la bouche souriant;
Dans la moindre démarche, une noble assurance;
Par un air d'abandon forcer la confiance;
Dès le premier abord, une caresse à l'un,
A l'autre un compliment; de sorte que chacun,
Se croyant près de vous en très-bonne posture,
Court vanter les vertus qu'il doit à l'imposture.
Votre Merval paraît... montez-vous sur ce ton,
Et pratiquez pour lui ma première leçon.

SCÈNE II.

MONTGÉRAN, LA COMTESSE, MERVAL.

LA COMTESSE.

Eh venez donc, Monsieur!

MERVAL.

Mon ami me désire?
Tant mieux.

MONTGÉRAN, d'un ton affecté.

Mon cher Merval, oui, je voulais te dire
Que d'abord...

LA COMTESSE, bas à Montgéran.

Quittez donc cet air embarrassé.
(Haut.)
Il vous disait, Monsieur, qu'il est très-offensé
De ce que, loin d'ici fixant votre demeure,
Il ne pouvait chez lui vous posséder une heure...

MERVAL.

Quoi! c'est là le motif?.... Je suis reconnaissant....

MONTGÉRAN, affectant l'amitié.

Oui, tu devais chez moi descendre en arrivant.

LA COMTESSE.

En ami véritable...

MERVAL.

Oh! je le sais, Madame;
Je connais avant vous la bonté de son ame.
Si la discussion entre nous établit
Un léger différend, c'est un tort de l'esprit:
Le cœur de Montgéran est la franchise même;
Il se fâche, il est vrai; mais je suis sûr qu'il m'aime.

MONTGÉRAN, avec abandon.

Oui, mon cœur malgré moi..

MERVAL, riant.

Malgré toi?

LA COMTESSE.

Qu'ils sont fous!
Laissez pour d'autres tems des aveux aussi doux;
Je connais tout le bien que de l'un l'autre pense.

Ah! comme Montgéran s'explique en votre absence!
Il vante vos talens. Tout-à-l'heure il m'a dit
Qu'il avait commencé je ne sais quel écrit.....

MONTGÉRAN, troublé.

Ah! comtesse, cessez....

LA COMTESSE, bas.

Eh! laissez-moi donc faire.

(Haut.)

Il y trouvait des traits.... des traits d'un caractère!...

MERVAL, avec joie.

Il t'aurait plu, vraiment?

LA COMTESSE.

Il en est enchanté.

MERVAL.

Je puis donc maintenant en tirer vanité.
Tu trouveras surtout dans les dernières pages
Un raisonnement fort et d'éloquens passages.

MONTGÉRAN, troublé.

Que répondre!....

LA COMTESSE, voyant son embarras.

(Bas.) (Haut.)
Allons donc... C'est ce qu'il me disait.

MONTGÉRAN, reprenant haleine.

Oui, s'il était connu, l'ouvrage marquerait;
Il faut, pour le juger, bien plus d'une lecture.

MERVAL, avec abandon.

Garde-le mon ami.... n'est-il pas en main sûre?

MONTGÉRAN.

Ah!

LA COMTESSE, riant.

Vous ne voulez pas avoir mon sentiment?
Monsieur fait peu de cas de mon discernement.

MERVAL.

Je fais beaucoup de cas de l'esprit de Madame;
Mais cet écrit ne peut amuser une femme :
Il est trop sérieux.

LA COMTESSE.

Vous me connaissez mal;
Et d'intérêts profonds je m'occupe, Merval.
Dites la vérité : vous me croyez légère,
Inconséquente, folle, et c'est tout le contraire :
Personne plus que moi ne chérit ses amis;
Ils se trouvent toujours très-bien de mes avis;
Vous le saurez un jour.... Vous, vous êtes modeste
Et franc; si vous montrez un caractère agreste,
Avec du tems, des soins, vous pouvez en changer;
Et de ce défaut-là je veux vous corriger.
Vous me connaîtrez mieux; et, d'avance, je gage,
Que nous nous aimerons quelque jour à la rage.

MERVAL, à part.

Mais elle est bonne femme.

LA COMTESSE, souriant.

Ah! vous êtes ingrat.
(Bas à Montgéran.)
Je vais de nos projets chercher le résultat.
(A Merval.)
A vous rendre charmant j'emploîrai tout mon zèle.
(Bas à Montgéran.)
Ces tablettes bientôt vous diront la nouvelle.

(Haut.)
Je sors ; et par mes soins maintenant plus unis,
Je vous laisse causer en bons et vrais amis.
(Elle sort.)

SCÈNE III.

MONTGÉRAN, MERVAL.

MERVAL.

Ah ! je vois que j'avais mal jugé la comtesse ;
Elle est bonne.

MONTGÉRAN.

(A part.)
Très-bonne.... Oui, grâce à son adresse.

MERVAL.

Je craignais, il est vrai, que par séduction,
Elle n'encourageât ta folle ambition.

MONTGÉRAN.

Ah ! tu vas donc encor me faire une querelle?

MERVAL.

Non, vraiment, je me suis repenti du grand zèle
Que fort mal à propos tantôt j'ai déployé ;
Il était cependant l'effet de l'amitié....
Aussitôt ton départ, j'ai ri de ma folie ;
J'en conviens franchement, mon ame enorgueillie
N'était pas insensible au choix du souverain.
Sans toi, j'allais me croire un personnage, enfin.
C'est un moment d'erreur : je n'ai plus d'autre envie
Que de passer mes jours au sein de ma patrie ;
Et pour te le prouver, me rendant à tes vœux,

Aujourd'hui pour Bordeaux nous partirons tous deux.

MONTGÉRAN.

Quoi ! Merval, tu me fais un pareil sacrifice ?

MERVAL.

Je ne fais, mon ami, que me rendre justice.
S'il dépendait de moi que, de cette faveur,
Dont le prince, dit-on, veut bien me faire honneur,
Je pusse disposer.... en plaignant ta faiblesse,
Je porterais sur toi la main qui me caresse ;
Trop heureux de prouver au meilleur des amis
La force du lien qui nous a réunis.

MONTGÉRAN, attendri.

Ah Dieu! cachons mon trouble : oui, craignons qu'il ne voie...
(Avec affectation.)
Ta générosité....

MERVAL.

Ton regard peint la joie,
La franchise du cœur ; et je veux à mon tour
De ta sœur et de moi te parler sans détour.
Oui, Montgéran, instruit qu'oubliant ta promesse,
Tu voulais à l'orgueil immoler ma tendresse,
Je suis vite accouru pour réclamer mes droits ;
Ils te seront sacrés, ton cœur t'en fit des lois.
Souviens-toi de ces jours passés dans la retraite
Qu'on aime à rappeler quand l'ame est satisfaite :
Nous ne nous quittions pas, lorsqu'un soir tu me dis,
Dans ces épanchemens connus des seuls amis :
« Merval, de l'amitié consolidons la chaîne ;
» Je sais que pour ma sœur un doux penchant t'entraîne.
» Je l'ai vu dans tes yeux, et j'ai lu dans les siens
» Qu'elle ne sera pas contraire à ces liens.

» Merval est mon ami, que Merval soit mon frère! »

MONTGÉRAN.

Je n'y puis résister, et ce cœur qui m'éclaire....

SCÈNE IV.

MONTGÉRAN, MERVAL, AMÉLIE.

MERVAL, embrassant Montgeran.

Ah! Montgéran!... Picard!... n'est-il pas un valet?
(Apercevant Amélie.)
Amélie, ah! c'est vous que mon cœur désirait :
Partagez mon bonheur, il m'accorde Amélie!

AMÉLIE.

Mon frère!

MERVAL.

Et près de nous il veut passer sa vie.

MONTGÉRAN.

Je n'ai pas dit....

MERVAL.

Tantôt, tu m'avais proposé
Un voyage à Bordeaux que seul j'ai refusé;
Maintenant je suis libre, et tout prêt à te suivre :
Dans nos bois avec toi, je désire aller vivre.

MONTGÉRAN.

Dans les bois... Je ne puis, mon cher, quitter Paris.
Mon état à venir...

MERVAL.

Vaudra-t-il tes amis?
Qui, plus que toi, peut être heureux de son partage?

Tu dois à tes aïeux le plus bel héritage ;
Des biens à conserver, le pauvre à secourir;
Il ne te manque rien, que de savoir jouir.

MONTGÉRAN, inquiet.

Il est tard... En ces lieux Lafleur devrait se rendre.

MERVAL.

Lafleur, quoi donc?

MONTGÉRAN, à part.

Sans doute; on l'aura fait attendre.

MERVAL, à Amélie.

D'où naît cet embarras?

MONTGÉRAN, à part.

La comtesse tantôt
M'a pourtant bien promis qu'elle écrirait un mot.
S'il arrivait... Ah! Dieu!

MERVAL, à Amélie.

Qu'est-ce donc qui l'occupe?

AMÉLIE.

Il nous trompe tous deux, je ne suis pas sa dupe.

MERVAL, à Montgéran.

Qui te fait donc rêver?

MONTGÉRAN.

Mon ami, je songeais...
(A part.) (Haut.)
(Qu'il devient importun!...) à tous nos beaux projets.
Tu m'inspires le goût de vivre à la campagne...
(A part.) (Haut.)
Viendra-t-il, ce Lafleur? Ton heureuse compagne...
(A part.)
J'entends du bruit, je crois.

AMÉLIE, à Merval.

A peine je comprends...

MONTGÉRAN, regardant toujours.

(A part.)
Dieu! j'aperçois Lafleur... Le trouble de mes sens...
Il faut l'interroger.

SCÈNE V.

LAFLEUR, MONTGÉRAN, MERVAL, AMÉLIE.

MERVAL.

Qu'est-ce donc qui t'agite?

MONTGÉRAN, à part.

Ma langue s'embarrasse, et mon cœur qui palpite...
Calmons-nous.

MERVAL, avec intérêt.

Mais qu'as-tu Montgéran? tu pâlis!

MONTGÉRAN, brusquement.

(Bas à Lafleur.)
Ce n'est rien, laisse-moi.... Lafleur, parle-moi, dis...

LAFLEUR

Monsieur...

MONTGÉRAN.

Quoi, rien?

LAFLEUR.

Rien?

MONTGÉRAN, dans l'accablement.

Rien?

LAFLEUR.

Ces tablettes, peut-être
Vous diront...

MONTGÉRAN.

(A part.)

Donne vite. Ah! de nous soyons maître.

(Il lit.)

« Le roi vous a nommé, nous triomphons tous deux! »
Ah ciel!

MERVAL.

Tu souffres!

MONTGÉRAN.

Non, je suis on ne peut mieux.

(A Lafleur.)

Cours dans mon cabinet, bientôt je vais m'y rendre.

LAFLEUR.

J'ai de plus certain livre....

(Il lui montre la brochure.)

MONTGÉRAN, l'empêchant de parler.

Ah! Dieu! paix. Va m'attendre.

(Lafleur sort.)

SCÈNE VI.

MONTGÉRAN, MERVAL, AMÉLIE.

MONTGÉRAN.

Je suis plus calme, bien.

MERVAL, à Amélie.

Je vois qu'il nous trompait.

AMÉLIE.

Oui, c'est un air de cour que d'avance il prenait.

MERVAL.

Quelque heureuse nouvelle en ce moment t'arrive?

Sur tes traits on en voit la trace la plus vive;
Ton air est radieux.

MONTGÉRAN, sans l'écouter.

Il le faut; dès demain
J'augmente ma maison, je veux le plus grand train,
La plus belle livrée.

AMÉLIE.

Eh! rêvez-vous, mon frère?

MONTGÉRAN, d'un ton protecteur.

Non, je ne rêve point, entendez-vous, ma chère.
Faites faire au plus tôt quelques habits de cour,
Ils doivent vous servir peut-être au premier jour.

AMÉLIE.

J'aurais un fort bon air de la sorte ajustée;
Mais quand vous plaira-t-il que je sois présentée?

MERVAL, à Amélie.

Que cela veut-il dire?

AMÉLIE.

Et qui le sait, Merval?
A moins qu'un sort heureux....

MERVAL, à Montgéran, qui sourit à ses idées.

Dites un sort fatal.

MONTGÉRAN, avec fatuité.

Mais peut-être aujourd'hui j'aurais tort de m'en plaindre;
Et d'un poste élevé....

MERVAL.

Tu n'y pourras atteindre.

MONTGÉRAN.

Le destin cependant me promet....

MERVAL.

Des rigueurs.

MONTGÉRAN.

Non, je vais obtenir....

MERVAL.

Des rebuts.

MONTGÉRAN.

Des faveurs.

MERVAL.

Quoi! toujours vers l'orgueil une chimère vaine,
Malgré tous mes avis, te tourmente et t'entraîne?
Si ton ambition embrasse ce seul point
D'être un homme important, tu ne le seras point.
Je suis loin d'attaquer ton noble caractère,
Je connais tes vertus : généreux et sincère,
En amitié constant, bon frère, homme de bien;
C'est tout pour le public, pour l'état ce n'est rien.

MONTGÉRAN, avec un rire moqueur.

Je ne puis être rien, si je sais te comprendre.

MERVAL.

J'ai parlé clairement, c'est à toi de m'entendre.

MONTGÉRAN, toujours en ricanant.

Je n'ai que le désir d'être un homme important;
Je ne le serai point.

AMÉLIE, bas.

Mais il rit! et pourtant....

MONTGÉRAN.

Pour arriver au but, il me manque un suffrage.
C'est le vôtre. Ah! ah! ah! c'est vraiment grand dommage.

MERVAL, un peu piqué.

Pourquoi donc ce dédain et ce rire offensant?

MONTGÉBAN, sur le même ton.

Et, si je vous en crois, je suis un ignorant.

MERVAL.

On peut très-bien, sans être accusé d'ignorance,
De nos hommes d'état dédaigner la science;
Par penchant, j'ai voulu sonder sa profondeur,
Et je me crois encore un très-petit docteur.

AMÉLIE, bas à Merval.

Voyez comme il s'irrite à cet aveu modeste.

MONTGÉBAN, amèrement.

Soit, je ne serai rien.

MERVAL, avec un peu d'humeur.

Et que m'importe, au reste?
Attends seul à Paris ce que l'on te promet,
Deviens des intrigans la dupe et le jouet:
Puisque de ton ami, qu'un zèle pur enflamme,
L'exemple et les conseils ne font rien sur ton ame,
Je te laisse en ces lieux attendre le bonheur
Que m'offrent ma retraite et ton aimable sœur.

MONTGÉBAN.

Pour mon aimable sœur... Ah! c'est tout autre chose;
Il me faut quelque tems avant que j'en dispose:
Je ne suis rien; pourtant, selon l'ordre établi,
Il faut qu'à cet hymen mon maître ait consenti.
Le contrat portera, selon ma conjecture,
De notre souverain l'auguste signature.

AMÉLIE.

Mon frère à nos dépens veut-il se divertir?

MERVAL.

Ah! c'est aller trop loin, je n'y puis plus tenir.
(Sèchement.)
Montgéran, écoutez : d'après votre langage,
Je vois qu'au ton plaisant va succéder l'outrage;
Je lis dans vos regards certain air méprisant
Qui semble m'annoncer un triomphe insultant.
Tel est l'ambitieux, bas près de ceux qu'il flatte,
Une fois qu'il s'élève, en mépris il éclate.

MONTGÉRAN.

Vous avez....

AMÉLIE.

Pourquoi donc, Merval, vous emporter?

MERVAL.

C'est qu'il est certain air qu'on ne peut supporter.
Terminons une fois. Vous savez qu'Amélie
Par de tendres liens à mon sort est unie....
N'allez pas croire au moins que de ses biens épris,
D'un odieux calcul je recherche le prix;
Je n'ai pas, grâce au ciel, une ame si commune;
Je réclame sa main, et non pas sa fortune.
(A Amélie.)
Ah! dites qu'avec moi le bien de mes aïeux
Dans sa modicité suffira pour nous deux.

AMÉLIE.

Puisque vous m'y forcez, je vous le dis, mon frère,
Pour m'unir à Merval j'ai l'aveu de ma mère;
J'avais le vôtre aussi; je l'aime, et je n'attends
Que cet âge où la loi me permet les sermens.

MONTGÉRAN.

Ce sont-là les conseils sans doute qu'on vous donne?

(Regardant Merval.)

Vous pouvez en user. Et je ne crains personne.

MERVAL.

Quoi! vous pourriez penser?....

MONTGÉRAN.

Oui, je pense très-bien;
Mais c'est mettre en usage un trop faible moyen :
Car c'est pour me braver que, pour moi seul rebelle
A des sermens d'amour vous vous montrez fidèle :
Il vous faut un mari philosophe, jaloux,
Qui chérit la nature et nous méprise tous,
Et qui d'un ton d'orgueil vient réclamer encore
Cet hymen qui m'outrage....

MERVAL.

Et qui vous déshonore,

MONTGÉRAN, avec un ton de menace.

Peut-être..... Ah!

AMÉLIE.

Cher Merval, il a perdu l'esprit.

MONTGÉRAN.

A cet hymen je vais opposer mon crédit!
Déjouer vos projets, et vous prouver peut-être
Que l'on n'a pas le droit de me parler en maître.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

AMÉLIE, MERVAL.

MERVAL.

Rêvé-je? et de sa fièvre est-ce un accès nouveau?
La vanité peut donc déranger le cerveau.

SCÈNE VIII.

AMÉLIE, MERVAL, PICARD.

PICARD.

Monsieur, votre imprimeur vous cherche pour affaire ;
On vient de le mander, je crois, au ministère.
Si je me souviens bien, il parle d'un écrit
Qui vous compromettra beaucoup à ce qu'il dit.

MERVAL.

Grand Dieu ! il se pourrait...

AMÉLIE.

D'où vient donc cette crainte ?

PICARD, à Amélie.

C'est qu'à sa liberté l'on peut porter atteinte.

AMÉLIE.

Que veut dire Picard ?

MERVAL.

Vous saurez tout bientôt ;
Vous saurez... je veux voir l'imprimeur au plus tôt.
Quoi ! mon plus vieil ami, trop jaloux de ma place,
Jusqu'à me dénoncer vient de porter l'audace !
Et cet ingrat oublie, en son aveuglement,
Tous les charmes passés d'un long attachement !
De mortels méprisés il se fait le complice !
Tout en me souriant il m'offre en sacrifice
A la haine, au pouvoir, moi ! qui, trop généreux,
Lui proposais le bien qu'il me dérobe... Ah Dieux !
(Après un silence.)
Non, il est impossible, et mon cœur me l'assure,

Qu'à ce point, envers moi, Montgéran soit parjure :
Que, sans aucun motif et contre tous les droits,
Il ait de l'amitié trahi les saintes lois.
S'il faut de ses amis craindre la perfidie,
Dans un exil profond je veux cacher ma vie,
Apprendre à redouter des ingrats que j'aimais,
Les plaindre, les servir, et les fuir à jamais.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

AMÉLIE, PICARD.

AMÉLIE.

Mais en es-tu bien sûr?

PICARD.

Très-sûr, Mademoiselle;
A l'oreille chacun se disait la nouvelle.
Elle a, dans un instant, fait le tour du salon :
On se parlait tout bas.

AMÉLIE.

Enfin que disait-on?

PICARD.

On disait qu'à la cour on verrait votre frère,
Qu'il est ambassadeur, peut-être secrétaire,
Que sais-je moi? de plus je me rappelle encor
Que le petit Monsieur, que l'on nomme Mondor...
L'ami qui vient toujours à l'heure que l'on dine,
A fait, à ce sujet, la plus drôle de mine;
Il semblait dire à ceux qui lui contaient cela :
Je ne croirai jamais cette nouvelle-là.

AMÉLIE.

La fierté de ton maître et ses airs d'importance

Me font croire en effet à quelque heureuse chance ;
Mais je voudrais au moins connaître son emploi.

PICARD.

Il est très-grand seigneur, je m'y connais bien ; moi.
Lorsque pour le concert il a fait sa toilette,
Que n'avez-vous pu voir comme il levait la tête ;
Et de quel air hautain il s'est fait présenter
Ce magnifique habit qu'il n'osait pas porter,
Tant vous l'aviez trouvé surchargé de dorure ?
Puis, en se pavanant, dans sa belle parure,
Il m'a dit brusquement : « Qu'on me mande un tailleur ;
Et que parmi mes gens on me trouve un chasseur ! »
Moi qui fus de tout tems fort adroit à la chasse,
Je me suis avancé pour demander la place.

AMÉLIE, riant.

Eh bien !

PICARD.

Oh, quel courroux ! bien loin de me placer,
Sans égard pour mon zèle il voulait me chasser.

AMÉLIE.

Ah ! ah !

PICARD.

De tout cela nous ne devons pas rire,
Car aujourd'hui mon maître est dans un vrai délire ;
Il parle, s'interrompt, rêve tout en marchant...
Moi, je ne vois qu'un fou qui puisse en faire autant.
Eh ! mais, j'entends du bruit ; l'assemblée est finie ;
Laissez-vous donc ainsi sortir la compagnie ?

AMÉLIE.

C'est mon frère qui fait aujourd'hui les honneurs ;
Comme un prince il a l'air d'accorder des faveurs

A la foule éblouie; et sa magnificence....

PICARD.

Ah! monsieur de Merval!

(Il sort.)

SCÈNE II.

AMÉLIE, MERVAL.

AMÉLIE.

De votre longue absence
J'étais très-inquiète. Eh! bien! votre imprimeur
Sait-il de votre écrit quel est le délateur?

MERVAL.

Il ne sait rien encor. D'abord au ministère
Il a tout franchement raconté mon affaire;
Que j'avais par prudence, et par discrétion,
Brûlé sans murmurer toute l'édition :
On l'écoute, on écrit, puis on le congédie :
Je ne crois pourtant pas la chose encor finie.

AMÉLIE.

Eh mais! d'où peut venir l'exemplaire remis?

MERVAL.

C'est de mon imprimeur sans doute un des commis.
Dans le premier transport de ma juste colère,
J'ai très-imprudemment soupçonné votre frère :
Quel intérêt a-t-il à me perdre aujourd'hui?
C'est l'outrager vraiment de penser que c'est lui.
Il veut, je le sais trop, m'ôter mon Amélie;
Mais pour cela qu'a-t-il besoin de perfidie!

AMÉLIE.

Merval, si votre ami n'a pas le cœur méchant,
Il a pour la comtesse un funeste penchant;
Il voit tout par ses yeux; de plus, je viens d'apprendre
Qu'à paraître au conseil il doit bientôt s'attendre.
Le bruit en circulait ce soir dans le salon,
Et quand on en parlait, il ne disait pas non.
Je voudrais me tromper; mais le fait est probable.
La comtesse aura su qu'une place semblable
Vous était destinée.

MERVAL.

Eh! j'y pense! tantôt
Elle m'a dit... Je crois deviner le complot;
A me rendre l'écrit si Montgéran diffère,
Il a fait le mal.

AMÉLIE.

Non, mais il l'a laissé faire.

MERVAL.

Je veux savoir de lui...

AMÉLIE.

Craignez l'emportement...,

MERVAL.

Je le vois s'approcher; quel riche vêtement!
Sur ses traits radieux le bonheur se déploie.
Il parle seul.... Je vais....

AMÉLIE.

Attendons qu'il nous voie.

SCÈNE III.

AMÉLIE, MERVAL, MONTGÉRAN.

MONTGÉRAN, entre sans voir personne.

Tout Paris sait déjà ce grand évènement,
Et de tous les côtés on m'en fait compliment.
Le cher Mondor m'a dit, dans sa franchise extrême,
Qu'il savait tout avant le ministre lui-même;
Et Merval ne croit pas... Tantôt en ma fureur,
J'ai répondu peut-être avec trop de hauteur.
Non, je ne devais pas me rendre si coupable;
Je triomphe! et j'ai là certain poids qui m'accable.
(Il s'assied.)

MERVAL, allant à Montgéran.

Ah! Montgéran!

AMÉLIE.

Restez.

MONTGÉRAN, toujours sans voir personne.

Est-il donc des regrets?
Qui doivent aujourd'hui balancer mes succès?
Une fois élancé dans la vaste carrière,
Doit-on porter jamais un regard en arrière?

AMÉLIE.

Vous l'entendez, Merval?

MONTGÉRAN.

Oui, puisque le destin
Semble me protéger, poursuivons mon chemin.
J'ai commencé l'ouvrage, il faudra qu'il s'achève;

Je vois dans l'avenir à quel point je m'élève.
Sans doute, dès demain par mon maître honoré,
Je me montre en tous lieux noblement décoré.

AMÉLIE.

L'entendez-vous, Merval? il dit...

MERVAL.

Faites silence :
C'est de l'ambitieux le rêve qui commence..

MONTGÉRAN.

Le prince, qui m'estime et prise mon talent,
Me donne à gouverner un grand département.
J'arrive ; et mon palais, séjour de l'abondance
Sert d'asile aux plaisirs, à la magnificence;
Tous les arts réunis enchantent ce beau lieu,
Et c'est un temple enfin dont je deviens le dieu.
Pour moi, dans tous les yeux la complaisance éclate,
La beauté me sourit, tout le monde me flatte;
On prévient mes désirs, on craint de m'offenser,
On voudrait m'épargner, la peine de penser :
S'il m'échappe un seul mot, on l'applaudit d'avance;
Et je suis plein d'esprit jusque dans mon silence.

MERVAL.

Le voilà bien heureux!

MONTGÉRAN.

Quand un évènement,
Auprès du souverain m'appelle en un moment;
Il s'agit d'abaisser une cour étrangère :
A ce conseil secret on me croit nécessaire;
J'y parais, j'y combats de dangereux avis,
Et je vois mes projets adoptés et suivis.

Quel honneur! je reçois de l'auguste monarque
Du prix de mes travaux la plus illustre marque,
Le titre le plus rare et le plus recherché :
Le grand cordon de l'ordre avec un beau duché.

AMÉLIE, en riant.

Merval, le voilà duc.

MERVAL, l'observant.

Il se plaint, il soupire!

MONTGÉRAN.

Ma joie à ce bienfait va jusques au délire.
Mon cœur reconnaissant dans un transport soudain....

MERVAL.

Il souffre.

MONTGÉRAN.

Je me jette aux pieds du souverain.

(A l'instant où il va pour se relever de son fauteuil et se jeter à genoux, il éprouve une douleur si forte qu'il y retombe.)

Ah! cruelle douleur! mon ame en est saisie.

AMÉLIE.

Mon frère.

MERVAL.

A son secours volons, chère Amélie.

AMÉLIE.

Permettez à nos soins....

MONTGÉRAN, avec humeur.

Eh bien! que voulez-vous?

AMÉLIE.

Vous souffrez....

MONTGÉRAN.

Ce n'est rien.

MERVAL.

Au moins permettez-nous.

MONTGÉRAN.

Laissez...

AMÉLIE.

Mais la douleur....

MONTGÉRAN.

Elle est très-passagère.

MERVAL.

Cependant notre zèle....

MONTGÉRAN.

A l'art de me déplaire.

ADÈLE.

Ah !

MONTGÉRAN, à Amélie.

Depuis quand ici ?

AMÉLIE.

Depuis quelques instans.

MONTGÉRAN.

Vous avez entendu ?

MERVAL.

Vos rêves sont brillans.
De quel pas vous marchez dans cette noble route !
Vous seriez arrivé sans votre accès de goutte.

MONTGÉRAN.

Monsieur veut se moquer....

MERVAL.

Non, Monsieur ; mais je vis

De voir une chimère occuper vos esprits ;
Quand au sein des grandeurs la vanité vous traîne,
A sentir leur néant la douleur vous ramène.

MONTGÉRAN, avec mépris.

La morale....

MERVAL.

Cessons.... Envers vous confiant,
J'ai remis en vos mains un écrit important
Qui peut, s'il est connu, troubler mon existence.

MONTGÉRAN.

Eh bien ?

MERVAL.

Je suis très-loin de vous faire une offense ;
Oui, je crois qu'en vos mains il est en sûreté :
C'est un dépôt remis à votre probité.

MONTGÉRAN, à part.

O ciel ! aurait-il su ?....

MERVAL, bas à Amélie.

Mais je crois qu'il se trouble.

(Haut.)

Je viens vous demander....

AMÉLIE, à part.

Son embarras redouble !

MONTGÉRAN.

O prudence !... Ainsi donc me montrant un soupçon....
(A part.)
Dieu ! que dire ?

MERVAL, avec incertitude.

Qui? moi ! vous soupçonner !... Oh ! non...

Mais d'après vos mépris et la cruelle scène
Qui, malgré moi, tantôt a rompu notre chaine,
Vous devinez que tout vous oblige au devoir
De me rendre l'écrit que seul je dois avoir.

MONTGÉRAN.

(A part.)

Puisque vous le voulez.... O crainte salutaire!

MERVAL, à Amélie.

Hélas! il ne l'a plus.

MONTGÉRAN.

Je vais vous satisfaire.

MERVAL, à Amélie.

Il cherche une défaite.

AMÉLIE.

Ah! je rougis déjà.

MERVAL.

Vous allez donc bientôt?...

MONTGÉRAN.

Oui, Monsieur, le voilà;
Sur moi je l'avais pris afin de vous le rendre.

MERVAL.

O ciel! qu'avons-nous fait?

AMÉLIE.

Ah! nous devions attendre.

MERVAL.

Eh bien! chère Amélie, avons-nous eu raison
De croire qu'il pouvait, par une trahison,
Exposer son ami.... Ce souvenir m'accable.
Pardonne, Montgéran, je suis le seul coupable.

MONTGÉRAN.

Quoi donc?

MERVAL.

Il n'est plus tems de rien dissimuler,
Apprends donc; mais avant tu dois te rappeler
Que condamnant au feu cet ouvrage éphémère,
Je n'ai voulu garder que ce seul exemplaire;
Eh bien! j'ai su tantôt, et par mon imprimeur,
Que le ministre...

MONTGÉRAN, à part.

Ah! Dieu!

MERVAL.

En est le possesseur.
Tu frémis Montgéran, tu répugnes à croire
Qu'un jaloux, qu'un méchant ait eu l'ame assez noire
Pour m'aller dénoncer, exciter contre moi
Le courroux des puissans, la rigueur de la loi;
Cependant, mon ami, rien n'est plus véritable.
Eh bien! si ce méchant te paraît méprisable,
Je le suis plus que lui, lorsque j'osai penser
Que ce n'est que par toi qu'on m'a pu dénoncer:
Je t'accuse tout haut d'une lâche faiblesse,
D'avoir communiqué ce livre à la comtesse,
Qui, jalouse déjà de mes droits sur ton cœur,
Maîtresse de l'écrit, court dénoncer l'auteur;
C'est ainsi que tantôt, dans ma coupable crainte,
A l'honneur d'un ami j'osai porter atteinte.

MONTGÉRAN, à part.

Où me cacher!

MERVAL.

Tu peux, me refusant ta sœur,
Manquer à ta promesse et faire mon malheur:

Oui, de tes procédés j'ai le droit de me plaindre ;
Mais accuser ton cœur d'avoir voulu m'atteindre
Par un des vils moyens connus des scélérats,
Te croire un délateur ! Oh ! non, tu ne l'es pas.

MONTGÉRAN, à part.

La rougeur de la honte...

AMÉLIE.

Et quel est donc l'ouvrage ?

MERVAL, ouvrant le livre.

Par son titre... Une note ! ah ! Dieu !

AMÉLIE.

Votre visage
Pâlit !

MERVAL, lit.

« Sur cet écrit qu'on me fasse un rapport ;
» Son auteur n'est point anonyme,
» Il eut jadis des droits à mon estime :
» Aujourd'hui sur son sort
» Le roi prononcera. Le ministre Melfort. »
Ah ! Montgéran !

MONTGÉRAN.

Je reste confondu.

AMÉLIE, regardant son frère.

Par son accablement le voilà convaincu !
Mais je vois s'approcher madame la comtesse :
On lit dans ses regards la plus vive allégresse.

SCÈNE IV.

MONTGÉRAN, LA COMTESSE, AMÉLIE, MERVAL.

AMÉLIE.

Venez, venez, Madame, on vous désire ici;
Vous n'êtes pas, je crois, étrangère à ceci :
Vous connaissez l'écrit et la note cruelle
Qui fait d'un homme utile un écrivain rebelle...
Si d'un trait odieux mon frère est soupçonné,
Il suivit le conseil que vous avez donné.
Il est ambitieux, mais son ame est sincère,
Et, s'il a fait le mal, c'est afin de vous plaire.

LA COMTESSE.

Bon Dieu! quelle chaleur, quel discours éloquent!
Depuis quand, Amélie, avez-vous ce talent?
Vous m'avez entraînée, et c'est vraiment dommage
Que ce ton solennel fasse rire à votre âge.

AMÉLIE.

A mon âge, Madame, on a de la raison;
On distingue du bien le mal qui prend son nom.
Sitôt que près de moi je découvre un cœur traître,
Je m'empresse, à mon âge, à le faire connaître.

LA COMTESSE.

Je ne vous croyais pas l'esprit aussi malin.

AMÉLIE.

J'ai toujours cru le vôtre et dangereux et fin.

LA COMTESSE.

Au mieux! je vois qu'à tout vous avez la réponse.

AMÉLIE.

Craindrai-je pour ce tort que l'on ne me dénonce ?

LA COMTESSE.

Ah ! ah ! ce dernier mot me ramène au sujet
Que je puis éclaircir.

AMÉLIE.

Je vous ai mise au fait.
Mon frère est accusé d'une action infâme,
En est-il seul l'auteur? Vous le savez, Madame.

LA COMTESSE.

Je sais... Eh bien! Messieurs, pourquoi cet air confus?
Et pourquoi donc tous deux de la sorte abattus?
Il semble, au ton méchant que prend Mademoiselle,
Qui perd beaucoup d'esprit à me chercher querelle,
Que tout soit en ces lieux bouleversé, détruit,
Depuis que le ministre a connu cet écrit.
Qu'en résultera-t-il ? Qu'un véritable sage
Qui méprise la cour, qui n'en a pas l'usage,
Vivra selon son goût, dans ses champs retiré,
Tandis que Montgéran, moins prudent à mon gré,
Jouira des honneurs que son ami refuse;
Tous deux seront contens, et voilà mon excuse.

MERVAL, sortant de son accablement.

Madame, c'est donc vous?

LA COMTESSE.

Moi seule : il ignorait
Ce que l'amour pour lui contre vous avait fait.
Ses faibles préjugés le rendent trop timide;
Et s'il a réussi, c'est que je suis son guide.
Par moi seule il parvient à son but glorieux :

Vous n'êtes rien encor, Montgéran est heureux.

MONTGÉRAN.

Ah!

AMÉLIE.

Quoi! vous?

MERVAL.

Finissons un débat inutile.
Trop long-tems la douleur me rendit immobile :
(A Montgéran.)
Je reprends ma raison. Est-il bien avéré
Que ce n'est point par vous que cet écrit livré?...

LA COMTESSE.

Il l'ignorait, vous dis-je; et même à son éloge...

MERVAL, passant entre la comtesse et Amélie.

Permettez. C'est Monsieur qu'ici l'on interroge.
Montgéran, répondez : le dépôt confié
Par un cœur trop crédule à la tendre amitié,
A Madame, tantôt, en fîtes-vous hommage,
Et saviez-vous enfin qu'elle en dût faire usage?

MONTGÉRAN.

Il ne me convient pas de me justifier :
Peut-être avec succès je pourrais l'essayer ;
Mais je ne le dois pas.

AMÉLIE.

Par égard pour Madame.

MONTGÉRAN.

Non, non, c'est sur moi seul que doit tomber le blâme ;
C'est en vain que mon cœur de son crime a gémi,
Tout en me détestant, j'ai trahi mon ami.

MERVAL.

Hélas! que je te plains!

MONTGÉRAN.

Tu me dois ta colère.

LA COMTESSE.

Au lieu de s'attendrir, il faut parler d'affaire.
Du ministre on connaît le singulier esprit;
Il est très-réservé, mais tout bas il agit.
Il m'a dit, il est vrai, qu'un homme de mérite
Ne devait qu'à mes soins sa prompte réussite;
Mais il m'a dit aussi que Monsieur connaîtra
Ce que du souverain son ouvrage obtiendra.
Tout en riant, son air était froid et sévère....
Comme on a toujours tort dans une telle affaire,
Il serait très-prudent que Monsieur se cachât.

AMÉLIE, vivement.

Quoi! le voilà forcé?

MONTGÉRAN.

Malheureux!

LA COMTESSE.

Point d'éclat!
Je prétends le sauver.

MERVAL.

Et moi je vous déclare...

LA COMTESSE.

Quand on a fait le mal il faut qu'on le répare.
Dès cette nuit d'abord je prends l'engagement
De soustraire Monsieur à tout enlèvement.
A vingt milles, au plus, je possède une terre;
On vous y conduira : l'endroit est solitaire:
Et demain dans Paris pour vous je m'emploirai,
J irai, je parlerai, j'écrirai, je verrai;

Ma princesse, surtout, vous sera bien utile.
Je remûrai si bien et la cour et la ville,
Que je prétends enfin, peut-être avant huit jours,
Vous rendre à vos amis ainsi qu'à vos amours.

SCÈNE V.

MONTGÉRAN, LA COMTESSE, MERVAL, PICARD, AMÉLIE.

PICARD, à Merval.

Monsieur, quelqu'un est là de la part du ministre.

AMÉLIE.

Dieu !

MONTGÉRAN.

Serait-il porteur de quelque ordre sinistre?

PICARD, à Merval.

Il veut, bon gré, mal gré, vous voir en ce moment.

MERVAL.

Il faut le recevoir.

MONTGÉRAN.

Quel horrible tourment !
Merval, vois ma douleur... que ma sœur, qui t'est chère,
Me fasse retrouver mon ami dans mon frère.

AMÉLIE, à Merval.

Vous lui pardonnerez..

MERVAL, à l'huissier de la chambre qui vient d'entrer

Monsieur peut approcher.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, MONTGÉRAN, L'HUISSIER DE LA CHAMBRE, MERVAL, AMÉLIE, PICARD.

MERVAL, à l'huissier.

Si j'en crois ce qu'on dit, on vient pour me chercher
De la part du ministre. Alors daignez m'instruire
Quel sujet important...

L'HUISSIER, à Merval.

Je n'ai rien à vous dire.
(Allant à Montgéran.)
C'est monsieur de Merval à qui j'aurai l'honneur...

MERVAL.

Merval, c'est moi.

L'HUISSIER.

Pardon... A l'instant, Monseigneur,
Pour vous être rendu, m'a donné ce message;
Il est très-important.

(Il sort.)

LA COMTESSE, à part.

C'est un exil, je gage.

AMÉLIE.

Mon trouble, mon effroi!

MONTGÉRAN.

Que je suis malheureux!

MERVAL, lisant.

Est-il vrai?

AMÉLIE.

Ce sourire...

MERVAL, après avoir décacheté.

En croirai-je mes yeux?

AMÉLIE.

Pourrions-nous donc encore avoir quelque espérance?

MERVAL, remettant la lettre à Montgéran.

Tiens, lis, cruel ami! c'est ma seule vengeance.

MONTGÉRAN lit.

« Monsieur, j'éprouve un grand plaisir à vous apprendre » que Sa Majesté vous appelle aux honneurs de son conseil; » vous devez cette faveur à vos différens ouvrages, et sur- » tout au dernier écrit qui m'est parvenu. Je viens d'ap- » prendre que vous étiez l'ami de M. Montgéran. Dites-lui » qu'il compte peu sur les sollicitations des dames; ce » n'est pas toujours un moyen de parvenir : que votre » exemple lui prouve que le mérite n'a pas besoin du se- » cours de l'intrigue. »

(Après avoir lu.)

Ah! grand Dieu! je perds tout.

MERVAL.

Il te reste un ami.

AMÉLIE.

Et la plus tendre sœur.

LA COMTESSE, avec un courroux concentré.

Quel secret ennemi...
Du ministre à présent je vois la perfidie.
Quand il m'a dit ce soir, mais d'un air d'ironie,
Que j'avais réussi, qu'il ne devait qu'à moi
D'avoir pu désigner le vrai mérite au roi,

C'était de ce Merval... Ah! comme je suis dupe!
Quand je crois bonnement que de moi l'on s'occupe,
Un ministre maudit porte son protégé;
Et c'est le mien alors qui reçoit son congé.
(Après un moment, en riant.)
Il faut en convenir, le tour est assez drôle.
(Elle rit comme une folle.)
Le malin courtisan a bien joué son rôle;
Je vantais son talent, sa franche loyauté,
Et je n'en pensais pas un mot, en vérité;
Je croyais le jouer, et c'est lui qui me joue.
(A Montgéran.)
Eh bien! un fil qui casse, aisément se renoue;
Sans ce ministre-là, j'ai vingt autres seigneurs
Qui peuvent vous ouvrir le chemin des faveurs.
(Elle va pour sortir, et revient entre Montgéran et Merval.)
(A Merval.)
Mais j'oubliais... Monsieur le conseiller champêtre,
Qui ne veut être rien et qui fait tout pour être,
Veut-il bien agréer mon petit compliment?
Vous êtes parvenu, voilà le grand talent.
(Elle sort par la gauche de l'acteur.)

SCÈNE VII.

MERVAL, MONTGÉRAN, AMÉLIE.

MERVAL.

Cette femme...

MONTGÉRAN.

Cessons. Retiré dans ma terre,
Je veux, loin des humains...

AMÉLIE.

Oui, sans doute, mon frère.

MERVAL.

Le dégoût et l'ennui....

AMÉLIE.

N'a-t-il pas le travail,
Et du bonheur des siens l'intéressant détail?
C'est un gouvernement qu'une terre étendue,
Sur tout ce qui se fait on doit avoir la vue;
Pour planter ou bâtir on a de grands projets.

MONTGÉRAN.

Oui, mes nombreux vassaux seront d'heureux sujets....
(Après avoir réfléchi.)
D'artisans, d'ouvriers, je veux me faire un monde,
Que l'on parle de moi vingt milles à la ronde;
J'aurai des règlemens, et j'y tiendrai les mains;
Je prétends par mon luxe écraser mes voisins:
Il vaut mieux être, ainsi que l'a dit un grand homme,
Le premier dans un bourg, que le second dans Rome.

FIN DE LA MANIE DES GRANDEURS.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

LE TYRAN DOMESTIQUE, comédie en vers; par M. Alexandre Duval. 1

LE VIEIL AMATEUR, Prologue; par le même. . . . 117

LE CHEVALIER D'INDUSTRIE, comédie en cinq actes; par le même. 159

LA MANIE DES GRANDEURS, comédie en cinq actes, par le même. 271

FIN DE LA TABLE.

de pillage d'une ville prise d'assaut, faire paraître un prisonnier devant mon colonel, sans qu'il eût les fers aux mains. Ainsi donc, jeune homme, prenez votre parti. »

Il s'avança vers lui ; mais Morton, saisissant une chaise de chêne sur laquelle il était assis, menaça de fendre la tête à quiconque essaierait de lui faire cet affront.

« Ne faites pas le méchant, dit Bothwell ; songez que vous ne seriez pas le plus fort. Nous aurions aisément raison de vous ; mais j'aime mieux que vous vous soumettiez de bonne grâce. »

Il parlait sincèrement : car il craignait que la résistance d'Henri ne causât quelque bruit, et que son colonel ne vînt à apprendre que, contre ses ordres exprès, il avait gardé un prisonnier sans le mettre aux fers.

« De la prudence, continua-t-il, ne gâtez pas votre affaire. On dit, dans le

solu de rester spectateur de cette lutte sanguinaire.

L'auteur va nous montrer comment Morton, exaspéré par des traitemens cruels, est précipité, malgré lui, dans le parti de l'insurrection. Le lecteur sait qu'il avait été arrêté chez son oncle et conduit au château, où l'état-major du régiment des gardes s'était établi. C'était à la suite d'un déjeuner copieux qu'on allait procéder à son jugement.

Bothwell entra dans sa chambre, suivi de deux dragons dont l'un portait des fers.

« Il faut me suivre, jeune homme, lui dit-il, mais d'abord il faut faire votre toilette.

» — Ma toilette! dit Morton, que voulez-vous dire?

» — Qu'il faut mettre ces bracelets. Je n'oserais pas..... (non par diable! il n'est rien que je ne puisse oser); mais je ne voudrais pas, pour trois heures